OutreMonde

La croisée de tous les chemins...

Dans ce numéro :

La Disgrâce de Lord St Reeve
Texte de Estelle Valls de Gomis
Illustration de Cyril Carau

Âprement mourir
Texte de Willem Lukusa
Illustration de Elie Darco

Âmes sœurs
Texte de Anthony Boulanger
Illustration de Annick D.C.

Comme une ombre
Texte de Eris
Illustration de Clg

Ad vitam aeternam
Texte de Romano Vlad Janulewicz
Illustration de Elie Guckert

Le Romantisme Noir et le Mouvement Gothique
Article de Ombeline Duprat

Le Baiser
Texte de Sylvain Richard
Illustration de Fabien Fernandez

"Pétrus"
Texte de David Osmay
Illustration de Anne-Laure Daviet

Ôkami
Texte de Philippe Déniel
Illustration de Tony Patrick Szabo

Damné par amour
Texte de Ambre Dubois
Illustration de Elie Darco

La torture habitée
Texte de Niggy
Illustration de Alain Mathiot

Univers 6 - Avril 2008

Sommaire

La Disgrâce de Lord St Reeve 4
Texte de Estelle Valls de Gomis
Illustration de Cyril Carau

Âprement mourir 9
Texte de Willem Lukusa
Illustration de Elie Darco

Âmes sœurs 21
Texte de Anthony Boulanger
Illustration de Annick D.C.

Comme une ombre 25
Texte de Eris
Illustration de Clg

Ad vitam aeternam 33
Texte de Romano Vlad Janulewicz
Illustration de Elie Guckert

Le Romantisme Noir et le Mouvement Gothique 42
Article de Ombeline Duprat

Le Baiser 49
Texte de Sylvain Richard
Illustration de Fabien Fernandez

"Pétrus" 58
Texte de David Osmay
Illustration de Anne-Laure Daviet

Ôkami 64
Texte de Philippe Déniel
Illustration de Tony Patrick Szabo

Damné par amour 75
Texte de Ambre Dubois
Illustration de Elie Darco

La torture habitée 84
Texte de Niggy
Illustration de Alain Mathiot

Edito

Mariant la volupté au macabre, l'élégance et la décadence victorienne, le Romantisme Noir est ce quelque chose de tragique dans une fin de siècle torturée de guerres qui appelle les gens bien-nés à fantasmer la mort, l'amour, ou les deux liés.

Rien n'est oublié. Les auteurs et les illustrateurs d'Univers VI d'OutreMonde vous convient à traverser les temps, à l'image de ces créatures de la nuit, immortelles dans l'Imaginaire fantastique littéraire.

Le mystère épouse des ententes cruelles et raffinées dans *La disgrâce de Lord St Reeve* d'Estelle Valls de Gomis, tandis que la passion se fait mordante, délirante ou corruptrice dans *Âmes Sœurs* d'Anthony Boulanger, *Le Baiser* de Sylvain Richard ou *Damné par amour* d'Ambre Dubois.

L'amour et la haine affiliée sous couvert de vengeance et de trahison… *Comme une ombre* d'Eris et *Ad vitam aeternam* de Romano Vlad Janulewicz où la quête transcende l'être. Homme ou bête acculée, l'épée et le sabre se mettent au service de la plus belle des causes, celle de l'être aimé dans *Âprement mourir* de Willem Lukusa et *Ôkami* de Philippe Déniel.

Chroniques de moments presque ordinaires qui donnent le frisson, étonnent ou dérangent avec *Pétrus* de David Osmay et *La torture habitée* de Niggy, qui auront longs feux, s'ils plaisent aux lecteurs, dans leurs nuits et leurs pensées.

À mi route de cet Univers, Ombeline Duprat nous invite, dans un article, à découvrir les racines et les ramifications culturelles et artistiques du Romantisme Noir et du Mouvement Gothique.

Comme toujours, les faiseurs d'ombre et de lumière, Annick D.C, Cyril Carau, Clg, Mathieu Coudray (Maz), Elie Darco, Anne-Laure Daviet, Fabien Fernandez (Fablyrr), Elie Guckert (Uldor), Alain Mathiot et Tony Patrick Szabo ont œuvré avec talent pour donner consistance aux mots et émerveiller nos sens.

En vous souhaitant une belle et bonne lecture…

Elie Darco pour toute l'équipe d'OutreMonde

L'illustration de couverture est signée Mathieu Coudray (Maz)

La Disgrâce de Lord St Reeve

Texte : Estelle Valls de Gomis
Illustration : Cyril Carau

La Disgrâce de Lord St Reeve

Estelle Valls de Gomis

Á Christopher Reeve,
Dont la grande bonté fut admirable.

Mes premiers souvenirs de Lord St Reeve remontent à nos chasses hivernales. Nous partions, tantôt à cheval, parés comme des princes, tantôt à pieds et vêtus de pelisses, traquer le gibier dans les landes glacées. Le soleil peinait à réchauffer les brins d'herbe recouverts de givre. Lui marchait fièrement devant moi, enveloppé dans ses peaux de bêtes, rayonnant une aura calme, puissante et gracieuse, et j'absorbais un peu de cette fierté, afin de me sentir à mon tour quelqu'un.

Grand et imposant, St Reeve n'en était pas moins charmant et courtois, capable de s'adresser à vous avec une admiration et un respect qui vous mettaient d'emblée sur un pied d'égalité avec lui, contrairement à nombre de gens de son milieu qui se pensaient supérieurs et vous parlaient d'un ton condescendant, vous prenant parfois tout de même sous leur aile… pour mieux couper les vôtres.

Lord St Reeve, donc, était l'une de mes connaissances favorites et la contemplation régulière de ses yeux d'azur au regard bienveillant m'était aussi indispensable que celle d'un beau ciel bleu et pur au cœur de l'hiver.

Nous nous rencontrions souvent, en particulier chez la Duchesse de Bethany qui était réputée pour organiser les fêtes les plus splendides de tout Dublin. On y croisait le haut du panier, tant au niveau aristocratique que dans le choix des invités, et plus d'une fois j'y rencontrais le tout jeune Oscar Wilde ou encore Monsieur Le Fanu. La Duchesse elle-même écrivait, mais elle prenait bien entendu pour ce faire un nom de plume que je trouvais assez curieux étant donné qu'elle portait plus volontiers des toques ou des tiares : La Belle au Chapeau.

C'était une petite femme d'un certain âge, à la fois replète et sèche comme un coup de trique, aussi paradoxal que cela puisse paraître. Elle s'entourait d'un aréopage de fidèles – écrivains, actrices, peintres, officiers, politiciens et philosophes – qui mettaient un point d'honneur à satisfaire cette vieille dame en toute circonstance. Deux ou trois de ses mignons lui obéissaient au doigt et à l'œil, assouvissant le moindre de ses désirs, notamment ceux matériels ou naturels, car elle était peu prompte à se mouvoir et de santé aléatoire. C'était à qui lui apporterait un rafraîchissement, irait lui chercher un éventail, ou une petite laine et un chocolat chaud selon la saison. Ses cheveux gris, presque blancs, étaient retenus sur sa nuque en un chignon serré, et un diadème finement ciselé ornait toujours son front, faisant ressortir l'éclat de ses petits yeux noirs et cruels de rapace offensé. D'origine hongroise, sa famille avait élu domicile à Dublin en 1715 et, occupant une position dominante depuis deux siècles, la Duchesse avait la réputation de faire et de défaire la haute société du cru : qu'un théâtreux ait l'heur de lui plaire, on le voyait en moins de deux promu pilier de son salon et des scènes convoitées de la ville. Qu'il se risquât à prononcer un mot plus haut que l'autre, il était immédiatement répudié, et montré du doigt par cette cour de fantoches. Grande en son microcosme, elle était pourtant insignifiante aux yeux du monde.

L'arrivée de St Reeve à Dublin avait fait une impression certaine sur la Duchesse : ce beau capitaine d'infanterie issu de la noblesse immigrée New Yorkaise, qui avait voyagé du Japon à l'Afrique, ferait à n'en pas douter un ornement de choix pour mettre en valeur la vieille dame.

Porteur d'un message du Marquis de Westerlane qui s'en revenait des Indes avec des présents plein ses coffres – et notamment une sorte de relique, qu'on aurait pu prendre pour un objet artisanal,

aux propriétés occultes que la Duchesse lui avait commandée –, le jeune homme s'était présenté au château et s'était, par son attitude avenante et sa belle mine, attiré les bonnes grâces de la Bethany.

On les voyait souvent ensemble et, quoique l'on sût pertinemment qu'il n'y avait rien entre eux, elle baladait fièrement ce preux à son bras dans les dîners. Il va sans dire qu'avoir Lord St Reeve à son côté était du plus bel effet : grand gaillard robuste, il penchait avec bienveillance sa magnifique tête, auréolée de cheveux châtains légèrement bouclés, et son doux regard bleu vers les gens qu'on lui présentait, offrait aux dames son épaule solide, et aux messieurs ses pittoresques anecdotes de voyage. On en faisait bien des compliments à la Duchesse et, ma foi, l'adjonction de ce brave garçon à son cercle d'amis avait pour résultat qu'elle se sentait plus puissante encore. St Reeve s'accommodait fort bien de tout cela. La Duchesse lui faisait – quoique, jalouse, elle eût soin de les lui présenter avec parcimonie – rencontrer certaines figures intéressantes, et lui, de son côté, lui rendait de menus services, la soutenant au cours de ses débats politiques houleux et partageant avec elle le savoir qu'il accumulait lors de ses voyages par le monde. Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver des sentiments protecteurs envers celle qu'il voyait alors comme une tendre grand-mère, et lui ramenait constamment de nombreux cadeaux, aussi précieux qu'inutiles, et qui la ravissaient.

Cependant, St Reeve prenait toujours bien garde de contrarier sa protectrice, dont les colères – ô combien de mauvaise foi – légendaires et sans appel étaient connues par toute la ville. De même, il veillait sereinement à ce que personne n'interrompît les séances de spiritisme auxquelles elle se livrait avec sa sœur cadette – une brave fille entièrement soumise au bon vouloir de son aînée, laquelle se l'était attachée avec force dons et la faisait résider en son palais avec toute sa belle-famille – le mari de celle-ci, et deux jeunes amants qu'elle élisait tour à tour en sa couche, créatures effacées et vaguement équivoques, sigisbées néanmoins prompts à dégainer l'épée si l'on offensait leur antique maîtresse.

Ainsi, donc, en échange de son aide complice – il allait parfois jusqu'à transporter pour elle, de pays en pays et de société secrète en société secrète, les reliques les plus bizarres, et parfois même les plus dangereuses – elle le présenta à nombre de "Grands" dublinois, soulignant à loisir qu'elle était sa protectrice et celle-là même qui avait fait de lui ce qu'il était.

Elle se rendait parfois en invitée dans d'autres cours d'Europe et, dans ces voyages-là, St Reeve ne l'accompagnait guère. Il préférait rester auprès de sa jeune épouse, Lylian, et de ses fils qu'il éduquait soigneusement lui-même car c'était, avant que d'être un officier de renom, un érudit et un esthète.

*
* *

Un jour que la Duchesse de Bethany était partie en visite sur le Continent – ses séjours duraient en général plusieurs semaines durant lesquelles, outre le fait qu'elle faisait son propre article et rappelait aux puissants, dont certains étaient dupes et d'autres gentiment hypocrites, qu'il fallait compter avec sa personne, elle rencontrait ses pairs, ainsi que d'autres adeptes du spiritisme, et se livrait à des expériences nécromantiques parfois fort périlleuses – un jour, donc, St Reeve reçut un étrange pli l'enjoignant de quitter sa demeure au plus vite afin de se rendre au Ghastly Horse Theatre.

Surpris, au vu de leur récente rupture, mais toutefois toujours chevaleresque – et donc, à tort ou à raison, serviable – et habitué à ce que la Duchesse lui confie de temps à autre, et ce même lorsqu'elle se trouvait loin, des missions incongrues – elle l'avait une fois chargé de suivre et noter les faits et gestes de l'une de ses conquêtes un peu volages – le bel officier se rendit au lieu indiqué.

Ce théâtre était à l'époque l'un des lieux les plus en vue de Dublin : bel édifice à la façade ornée de sculptures florales, à la scène et au décor intérieur richement dorés et drapés, il était le fief des acteurs et actrices en vogue, quoique ces dernières soient un peu moins considérées que leurs contreparties masculines, il faut bien le dire.

À son arrivée, St Reeve remarqua un attroupement dans une rue adjacente, où se pressaient avec frénésie badauds et gens d'armes, le tout sous une pluie battante qui rendait le pavé nocturne aussi luisant qu'un dos d'anguille.

— C'est lui ! C'est Lord St Reeve ! s'exclama l'un des curieux en l'apercevant, le désignant du doigt à toute la foule.

— Assassin ! s'écria une femme.

— Qu'on le pende ! hurla une seconde.

Abasourdi, et voyant l'attroupement se mettre en marche dans sa direction, St Reeve fit virer son cheval et s'en fut au grand galop par les ruelles sombres.

Il ne commit pas l'erreur de regagner son manoir, mais préféra venir se réfugier chez moi – endroit où nul ne penserait à venir le chercher, étant donné que notre attachement mutuel se faisait discret dans le monde que nous fréquentions – où il trouva à son grand étonnement son épouse et ses deux enfants. En effet, peu après que St Reeve ait reçu la curieuse missive et soit parti pour le Ghastly Horse Theatre, sa femme – qui était par ailleurs enceinte de leur future fille – et ses enfants, prévenus par les gens du domaine qu'un groupe de gardes et de citadins se dirigeaient vers leur demeure armés d'intentions visiblement hostiles, avaient subrepticement pris la fuite pour venir trouver refuge chez la personne la plus sûre qu'ils connaissaient : votre serviteur.

À l'origine de l'étrange battue dirigée contre St Reeve était bien entendu un quiproquo arrangé par une personne désireuse de lui nuire.

On avait retrouvé au théâtre la jeune actrice dont le tout Dublin avait alors le nom à la bouche : Victoria Hornstreet. Cette dernière, étendue comme endormie sur le sofa de sa loge, en tenue de Lady McBeth - alors que pour la circonstance on l'eût mieux vue en Ophelia - s'était en fait avérée morte, empoisonnée par l'absorption du cyanure qu'un mauvais plaisant avait à son insu mêlé à la pâte rouge sang de son fard à lèvres. Le fourbe avait pris soin, après avoir étendu la défunte de manière à faire croire à un suicide, de placer une missive assassine entre ses doigts : une lettre dans laquelle elle accusait son amant, Lord St Reeve, de l'avoir bafouée et poussée à mettre fin à ses jours.

Tout ceci n'était bien entendu qu'une sombre machination, finalement dévoilée au terme d'une enquête que je fis mener personnellement à une équipe choisie de mes hommes - j'étais, vous l'aurez compris, à la tête d'une section d'enquêteurs spécialement déléguée par une discrète filiale irlandaise de Scotland Yard, si discrète d'ailleurs, que je doute que vous en ayez un jour entendu parler autrement que par moi - et j'utilisai judicieusement mes appuis afin de faire la lumière sur cet obscur meurtre.

Et, ainsi que l'on dit familièrement, j'en découvris de vertes et de pas mûres.

Le fond de l'histoire avait été que, ayant un mal fou à composer avec les exigences en tous genres et de plus en plus terribles de la Duchesse de Bethany - qui allaient de la quête de jeunes dandys emboucanés d'opium qu'elle lui demandait de lui ramener, afin de se livrer sur eux, entourée de ses "bichons", à toutes sortes d'expériences que n'auraient pas reniées d'une part le Marquis de Sade et d'autre part les plus sombres alchimistes et tyrans qui aient peuplé le Moyen-Age, à la dissimulation de diverses pièces et objets dérobés, enchantés, et même parfois constitués des restes des victimes de ces cérémonies orgiaques et sacrificielles, et encore on ne sait pas tout - Lord St Reeve avait tenté de couper les ponts, d'abord aimablement puis, exaspéré par le discours humiliant et finalement menaçant de la despote, il lui avait férocement signifié son congé et avait tourné, sans appel et à jamais, les talons.

La Duchesse n'avait pas supporté que son « protégé », celui « qu'elle avait fait et qui sans elle ne serait rien » – du moins se le faisait-elle croire tandis qu'elle l'avait en réalité utilisé sans vergogne à des fins peu orthodoxes, donnant juste assez pour faire illusion et recevant en retour un appui immérité – se détourne d'elle et échappe à son emprise. Elle lui avait d'abord laissé penser, une fois leur querelle aplanie, qu'elle prenait bien la chose, afin qu'il ne se méfiât point et, profitant de son voyage à Paris qui, en même temps qu'il l'éloignait la faisait sembler innocente, elle avait fomenté ce

Estelle
Valls de Gomis

La Disgrâce de Lord St Reeve

plan quelque peu diabolique visant à discréditer St Reeve et à jeter l'opprobre sur sa famille.

Elle était candidement réapparue quelques semaines plus tard, entourée de sa sinistre et servile cour, alors que le parfum empoisonné régnant autour du scandale qui avait - lui avait-on rapporté - conduit St Reeve et sa famille à s'exiler aux Colonies : lui au bagne et les siens aux champs, ne s'était pas encore totalement estompé.

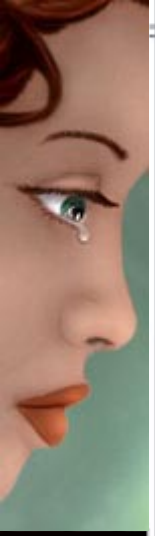
C'est là que mes hommes et moi-même, ayant patiemment attendu que la Duchesse cacochyme reprenne ses quartiers et ses habitudes, organisant une nouvelle sauterie où le gratin le disputait au gratin, avons fait notre apparition, comme de juste théâtrale et impressionnante, au beau milieu d'un bal, parmi les lustres scintillants et les robes chamarrées des dames, au son entraînant des valses viennoises, et avons harponné, comme de juste également, la conspiratrice meurtrière et son entourage de complices, au vu et au su de tout ce que la ville comptait de hautes autorités et de figures de la noblesse.

Je ne vous cache pas le plaisir que j'ai pris lorsque Lord St Reeve lui-même - que j'avais convié car étant innocent il n'avait bien évidemment pas été exilé - a fait son entrée pour donner le bras à cette vieille sorcière tandis que nous la conduisions à la diligence gardée comme un fort qui devait la mener à la prison de Bleak Cow Castle.

Elle y croupit encore à l'heure où j'écris ces lignes, et n'a sans doute de cesse de nous maudire, St Reeve et moi-même, ainsi qu'elle a de tous temps haï ceux qui ne se rangeaient pas à son avis.

Âprement mourir

Texte : Willem Lukusa
Illustration : Elie Darco



Âprement mourir

Willem Lukusa

À Mei, fille du levant !

Il se nommait Swordman, Solt Swordman. Je sais, c'est un nom étrange, même pour moi qui le porte aussi. Était-ce un homme de bien ou de mal ? Était-il vil ou héroïque ? Ces questions sont loin d'être mon propos ; d'ailleurs il n'est même pas à vous, gens de la postérité, d'arbitrer. Car qui, d'entre nous tous, peut prétendre au jugement sans craindre d'être jugé à son tour ? Sans redouter d'être jaugé et de s'avérer défaillant ?

Je vous raconterai donc les faits tels qu'ils m'ont été contés par Aséra, ma mère, et par le sang vivace des Swordman.

Ce sang qui me caresse de souvenirs gais et tristes, sombres et violents et intimes. Oui, le sang qui martèle mes tempes, ce sang-là est mémoire.

Il m'apprend chaque jour avec des détails insolites la mort de l'homme que fut mon père, afin que de cet exemple, moi, le fils, apprenne à vivre !

Car longtemps, je me suis posé ces questions, et n'ai trouvé de réponses satisfaisantes :

Qu'est-ce qui définit le héros ?

Est-ce sa force ? Est-ce son courage ? Est-ce sa volonté ? Est-ce son égoïsme ? Ou est-ce tout simplement sa capacité à s'oublier afin d'accomplir ce que les autres attendent de lui ?

Qu'est-ce qui définit le héros ?

Est-ce son indulgence ou au contraire sa rancune ?

Est-ce le nombre de ceux qu'il sauve ou la mesure de ceux qui périssent de sa main ?

*
* *

Washington, nuit du 13 avril 1819, 2ème année du mandat présidentiel de Charles Winchester[1]

Solt Swordman s'accroupit subrepticement, au moment même où l'éclat de la lampe faillit trahir sa présence.

L'image dévoilée par le rideau levé restait, telle une brûlure, imprimée sur sa rétine. Bien plus qu'une rémanence lumineuse, elle y semblait marquée au fer rouge.

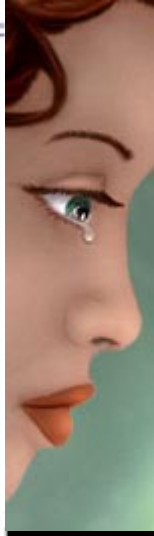
Solt était sans doute le premier surpris de l'accélération inhabituelle de son rythme cardiaque. Et le fut-il encore plus à la découverte de cette douleur sourde — inexplicable pour lui — qui taraudait soudain son cœur, jaillie en son for intérieur ainsi qu'une explosion volcanique.

Douleur insupportable, elle lui porta des larmes aux yeux. Solt secoua la tête, ne serait-ce que pour s'éclairer les idées, et tira son glaive en espérant se donner contenance. Cette nuit, il était la Main d'État…

Elle se devait d'être infaillible !

*
* *

[1] Personnage fictif pour nourrir les besoins du récit, n'a strictement rien à voir avec James Monroe, le réel président de l'époque.



Odeur musquée, lumière nacrée, tamisée de désir et surtout de langueur. Musique suave en fond sonore. Message subliminal pour l'éveil des sens et la libération d'instincts antiques. Appel fervent à l'illusion romanesque, contrastée par la crudité violente du secret des alcôves. Bientôt l'air sera chargé du râle de ces amants d'un soir. Car l'heure est aux appétences charnelles, à la soif de luxure ; les êtres munis d'insatiables fantaisies.

Entre les tentures ajourées à la blancheur laiteuse qui ornent le lit à baldaquin, s'insinue un corps, impossible par sa beauté, irrésistible de lascivité. Pour la première fois de sa vie, Glacial se sent frémir sous un sentiment nouveau. Qu'est-ce donc cette chose qui lui étreint le cœur, qui semble ravir son âme ?

Néanmoins, la voracité insondable qui tiraille ses entrailles, impérieuse, demande vivement l'affranchissement…

*
* *

L'air n'était pas froid, pas vraiment, même si c'était bien la saison sèche, et qu'habituellement le vent du nord charriait avec lui les frimas arctiques.

Non, le soir était étonnamment doux !

Qu'il se prenne à frissonner sous sa tenue martiale confiait à Solt le sentiment précis qu'une chose était de travers. L'ironie de la situation était qu'il savait exactement laquelle !

Pour la première fois sans doute, depuis sa tendre enfance, Solt était furieux. Et cette colère menaçait de le submerger.

Que fait-elle donc là ?

Il huma l'air du soir, appela en lui l'harmonie du monde, songea aux contrées escarpées de sa retraite, loin dans le Nord.

Oui, le calme.

Sur ce, Solt se leva et franchit l'énorme fenêtre en un grand bruit de verre brisé. L'homme, qui un instant encore, lui tournait le dos et troussait frénétiquement l'irrésistible vestale, son échine musclée tremblant sous la moiteur des spasmes érotiques, lui fit soudainement face la mine défaite. La seconde d'après, il se jetait à bas de son lit pour récupérer son colt, mais Solt fut plus rapide…

Sur le départ, le sicaire avait prévu de faire les choses dans les normes. C'est-à-dire avec une efficacité glaciale. Cela impliquait entre autres d'agir en toute discrétion. Mais la retrouver, elle, ici et dans les bras de sa cible avait déclenché chez Solt une humeur massacrante.

Son poing partit telle une comète et explosa le nez du Président. En cette unique seconde Solt venait d'arracher à ce visage autrement austère tout vestige de noblesse. Les yeux rougeoyants et irrités de larmes avaient perdu tout glamour.

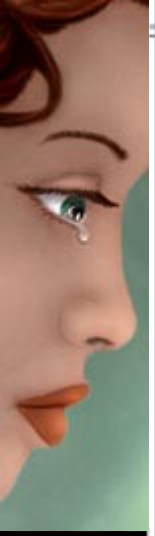
— Trahi…

L'homme n'eut pas le temps de terminer sa phrase, un second horion vint briser quelques dents, lui déchirant par la même occasion tout le pan droit de la langue. L'homme gémit un hurlement. Solt le repoussa contre le mur avant de lui assener un coup de pied à l'estomac. Le Président gisait au sol, le souffle court, la bouche si douloureuse qu'il lui était impossible d'appeler au secours — pourtant, en ce moment même, l'on pouvait néanmoins entendre, du côté de la porte, des bruits de pas précipités gravissant les marches. Solt, dont les yeux ambre de loup émettaient une haine presque palpable, s'apprêtait à plonger sa lame de Tolède et accomplir sa besogne.

Ce fut en cet indescriptible instant que sa vie bascula au cauchemar. Il sentit sa dague mordre les chairs, éraflant quelques os. Mais la victime n'était nulle autre qu'elle.

Elle s'était jetée sur la trajectoire. Pour quelle raison ? Solt n'aurait pu avancer ne fut-ce qu'une once de réponse.

Il se recula, hébété. Son regard transcrivant toute l'horreur que lui inspirait cette tournure



d'évènement. Le temps sembla s'être arrêté.

Solt entendit à la fois le roulement sourd du tonnerre au loin, le vol d'une mouche juste à la limite de son champ de vision, le corps d'elle qui se séparait en un chuintement lugubre du baiser mortel de sa lame. Il distingua précisément le regard de mépris dédaigneux que lui lançait le Président qui, en cet instant, aurait ri aux éclats si seulement il l'avait pu.

Tout était si clair, si lent, si net. Un calme trompeur avait saisi Solt et le couvrait de ce manteau de discernement qui vous donne, dans la fatalité, un sens aigu des choses qui vous entourent.

Puis la porte s'ouvrit avec fracas, deux figures énormes pointèrent dans l'embrasure. Solt, par mécanisme automatique, lança un opinel qui atteignit l'un des colosses en plein visage, l'éborgnant et le tuant sur le coup. L'autre, empêtré, ne put tirer tout de suite, ce qui donna le peu de temps à Solt pour prendre sa décision. Sa mission ou son cœur ? Sa cible était toujours vivante ! Son *âme sœur*, elle, était mourante !

Il choisit la dernière, qu'il porta en travers sur l'épaule droite et sortit par où il était venu. Une balle écorcha son bras gauche avant qu'ils ne disparaissent, elle et lui, dans la nuit. Les autres salves n'eurent pas de victime.

*
* *

Il tremble. Sa main n'ose toucher cette merveille. Il la contemple. Peau de velours, yeux de biche, cœur palpitant sous la jointure de ses deux cônes exquis. Regard vert azuré, timide, et pourtant farouche.

Si fragile, si pure !

Que fait-elle donc ici ?

Sa présence seule semble lui faire oublier quel est ce lieu. Devant elle, il n'éprouve plus cette répugnance apprivoisée qu'il possède pour lui-même. Peut-être n'est-il pas aussi monstrueux qu'il le croit.

Elle le dévisage sans défiance, mais sans peur non plus. Juste un soupçon de méfiance, moins à son égard qu'à ce qui va bientôt prendre lieu…

Son parfum ! Si suave, si doux.

Il caresse ses hanches offertes…

Qui est-elle donc ?

*
* *

La nuit murmurait tapageusement de la rumeur de la vie : une cigale stridulante par-ci, un crapaud coassant par-là. Il lui semblait qu'à l'abri de l'obscurité, alors que la majorité des hommes sommeillait, la Nature se dévoilait enfin dans sa riche diversité et, curieusement, Solt en éprouvait une sorte de privilège. Elle l'acceptait, lui, sans restriction, et peut-être qu'elle l'accueillerait dans son étrange étreinte, le soustrayant à ses poursuivants. Car malgré sa force et son endurance, Solt, avec le poids de la jeune femme sur l'épaule, fatiguait. Ses poumons semblaient de feu. L'écorchure à son bras l'élançait férocement. Pourtant, sa plus grande inquiétude n'était pas pour lui-même. Son glaive avait peut-être fait des dommages irréparables, et il guettait avec une nerveuse inquiétude l'instant propice qui lui permettrait de vérifier ses extrapolations. En attendant cependant, il devait courir, courir et espérer survivre aux chiens du Président.

En outre, au fil de ses pas, une curieuse intuition s'éveillait en lui. La conviction graduellement évidente qu'il avait été victime d'une complexe machination.

Sa pensée revint à nouveau à elle, d'autant plus que le poids de ce doux fardeau se faisait de

plus en plus ressentir et que ses forces, en traîtresses, l'abandonnaient massivement. *Il faut la garder éveillée, elle perd beaucoup trop de sang. Trouver un refuge, un refuge !*

— Tu sais d'où me vient mon patronyme ? dit-il, le souffle court, sa voix néanmoins porteuse d'une certaine harmonie, une musique intrinsèque. Oh ! cela remonte à il y a bien longtemps : au moins un siècle et demi. Mon arrière-arrière-grand-père, mon trisaïeul si tu préfères, rencontrait lors du raid d'un bateau marchand celle qui serait très bientôt sa femme. Une riche héritière anglaise qui, pour une obscure affaire de scandale familial, se retrouva sur la route vers le Nouveau Monde. Cela afin d'éviter la grande honte à sa famille ainsi qu'à elle-même. Rester dans le Royaume n'était simplement plus une option. Élevée dans une discipline excentrique, même pour l'époque, elle s'y connaissait aux armes autant que n'importe quel homme de guerre. Aussi, dans la crise qui éclata lors de l'attaque pirate, ce fut elle qui organisa la résistance, achevant son acte de bravoure en croisant le fer avec le Capitaine du tristement célèbre Jade Noire. Ce fut un combat épique, digne de toutes les romances et épopées ! Puisqu'à la toute fin, tout tomba dans le silence, car l'ensemble de ceux qui étaient présents, prédateurs comme victimes, fut pris sous le charme de la lutte. Le bruit des épées et le jaillissement des étincelles qui s'élevaient du gaillard d'avant avaient captivé tout l'équipage. Toutefois, le plus étonnant dans cette affaire fut bien sa conclusion. Peux-tu imaginer ce que fit ma trisaïeule ?

Là, Solt rit farouchement. Un rire de joie malgré l'effort, digne d'un souvenir flamboyant.

— « *You are a true swordman* [2]» lui dit-elle, puis exécutant une botte spéciale qui faillit faire perdre pied au pirate, elle le désarma puis l'embrassa. Ce devait être une véritable folle, j'en suis presque certain, une de ces furies que l'on ne peut pourtant s'empêcher d'aimer et d'admirer, mais parfois aussi de craindre. Et je pense que le Royaume n'était certainement pas prêt pour accueillir en son sein une telle personne. Pourtant, n'était-ce pas son grain de folie qui sauva tant de gens destinés à passer par le fil de l'épée ?

Elle toussa, ce qui tira Solt de sa rétrospective familiale. Il estima qu'ils étaient hors de portée des poursuivants, du moins pour le moment. Ne voulant pas chercher plus loin, il trouva au pied d'un orme, une place propice où, après avoir étendu son manteau, il posa précautionneusement la jeune femme. Étrange pour un homme usé à la violence de démontrer tant de douceur.

— Je n'ai jamais su quel est ton nom, princesse.

Ce n'était pas vraiment une demande, juste une constatation qui possédait comme un relent de perte.

Elle ne répondit rien, le dévisagea simplement de ses yeux émeraude.

Solt était, comme la toute première fois, confondu, abasourdi devant tant de beauté. Elle restait pour lui, malgré sa matérialité, la souffrance atroce qui transparaissait dans son regard, une manifestation à reléguer, ou plutôt, à élever au rang de chimère, un rêve impossible d'accomplissement.

— Reste tranquille, dit-il en un soupir. Je vais essayer de voir comment cela se présente.

Il n'y avait pas besoin d'excuses entre eux. La compréhension semblait venir naturellement. S'épancher sur les sentiments douloureux et chercher l'explication des actes de l'un et de l'autre semblaient un effort superflu, indigne d'intérêt.

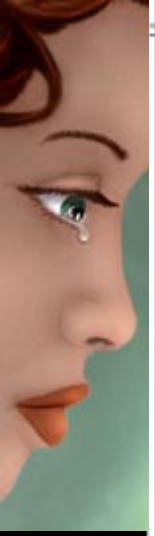
Les choses étaient advenues, il ne restait plus qu'à essayer de redresser ce qui pouvait l'être.

— J'ai pensé souvent à toi après notre rencontre, déclara Solt d'une voix ténue telle une caresse.

Il explorait méticuleusement le corps nu de la jeune femme. De ses mains expertes, il essaya de déterminer l'étendue de la blessure. Avec soulagement, il constata que l'arme avait pénétré vraiment sur le côté, la seule chose grave était bien la côte fêlée. Le sang avait commencé à coaguler, et la texture de la chair autour de la blessure ne laissait pas présager une hémorragie interne.

— Tu vas vivre, princesse, mais il faudra endurer cette douleur un peu plus longtemps encore. Le temps que je nous trouve un abri.

[2] Tu es un vrai épéiste.



Il ouvrit sa besace et prit une petite poche remplie de feuilles de cannabis. Il força ensuite la jeune femme à en mâcher quelques-unes. Solt la couvrit ensuite de son manteau, avant de la quitter pour effectuer un repérage des lieux.

*
* *

Elle naquit sous une mauvaise étoile. Avec pour plus grande malédiction, son incommensurable beauté. Il semble qu'elle l'ait toujours su, depuis sa plus tendre enfance. Elle apprit à le lire dans le regard des autres. L'admiration, la joie, l'envie, la jalousie et le désir, surtout le désir. Ce fut longtemps une source de fierté et d'estime, mais elle finit par apprendre ce qu'il en était vraiment.

Fille d'un esclave Noir et d'une Indienne Navajo, elle était de par sa naissance une réprouvée de la pire espèce. Son père qu'elle ne connut jamais, si ce ne fut par les bribes des souvenirs doux-amers de sa mère, restait pour elle rien de plus qu'un fantôme. Envers sa mère, qui l'avait vendue à l'âge de onze ans, puisqu'elle ne pouvait tout simplement plus subvenir à leurs besoins à toutes les deux avec son métier de catin, elle éprouvait un amour incoercible, inhérent de haine.

Cette succession de malheurs faillit presque disparaître de ses souvenirs durant les cinq années de bonheur absolu qui suivirent !

Élevée dans l'une des familles les plus nobles et les plus riches de l'Arizona, à Phoenix même, la Capitale, elle profita d'une éducation sans reproche, et s'épanouit en la plus charmante des courtisanes. Elle possédait d'ailleurs un avantage considérable sur bien de femmes : elle n'avait guère besoin de parler pour être intéressante. Ses silences poussaient à la parole, et elle savait écouter.

Ce ne fut que dernièrement, qu'elle apprit le but de toute cette éducation. Le conte de fée s'était écroulé soudainement ainsi qu'un immense château de carte.

Son cœur resté si pur malgré l'adversité se devait d'abuser le seul être au monde pour lequel elle éprouvait une indéfinissable affinité. Ce lien si rare lui parut tout de suite privilégié. C'était quelque chose de bien plus précieux que l'or, et elle était prête à mourir pour le protéger. Pourtant son éducation, ancrée dans une tradition qui donnait un sens sacré au devoir, lui dictait clairement la suite des choses. Son dilemme était aigu au point d'en devenir ridicule.

Mais ultimement, elle savait qu'il lui faudrait trahir !

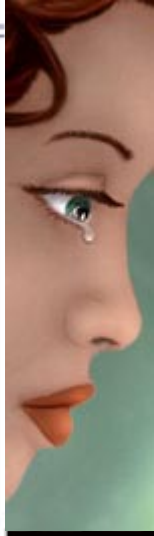
*
* *

Le feu crépitait allégrement et son halo rougeoyant dessinait l'ouverture de la caverne sur le monde enténébré, seulement égayé d'une pâle lueur argentée. Le froid avait fini par fuir les lieux et Solt remerciait le ciel d'avoir trouvé cet endroit où il pouvait espérer un répit contre ses ennemis connus et inconnus, et même ceux insoupçonnés.

Elle somnolait sous la torpeur induite par la drogue et surtout la perte abondante de sang. Pensait-il qu'elle pouvait l'entendre ou éprouvait-il simplement le besoin de s'exprimer ? Toujours fut-il qu'il lui parla.

— Je ne saurais te dire en toute vérité si j'ai eu une enfance heureuse ou malheureuse ou encore indifférente, de celles dont on parle dans les livres, par exemple. Je me souviens vaguement de Valiria, ma mère, et encore plus vaguement d'Allégra, ma sœur. Toutes deux mortes, victimes d'une vengeance perpétrée contre Père. C'était là, la résultante de son travail toujours bien fait, travail honorable qu'il essaya de m'inculquer, je pense bien, dès ma naissance.

» Valiria avait vendu chèrement sa peau ! Des quatre assaillants, trois étaient tombés, le quatrième s'en fut de la maison avec la panse passablement ouverte. Il mourut un jour plus tard dans les montagnes au nord de notre ranch, saigné à blanc.



» Nous n'avons jamais eu de suite à cette tragédie, malgré les investigations acharnées de Père.

» Le plus triste, en réalité, est que nous avons été la cause de la mort de la petite Allégra. Ardemment protégée par ma mère pour finalement succomber à la faim. Nous n'étions revenu que trop tard de la chasse durant laquelle Père m'inoculait la science du pistage. « *Il en est de même avec les hommes ! Comme les animaux, ils possèdent des horaires, des habitudes, des tics. Il te reviendra de les découvrir et surtout les retenir pour que toujours ta chasse soit parfaite, ta cible atteinte !* », me disait-il. Cette leçon primordiale me coûta la vie de mon unique sœur. Par la suite, les temps devinrent âpres, l'apprentissage intensif. Père était devenu comme obsédé, il ne vivait plus que pour une seule chose : préserver et faire perpétuer l'honneur des Swordman. On venait souvent le chercher lorsqu'un vaurien suffisamment coriace semait le trouble à travers les états. Du Nord au Sud, d'Est en Ouest, nous avons quadrillé les Amériques

» Perpétuant la tradition établie par ceux que l'on surnomma L'Épée et La Dame de Jade, nos aïeux, Père ne manqua jamais sa cible. Le nom des Swordman eut bientôt une réputation d'assurance et d'efficacité dans les milieux fermés des affaires expéditifs — parmi les puissants des États. Je le suivais partout, et j'avoue qu'aujourd'hui encore c'est l'admiration pour sa manière de faire et sa foi inébranlable en son métier qui m'a encouragé à ôter la vie à autrui, même si, à chaque fois, cette perspective me révulse. En fait, depuis cette chasse lors de mes dix ans, je sais que toute mort doit se payer. Durant cette funeste expédition, Père avait tué un cerf et moi j'avais eu un faon. Nous trouvions Valiria et Allégra mortes. Une logique obscure qu'aujourd'hui encore je ne peux dénouer.

*
* *

Qui est-elle ? Pourquoi brûle-t-il tant de le savoir ?

Le plus souvent seul le motive l'instinct du coït, le désir primitif du réconfort des corps, de la chaleur humaine, et sans doute aussi, de l'intuition d'affirmation de vie inhérente à l'acte charnel.

Habituellement, il éprouve un besoin fébrile de se savoir vivant après chaque acte de mort. Quoi alors de plus radical, de plus irréfutable pour preuve que celle de conquérir l'autre et de se sentir vibrer dans son intimité vivante et réceptive ?

Glacial sent cependant qu'il y a quelque chose ici. Quelque chose d'infiniment mieux…

Étrangement, il se remémore son enfance perdue.

Dans la caresse prodiguée par cette femme, il imagine celles qui auraient dû être, si cruellement absentes durant toute son adolescence.

Dans cette simple étreinte, il compense toutes les tendresses inexprimées, les encouragements non formulés, les fiertés non manifestées ainsi que les condamnations muettes. Le calvaire de son enfance auprès de Père, qui l'a poussé à enfouir au loin ses émotions, tant qu'on a fini par lui affubler ce nom qui était si opposé à ce qu'il était vraiment : Glacial.

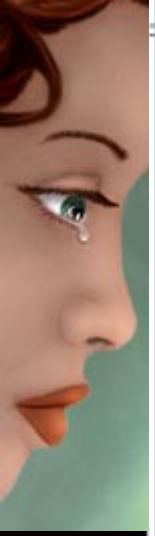
Elle lui soulève la tête, lui confronte son regard végétal et finit par lui faire goûter ses lèvres.

Sublime !

*
* *

Sa fratrie d'assassins était à cet instant à Warroad, ville périphérique à la baie du lac des Bois. Là, bien loin au Nord dans le Minnesota, où son fameux trisaïeul avait élu domicile et établi leur quartier général.

En ce moment toutefois, Solt ne savait plus si c'était une bonne idée que d'aller retrouver sa compagnie de sicaires. De toute évidence, il était question de trahison, mais pourquoi était-il la cible ?



Il était un homme discret, réservé. C'était à la fois un penchant naturel et une séquelle de son éducation. Il semblait à chaque fois fournir un effort délibéré pour passer inaperçu. Aussi, que l'on soit malgré tout parvenu à le coincer l'étonnait quelque peu. Mais Père lui avait appris à s'accommoder de tout. Transformer les circonstances en opportunités. La fratrie n'était plus fiable ; mais c'était un mal qui pouvait être profitable ! Il y songerait plus tard…

La blessure de la jeune femme avait cessé de saigner, son intervention de fortune fonctionnait. *Elle survivra…*, s'exhorta-t-il, *du moins jusqu'à ce qu'on nous trouve*. Dans l'état de sa compagne, il lui serait vraiment difficile de la déplacer, de crainte de rouvrir la plaie et encourager les infections…

Ce fut seulement lorsqu'il sut qu'elle dormait tout à fait qu'il s'occupa de ses propres blessures. Ensuite, il se força à dormir. Mais son instinct d'assassin gardait toujours le dessus, et sa conscience, même dans le plus profond sommeil, ne restait jamais loin de la surface. Perpétuellement prête à l'éveil et la confrontation.

Le gazouillis d'oiseaux et le chant des cigales l'éveillèrent. Il réalisa — et se fâcha un instant contre lui-même — qu'il avait pour une fois réellement dormi profondément, car il ne l'avait pas sentie s'approcher du tout. Ils auraient pu être morts à l'heure qu'il était à cause de sa négligence. Elle sembla le lire sur son visage.

— Je ne pense pas qu'ils nous trouvent ici, dit-elle d'une voix si fraîche et qui démentait son état d'angoisse intense.

— Et pourquoi cela ? exigea-t-il de mauvaise grâce, une rage soudaine venait d'éclater dans son cœur.

L'image insupportable de la jeune femme dans les bras de l'ignoble Président s'était à nouveau présentée à lui.

» Pourquoi as-tu fait cela ? rugit-il. Pourquoi me briser le cœur ?

— Je ne suis qu'une simple putain. L'oublies-tu, Glacial ? Ne l'étais-je pas le jour où tu es venu à moi dans ce bouge minable et que tu m'as déflorée ? Pourquoi devrais-je changer ? Pourquoi devrais-je te faire un traitement de faveur ? T'accepter dans mon lit et le nier aux autres ? Je suis née pour écarter mes jambes, personne ne changera cette vérité, surtout pas toi !

Elle éclata alors d'un rire cristallin et qui contenait tant de tristesse qu'il aurait préféré l'ironie ou simplement la pure cruauté.

— Arrête, s'il te plait, arrête !

— Ils avaient bien raison, finalement, dit-elle. Tu es un homme étrange, Solt. Capable de tuer sans la moindre hésitation, sans le moindre remords, mais si enclin à l'attendrissement lorsqu'il s'agit de moi. Moi qui ne suis rien, moi dont tu ne connais même pas le nom.

Elle avait recouvré ses forces exceptionnellement vite, du moins semblait-il. Solt, l'âme douloureuse, restait ébahi devant cet être semblant venir d'un autre monde, le cœur partagé entre admiration et tristesse lancinante.

Aséra, car tel était son nom, lui raconta alors sa vie et le but de son éducation hors du commun. Elle insista sur plusieurs points ayant trait direct à la famille Swordman, pour lui faire comprendre qu'elle était finalement aux mains de ses tuteurs, rien de plus que l'arme idéale pour faire tomber de grands hommes, et parmi ceux-ci le plus inaccessible de tous, lui, Solt Swordman, le glacial exécuteur, la Main d'État dont on n'avait plus besoin dans cette ère nouvelle.

— Pourquoi donc user de ce moyen détourné. Ils auraient pu tout simplement demander à ce que je démantèle mon réseau d'assassins et que je me retire. Je suis un ermite de nature, et cela ne m'aurait pas dérangé de rester loin des affaires du monde et des hommes.

— Ils le savent tout cela ; d'ailleurs, ils te connaissent, semble-t-il, bien plus que tu ne te connais toi-même. Ce besoin presque vital de jeunes et belles femmes qui te poursuit après chacune de tes missions. Cette opiniâtreté qui caractérise ta manière de travailler. Aucune cible n'échappe jamais aux Swordman. Votre clan a toujours été une épée, c'est-à-dire, une arme à double tranchant. Pour beaucoup vous étiez et restez une épine dans le pied de l'État Fédéral même que vous servez. Une

fois votre utilité obsolète, il fallait bien vous éradiquer.

— De quand date donc cette manœuvre ?

— Il y a cinq ans qu'ils m'ont trouvée et ont commencé à me conditionner en l'arme idéale contre toi. Faire de moi la colombe qui volerait le cœur du loup. Mais je pense que le complot, lui, date déjà des dernières années de feu ton père.

— Je n'éprouve pas de plaisir à prendre des vies, déclara distraitement Solt, les traits empruntés de lassitude. C'est souvent une tâche ingrate, car la plupart du temps l'on est confronté à ce qu'il y a de pire en l'homme. Sa bassesse s'offre au grand jour. Très peu sont ceux qui meurent dignement, tant d'autres sont prêts à n'importe quelle vilénie pour sauver leur peau. Mais j'ai appris à faire mon travail jusqu'au bout. En quelque sorte, j'ai été conditionné. Quant à savoir si tes employeurs ont réussi à m'atteindre. Je pense que toi, plus que tout autre, dois le savoir. Mon cœur semble ne posséder aucun mystère à tes yeux. Néanmoins, je ne compte pas partir à genoux, implorant ou encore pleurnichant.

Solt regarda l'aimée de son cœur et lui sourit âprement.

— Regarde-moi, Aséra, et sache que je compte emprunter le chemin le plus ardu.

*
* *

Ambiance dévorante, il sait enfin qui elle est. Il l'aime du fond du cœur. Il pense qu'elle est le but de sa vie. La cible mythique que Père lui a appris à pister. Tout ce chemin, tous ces morts, toutes ces tristesses…

Aujourd'hui, il connait la joie dans sa quintessence. Aujourd'hui, il veut réparer ses torts, il veut redresser les choses brisées. Donner la vie et non plus la prendre.

Aséra, belle Aséra, veux-tu être ma Dame ?

Pour atteindre cette cible, il consacrerait sa vie entière à être le chasseur !

*
* *

Plus de quatre mois avaient passé, Aséra était presque tout à fait guérie. Personne n'avait trouvé leur antre. Ils coulaient des jours heureux.

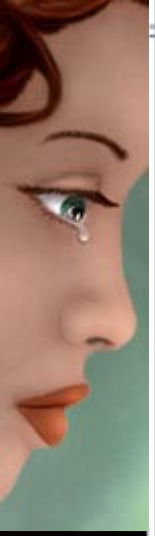
Solt apprit bien d'autres choses de la bouche de la jeune femme. Et la joie de sortir de l'ignorance lui offrit, dans le ballet incessant de sa conscience, une réplique cadencée à la tristesse qu'impliquait la connaissance d'avoir si longtemps servi dans l'ignorance une cause que son âme fondamentalement réprouvait.

Les puissants que la famille Swordman servait depuis plus d'un siècle s'arrogeaient le droit d'ignorer les lois qu'ils prétendaient pourtant défendre corps et âmes. Un cercle d'illuminés, qui en toute impunité, tyrannisaient le monde.

La trahison orchestrée pour faire tomber Solt, le dernier des Swordman, alors qu'on lui faisait croire en la duplicité du Président, n'était en fait rien d'autre que le fruit de l'imagination de cette même personne qui s'était portée comme cible.

Solt ragea plus d'une fois sur sa propre naïveté. Aséra le contemplait d'un regard attendri : « Tu es un homme étrange, Solt Swordman », disait-elle alors.

Dans les jours qui suivirent et après qu'ils aient apprivoisé la nature pour faire de leur caverne et de ses environs un abri confortable même si temporaire, l'épéiste proposa à la jeune femme, sur un coup de tête, de lui apprendre l'art du combat, afin qu'elle sache se protéger un jour futur, si jamais l'occasion devait se présenter. Elle accepta avec enthousiasme. Cela permit de créer une complicité supplémentaire à celle qu'ils partageaient déjà quand ils allaient nager dans la rivière juste vingt mètres plus bas de leur antre ou quand ils allaient chasser pour se nourrir.



Souvent, le soir, exténués par leur entraînement, ils s'étendaient dans l'herbe et faisaient l'amour près de la chaleur guillerette d'un feu crépitant.

Mais comme toutes les choses, ces moments de joie devaient avoir leur fin.

Cette sinistre pensée le saisissait parfois, à l'improviste, et le torturait des heures durant. Il s'éloignait alors. Courant à en perdre haleine à travers bois, et les silhouettes silencieuses, altières, qu'étaient les arbres qui juchaient son parcours chaotique, l'oppressaient de leur contemplation inerte. Un jugement sans appel et qui disait : « condamné ». Solt se savait pris au piège, et l'impuissance qui lui rognait l'esprit était au moins aussi intense que l'ardeur de la rage qui ravageait son cœur.

À bout de souffle, la bave aux lèvres, il s'arrêtait enfin, crachant du sang. Que lui arrivait-il donc ? De quelle sombre aliénation était-il la victime ? Il songeait à Aséra et son cœur se serrait instantanément, victime d'une allégresse si vive qu'elle en était douloureuse.

Depuis ce jour fatidique de leur première rencontre dans ce bouge minable des bas fonds de San Francisco, quelque chose en lui avait changé ou, plus précisément, quelque chose de brisée avait recouvré son intégrité. Revenu d'une mission de mort, comme l'exigeait son héritage, il avait redécouvert, presque avec un ébahissement juvénile, ce qu'était « tenir à cœur » sans pourtant se souvenir avoir jamais perdu cette faculté. Il était des choses qui de nouveau importaient pour lui. Comme le désir de vivre, dans l'espoir de la revoir. Car la revoir lui était devenu la seule rengaine intelligible, depuis ce jour.

Ils s'étaient connus intimement, et Solt avait découvert, mortifié, qu'elle n'était aucunement la catin qu'elle ne pouvait qu'être dans un pareil endroit. Il avait senti, puis vu le sang de l'hymen couler d'entre ses cuisses ; ce qui à ses yeux venait de rendre leur échange irréparablement inégal. Pourtant, cette culpabilité même était effacée, ne serait-ce que momentanément, par son bien-être, qui, lui, était total. Il s'était endormi, et n'avait trouvé que des draps vides à son réveil…

Désespérément il l'avait cherchée ensuite. Mais ne possédant aucun nom pour mettre sur le visage sublime de cette improbable Valentine et, malgré les signes distinctifs de son métissage, la retrouver s'avéra très vite une quête chimérique.

Solt s'était donc résigné, et malgré tous les efforts et l'application impénétrable avec laquelle il s'offrait à son métier, rien ne pouvait éteindre la flamme vivace née en lui de cette nuit de passion fervente.

Il bénissait leur seconde rencontre, bien qu'elle fût arrangée dans le but de le détruire. Il préférait et de loin, souffrir leur amour univoque, souffrir sa trahison résignée, à l'absence, entêtante, foudroyante, d'elle, la seule personne au monde qui lui donnait l'authentique impression de vivre, pleinement…

*
* *

Il lui fallait trouver une solution. Encore un peu de temps, et il saurait quoi faire, où aller. Car les ennemis qu'il s'était faits avaient incontestablement le bras long…

Pour l'instant cependant, il songeait à profiter. Il songeait à courtiser sa *rose noire*, il avait espoir qu'elle saurait trouver en lui une part, même infime, qui mériterait d'être aimée. Ces pensées étaient son bonheur, la présence d'Aséra, sa lumière.

Toutefois, comme toutes les choses du monde, ces moments de joie devaient avoir leur fin.

Solt le sut tout de suite ce matin-là, lorsqu'il vit son chien-loup dévaler la pente de la colline à l'Est de leur nouveau domaine, alors qu'il savait l'avoir laissé loin dans le Nord. Sa fratrie de sicaires l'avait retrouvé… ainsi, sans aucun doute, que tous les hommes du Président.

À cet instant précis, le *Glacial* sommeillant au fond de lui s'éveilla aussitôt. Mais pour une fois, il ne se battrait ni pour des principes ni pour de l'argent, mais simplement pour l'amour. S'il mourrait avant de les avoir tous tués, Aséra serait condamnée, il en était persuadé.

C'était une pensée insupportable.

Il courut vers la caverne où la jeune femme dormait encore, et s'arma de sa lame de Tolède, héritage de Rodrigo Montero, son trisaïeul pirate, le premier Swordman, et de l'autre bras, il se saisit de son arme à feu.

Avant de repartir, il se pencha vers son aimée et dit :

— Je t'en conjure, reste cachée jusqu'à ce que ce soit fini. Tu as appris à te battre mais tu n'es pas encore prête. Je t'aime, ma petite Aséra.

Il l'embrassa et s'en fut.

Deux hommes apparurent sur le promontoire, au moment même où Buck, son chien-loup, arrivait à ses pieds, agitant la queue, expression de sa joie, ignorant qu'il venait de condamner à mort son maître par son simple désir de le revoir.

— Brave gars, dit pourtant Solt avec une joie incongrue, il était réellement heureux de revoir la bête.

— Rends-toi, Solt, tu n'as aucune chance, déclara Samuel.

Et dire que j'avais de l'espoir en ce jeune poulain.

— Oui, fais ce qu'il te dit, reprit le vieux Org, un ancien assistant de Père. Tu me connais. Je suis un homme de parole.

— Est-ce la trahison d'un ami, les agissements d'un homme de parole ?

Ceci irrita le vieillard qui, bien vite, céda à cette bassesse humaine qui consiste à chercher sur autrui une vengeance mesquine lorsqu'on se croit à l'abri de tout châtiment.

— Vous êtes trop fiers, vous les Swordman. Mais cela ne vous a pas mené loin. Ton père non plus n'y voyait jamais rien, enfermé qu'il était dans les principes d'honneur et de loyauté. T'a-t-il dit combien elle gigotait et criait, ta mère, avant de mourir ?... Oh ! tu fais l'ahuri ? Oui, c'est bien moi qui l'ai vendue ! Je suis venu avec les autres ce jours-là, alors que vous étiez dans une de ces foutues excursions. Oui, elle a résisté comme une furie, mais contre cinq hommes, même l'indomptable Valiria ne pouvait rien. Elle les a tous eus sauf moi, qui lui ai fait son affaire et à la petite aussi…

— Mensonge ! hurla Solt.

Pourtant, ce même instant il songeait qu'il avait toujours su cette vérité. Un instinct primal la lui avait toujours insinuée, mais il l'avait à chaque fois réprimée. Maintenant, il devait accomplir ce que l'honneur dictait, alors même que la perte si lointaine de ces êtres aimés se faisait à nouveau un trou béant dans son cœur. Un sombre précipice où, danse macabre, tourbillonnait la démence — à l'image de ces dieux sauvages des antiques hommes du Nord, frénétiques dans leur désir de meurtre et de sang — dans laquelle il allait choir d'un moment à l'autre. Une rage infinie, une rage longtemps frustrée, une tristesse ineffable qui, à présent, réclamait justice.

Son fusil fit taire Org à jamais.

L'arme tomba de son bras lorsque la riposte venant de Samuel lui perfora l'épaule gauche. Derrière son ancien apprenti, apparut bientôt plus d'une vingtaine d'hommes armés jusqu'aux dents. Un autre coup retentit, qui lui brûla la tempe droite. Solt comprit que, de loin, il n'avait aucune chance. Sa vision virée au rouge, il se mit à courir à l'encontre de ses ennemis, criant à tue-tête, son épée de Tolède dans sa main droite brandie.

— Qui m'arrêtera ? Qui pourra m'arrêter, moi Solt, moi Swordman, descendant de l'Épée ? Qui osera m'arrêter, moi Glacial, le plus violent des hommes ?

*

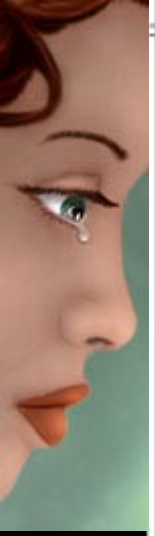
* *

Quelques heures plus tard… baigné sous les larmes d'Aséra…

La nuit s'est offerte à ses yeux humides avec l'éclat d'une ténébreuse annonciation ; il la contemple avec fascination, ses profondeurs aux mille trouées lucides.

Willem Lukusa

Âprement mourir



Ce sont des rejetons issus d'un temps antique, témoins millénaires de la marche des siècles. Ce sont des garnements aux regards espiègles, dont le souffle igné proclame la geste lyrique, geste universelle et tragique de l'existant. Triomphe de raison absurde, de déraison logique. Tout et rien, comme une histoire figée en cet unique instant…

Son âme est emplie de liesse ayant enfin saisi le signifié mystique.

Embrasée de l'éclat de la lune, la nuit s'est offerte en une toile opportune. Et l'Assassin, enfin, peut le repos chercher, sa quête de vérité maintenant parachevée…

*

* *

Il se nommait Swordman, Solt Swordman. Je sais, c'est un nom étrange, même pour moi qui le porte aussi. Était-ce un homme de bien ou de mal ? Était-il vil ou héroïque ?

Je me suis posé ces questions et n'ai trouvé de réponses satisfaisantes…

Qu'est-ce qui définit le héros ? Est-ce sa force ? Est-ce son courage ? Est-ce sa volonté ? Est-ce son égoïsme ? Ou est-ce tout simplement sa capacité à s'oublier afin d'accomplir ce que les autres attendent de lui ?

Qu'est-ce qui définit le héros ? Est-ce son indulgence ou au contraire sa rancune ? Est-ce le nombre de ceux qu'il sauve ou la mesure de ceux qui périssent de sa main ?

Je ne saurais vous le dire. Le sang martèle mes tempes, des images d'espoir et de violence s'amoncèlent. Je revois ma mère, silhouette fragile, à peine dissimulée de la scène funeste que lui offrit en dernier hommage, en ultime gage de son amour, l'homme qu'on nomma Solt, le Glacial.

Car Aséra, prise par la curiosité et par quelque chose qu'elle ne pouvait démêler, n'avait pu suivre la dernière injonction de son amant. Son cœur battait la chamade quand elle le vit charger. Entièrement crispée et rivée à la scène, elle toucha distraitement son ventre comme pour s'assurer de la réalité de ce qu'elle devinait et qu'elle comptait lui apprendre ce matin-là ; une larme solitaire perla du rebord de son œil droit.

Et c'est ainsi qu'elle pleura pour la première fois. Non par sentiment pour lui, pas vraiment, pas encore, ni encore par la constatation qu'il faisait tout cela pour elle. Elle pleura simplement pour la beauté de cet acte de bravoure, si en contraste avec sa propre vie…

Et peut-être est-ce dans cette admiration que naquit l'amour, éternel, flamboyant, qu'elle lui vouerait désormais, par-delà le temps et l'espace.

Par-delà le trépas !

Car les hommes peuvent mourir, doivent mourir, mais il en est autrement des légendes…

Âmes sœurs

Texte : Anthony Boulanger
Illustration : Annick D.C.

Âmes Sœurs

Anthony Boulanger

Je me souviens...

Il m'a suffit d'un seul et unique regard pour t'aimer de tout mon être. En l'espace de quelques battements de cœur, nos vies ont basculé.

Je me souviens mais, toi ma douce, te rappelles-tu de cette soirée-ci ?

Je revois ce parc que de chiches lumières éclairaient à peine, ces contre-allées et ces labyrinthes de haies. Je revois la lune voilée par de fins nuages sombres, les feuilles mortes tombant des arbres et que mes pieds ont foulées dans un crissement macabre.

Je te revois...

Je te revois, je me souviens.

Tu étais assise sur ce banc, seule, ton visage angélique mouillé par les larmes. Tu portais une robe, mais il faisait trop sombre pour que l'on puisse déterminer sa couleur. Ta peau d'albâtre, quant à elle, ressortait sur l'obscurité et m'attirait, m'appelait à grands cris. Je voulais mordre cette chair, déchirer cette peau pour y laisser ma marque. Je voulais effleurer ta joue, caresser tes cheveux, murmurer ton prénom. Je voulais plonger dans ces puits qu'étaient tes yeux et m'y noyer pour être entouré par leur détresse.

Je me suis approché de toi et tu m'as regardé. Combien de temps sommes-nous restés ainsi, immobiles dans ce parc froid et lugubre, à nous dévisager ? Tes larmes se sont arrêtées, mais la tristesse de ton regard était une dague me transperçant le cœur. Qui avait osé te faire pleurer ainsi ? Pour quelles raisons ? Je t'aimais déjà au point d'être aveuglé par la jalousie.

Je t'ai tendu la main et tu n'as pas hésité à t'en saisir. La pression de ta peau sur la mienne, sa froideur dans ma paume. Tu t'es mise debout. Nos doigts se sont entrelacés et nous avons marché. Sans un mot... Parler était-il utile ? Nos voix risquaient par trop de briser ce fragile lien qui nous unissait soudainement.

Qui de nous deux emmenait l'autre, je ne saurais le dire. Le vent soulevait tes cheveux et absorbait ta chaleur. Je te voyais frissonner. Lorsque je t'ai proposée mon manteau pour te couvrir les épaules, tu l'as refusé. Etrange créature qui marchait main dans la main avec un inconnu, mais qui le repoussait quelques minutes après.

Quel mal te rongeait pour que tu sois si ambiguë, pour que tu recherches la chaleur d'un être humain et que tu sembles en culpabiliser par la suite ?

Nous avons déambulé longtemps, quittant le parc, arpentant des rues désertées. Et finalement, nous sommes arrivés jusqu'au cimetière de la ville. La lune était enfin apparue et a baigné les stèles d'une lueur fantomatique. Bénissait-elle cette visite tardive, ou au contraire cherchait-elle à nous effrayer ?

Après avoir poussé la grille, frontière entre les vivants et les morts enterrés, tu m'as devancé sur le chemin de gravier. Je sentais bien que j'avais perdu le peu de contrôle que j'avais eu sur les évènements. Aujourd'hui encore, il m'arrive de me demander ce que notre vie serait si nous ne nous étions point croisés dans ce parc.

Tu as marché entre les sépultures. Tu savais parfaitement où tu allais. Lorsque tu t'es arrêtée, je t'ai rejointe. Qu'avait donc cette tombe de si particulier ? Pourquoi me montrer celle-ci, pourquoi

m'emmener là ? Devais-je briser le silence pour te poser ces questions ? Et en le faisant, ne risquais-je pas de te perdre ?

J'ai posé mes yeux sur l'épitaphe gravée sur la pierre, sur le nom, mais quelqu'un était passé et avait rendu le marbre illisible à coups de burin. Seules restaient les dates. Une mort tout récente. Quelqu'un qui devait avoir ton âge. Etait-ce cette personne que tu pleurais ? Un ancien amant ?

Ton corps était de nouveau secoué par les larmes. Je me suis approché et, me plaçant devant la tombe, je t'ai enlacée. J'ai attiré ton corps à moi, j'ai senti ta chaleur m'envahir et me réchauffer. Ces sensations qui m'animaient... Mon âme sœur. Oui, mon âme sœur, ainsi t'appelais-je.

Tu t'es reculée d'un pas et tu as plongé tes yeux dans les miens, de la même façon que tu l'avais fait dans le parc. Mais dans tes prunelles, je pouvais lire une détermination certaine. Ici, sur cette tombe, quelle décision avais-tu prise ? Et à quel sujet ? Mon cœur battait la chamade, animé qu'il était par des sentiments si forts. Tu as fermé tes yeux délicats et tu m'as rendu mon étreinte. Tu as posé quelques minutes ta tête contre mon épaule puis tu as posé tes lèvres sur les miennes.

Je me souviens du goût de ce baiser. J'emporterai ce souvenir dans les limbes. Exquis... Doux... Aimant. Oui, tu m'aimais aussi. J'en étais persuadé.

J'ai soudain senti un liquide s'écouler dans ma bouche, chaud et cuivré. J'ai voulu me détacher de toi mais ta main s'est placée derrière ma tête et le baiser s'est continué jusqu'à ce que je te saisisse par les épaules et te fasse reculer. Ta bouche et tes lèvres étaient assombries par la substance, tes yeux étaient triomphants. À la lumière de la lune, je te découvrais subitement un visage que je n'aurais jamais pu imaginer.

Je me suis essuyé d'un revers de la main, j'ai craché ce que j'ai pu, mais je sentais toujours ce goût infâme. J'avais l'impression que quelque chose se répandait dans mes entrailles et mes muscles, me vidait de mes forces. Je tombai à genoux devant toi.

— Merci, m'as-tu dit. Merci infiniment.

Je voulais te répondre, je voulais appeler de l'aide mais je n'arrivais plus à parler. Je n'arrivais plus à bouger.

Je me souviens...

Je suis tombé pour de bon, allongé à côté de la pierre tombale. Mes sens se sont affinés. Je sentais la terre humide, j'entendais le crissement des insectes autour de moi. Les battements de mon cœur faiblissaient.

Puis le son de ta voix s'est de nouveau élevé, éclat cristallin et envoûtant.

— La vie d'un amant échangée pour celle d'un autre. Le sang de la femme donné et absorbé. Le corps enterré qui retrouve sa vigueur. L'esprit du mort revenant d'entre les limbes.

Je sentais ma vie s'écouler hors de moi tandis que tu parlais. Je voyais ma vie s'écouler ! Elle s'enfonçait à travers la terre, vers cette tombe anonymée. Bientôt, un bruit de bois que l'on brise se fit entendre, étouffé par le remblai de la tombe. Ton sourire s'est accentué à ce moment précis. Quelque chose s'est mis à creuser, j'entendais une respiration sifflante entrecoupée d'halètements rauques.

« La vie d'un amant échangée pour celle d'un autre ? »

Qu'avais-tu fait, ma douce...

Je ne gardais les yeux ouverts qu'à grand-peine... Une nouvelle maîtresse m'attendait, armée d'une faux. Elle vint à moi, elle m'enlaça à son tour et je fermai les yeux tout à fait.

La dernière chose que j'ai vue, mon âme sœur, c'est toi. Toi et ce cadavre, couvert encore de terre, que tu embrassais…

Anthony Boulanger

Âmes sœurs

Anthony Boulanger

Présentation

Questions à **Anthony Boulanger**, auteur de ***Âmes sœurs***

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?

C'est un petit carnet orange que je portais constamment sur moi pour écrire la moindre petite idée qui me passait par la tête. Je l'ai toujours aujourd'hui, je le garde précieusement dans un tiroir, mais les secrets qu'il renferme sont toujours inexploités ! Pas sûr qu'il serait bon qu'ils soient utilisés un jour !

Quelle est ta méthode, ton mode opératoire ?

En règle générale, je pose sur une feuille l'idée que je souhaite développer dans le texte, puis je passe au synopsis à proprement parler en prenant des notes sur les personnages, les évènements et leurs enchaînements. Puis rédaction à l'ordinateur. Que du classique, quoi ! Je mets souvent plus de temps à finir la nouvelle, même s'il ne me reste comparativement que peu de choses à rédiger. Et surtout, surtout, toujours envoyer le mail ou le courrier le plus tard possible !

L'écriture pour toi, c'est :

Un plaisir, un *hobby*, une damnation. Un plaisir et un *hobby* car, étant carnivore dans l'âme, je ne pourrais vivre que de mes feuilles ! Et une damnation car c'est dur de passer plusieurs jours sans écrire quelques mots, réfléchir à une idée, développer une intrigue…

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

Excellente question ! Pour laquelle je n'ai plus la réponse…

Le romantisme noir, est-ce un univers que tu côtoies souvent ?

Non, c'est la première incursion dans ce "genre".

Selon toi, le romantisme noir, c'est surtout le mariage entre le macabre et la sensualité ?

Absolument. Je pense que le romantisme noir, même si l'apparition du romantisme français date du XIX^{ème} siècle (comment il se la pète !), est avant tout cette rencontre, cette opposition intemporelle entre le lugubre, le macabre dans un monde "velouté". Il n'y a pas forcément besoin de monstre au sens physique du terme, mais sa présence ou son évocation est primordiale à mon sens. (pff, pourquoi j'ai choisi de répondre à cette question-ci ?)

Si tu devais personnifier une figure du romantisme noir, tu serais… :

L'assistant du savant fou ! Qui découvre incrédule que les expérimentations de son patron prennent vie et que finalement, il y a bien quelque chose qui se cache sous le lit…

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Avec le Cap'tain Gaby (GabrielleTrompeLaMort !), et dans le cadre du collectif Cocyclics, nous allons retravailler mon roman de fantasy *Au Crépuscule* (merci Gaby, merci Cocy !). Un travail de longue haleine en perspective, mais ça va être une expérience du tonnerre !!

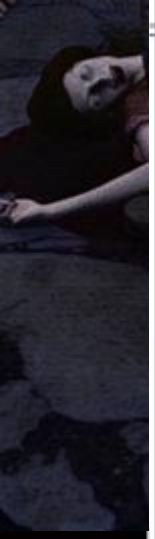
Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

J'ai la chance de participer au Projet Lycan (Songes du Crépuscule et Alfes Blancs), que vous pourrez découvrir à cette adresse : http://songesauclairdelune.free.fr !

Ne ratez surtout pas la parution du premier numéro du Fanzine Ananké (et ne ratez pas *Lucy Henge*) ! Ça va dépoter dans les basses-cours !

Comme une ombre

Texte : Eris
Illustration : Olg



Comme une ombre

Eris

Elles arrivent.

Ne me regarde pas ainsi. Je m'en veux.

Non, ne prononce pas ce mot, je n'ai aucune pitié si ce n'est envers moi-même.

Et pourtant j'ai mal. Cette déception ou plutôt cette douleur de comprendre que tu n'es pas à la hauteur. Que m'aimer était trop te demander.

Ne t'effraie point, nulle rancœur ne domine plus en mon cœur. Ton désintéressement est payé du prix de l'inestimable, ma vengeance assurée.

Ah ! Pourtant cette désillusion semblable à la tienne, dévorante, me supplicie encore tellement ! Tu sais combien elle se fait lourde et organique. Combien la douleur nous submerge et s'écrit sur nos visages déformés. Et combien je me déteste pour ces choses-là.

Non, je ne te sauverai pas. Pas moi. Pas maintenant.

Tandis qu'en tes yeux Amour sévit.

Adieu, mon bien-aimé.

Elles approchent.

*
* *

Londres, août 1888.

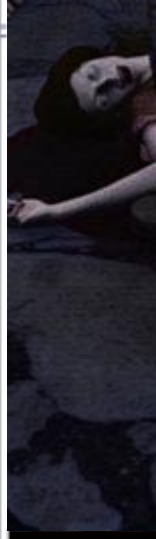
En une nuit d'été sans Lune, aux heures les plus confuses, était un homme de l'Ombre dont la Lune s'était faite complice des crimes. Un poignard au manche d'ivoire, caché en une manche de velours grise, lui permettait d'exécuter sa sombre besogne. Transpercer, éventrer, évider, s'émouvoir de l'Homme et de ses Mystères, des Malheureuses plus particulièrement. Tel fut son devoir, dicté par l'Invisible. L'Histoire dérobera le nom et le visage angélique de ce traîne-misère, et sans doute ne fut-il que l'instrument éphémère des Déités alors en mal d'amusements. Mais ceci n'a guère d'importance.

La Lune, terrible Hécate, s'était donc éclipsée en cette nuit rouge, tandis que les putains abandonnaient leurs corps dans les venelles nauséabondes de l'East End à quelques ivrognes ou miséreux dans l'âme, pour seulement quelques pennies. Pendant que l'Ombre parcourait ces mêmes passages, perfidement, à la recherche d'une proie.

L'on peut penser que la victime aurait pu être n'importe quelle putain. Qu'il suffisait que du sang fuse d'une entaille aux contours vagues simplement pour assouvir un désir malsain. Il n'en était rien. La victime avait été désignée par quelques obscures forces.

Emma. Ma chère Emma. Quoique tu puisses penser, je suis désolée.

Elle avait vingt ans. Les cheveux noirs comme l'obscurité dans laquelle elle disparaissait chaque nuit, les yeux couleur azur comme celui du ciel qu'elle n'apercevait que rarement derrière les nuages gris de pollution. Sur sa joue, un grain de beauté s'était ajusté, qui mettait en avant la blancheur maladive de sa peau. *Si douce, si fragile.* Sa beauté, oui, sa beauté ne fut point une malédiction et pourtant ne fut guère mieux.



Emma demeurait dans les rues sales de l'East End depuis toujours, remontant sa jupe marron sur ses frêles genoux lactescents, dans des chambres ou des impasses sommairement obscures. L'âme souillée, elle errait dans un labyrinthe de pauvreté. Seul un éclat dans ses yeux la rendait différente. Peut-être était-ce simplement une étincelle de vie.

Elle s'était établie depuis peu en une pension, au 18 Thrawl Street avec son amant, un misérable comme elle, dont l'argent disparaissait dans des parties de cartes ou dans l'alcool tandis que la malheureuse vendait inlassablement son corps. Comme l'on fait spontanément de ces choses qui nous répugnent. Il fallait gagner sa vie d'une façon ou d'une autre. Et puis payer l'alcool, élixir salutaire. Pour oublier.

Je n'oublierai pas moi, Emma. Ni la douceur de ta voix ni la délicate odeur de ta peau. Quand bien même je ne comprendrais jamais.

Le possédé se rapprochait d'elle. Il pouvait sentir son odeur ainsi que celles de tous les hommes qui s'étaient introduits entre ses cuisses. Ceux qui l'avaient marquée dans sa chair. Comme les Cris qui le marquaient lui. Il fallait la trouver. Vite ! La sauver. La trouver et la saigner. Pour faire taire les Cris. Elle seule pouvait mettre un terme à son agonie !

Tout mon être t'appelle. Mon sang défile en mes veines en une invocation. Sauve-moi, Emma. Sauve-moi !

La putain sortait d'une pension aux murs délabrés, les cuisses encore suintantes de la semence d'un miséreux. Elle aurait pu boire quelques verres avant de retrouver son amant, Arthur, ou bien se hâter. Cependant cet ultime choix ne lui fut guère accordé, son destin étant placé sous la garde de trois ombres maléfiques.

Tu seras heureuse, Emma, dans la mort. Pour toujours, je te le promets.

Emma accéléra le pas, s'enveloppant plus fort dans son gilet crasseux tandis qu'un frisson parcourait son dos. Comme un mauvais présage, le vent s'était levé, ou bien était-ce le soupir des Mortes, ses compagnes assassinées par le Démon, disait-on, qui sifflait à ses oreilles et semblait lui annoncer la terrible destinée à laquelle elle ne pouvait échapper ? *« Rejoins-nous Emma. Nous sommes si heureuses maintenant. Laisse-le, oui, laisse-le te libérer ».*

Ces voix … ces voix …

Emma suffoqua. L'air qu'elle cherchait si follement embrasa ses poumons. La prostituée porta ses mains à son visage. Du sang, était-ce du sang qui perlait au long de ses joues ? Le chemin de pavés crasseux se déroba sous ses jambes. La vision troublée, un vertige la fit vaciller. *Emma, il est trop tard.*

Un homme se tenait devant elle, les bras croisés et le regard étincelant de malice.

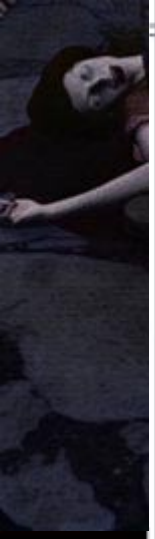
*
* *

La Dame, toute de soie vêtue, s'attarda à l'entrée de la fumerie d'opium, comme submergée par quelques encombrants sentiments. Elle ferma les yeux et porta sa main à son cœur. Peut-être serait-il ici ce soir, celui pour qui son cœur ne cessait plus de battre. Peut-être viendrait-il à elle cette nuit. La Dame esquissa un triste sourire. *Il ne sert à rien d'espérer…*

Elle entra, sombrant dans la fumée de pavots, comme l'on se rend à la Destinée, désarmée et incertaine. Sur les divans de velours, des hommes et quelques femmes étaient allongés qui, le regard vide, assistaient à cette céleste procession. L'assemblée pu admirer, indolente, la vraie nature de celle qui marchait légèrement.

Elle balaya la salle d'un bref regard puis le posa, amusée, sur un homme à la nature aussi obscure. Elle s'approcha, le saluant d'un léger mouvement de tête.

— Cybèle, ma douce, serais-tu en retard encore ce soir ? demanda l'homme, recrachant négligemment l'étourdissante fumée d'opium sur une jeune mortelle couchée à ses côtés.



— J'avais quelque affaire à régler, mon amour, répondit-elle d'une voix rauque, un sourire faible aux lèvres.

— Puis-je savoir ce qui t'a retenue loin de moi tandis que je languissais de toi ?

— L'amour, soupira Cybèle. Celui que l'on ne connaît qu'à travers son absence.

Délaissant la mortelle, l'homme se pencha vers la déesse, comme captivé. Lui prenant les mains, il l'implora :

— Raconte-moi, mon amour. Dis-moi ce qu'endurent les mortels qui s'enivrent de l'un des leurs. Dis-moi ce qu'est l'amour.

La Dame prit place sur les genoux de son partenaire. L'enlaçant de ses bras blafards, elle lui chuchota à l'oreille :

— C'était il y a quelques lunes. J'étais descendue parmi eux dans la fumerie d'opium. Celle-ci même où nous nous trouvons. Pour m'amuser des mortels, ces vils êtres de glaise qui, par leurs narcotiques, pensent devenir semblables à ce que nous sommes. Maudits soient ces doux rêveurs. Je pensais t'y voir, toi le dieu de l'égarement. Te retrouver comme à notre habitude.

Caressant la nuque de l'homme, Cybèle soupira puis reprit, la voix en émoi :

— Seulement ce ne fut pas toi, mon bel amant, que je trouvais. Allongé dans ce divan de velours rouge, celui qui d'ordinaire t'accueille, celui qui connut nos étreintes et nos jouissances, était un jeune mortel. Beau et grave à la fois, comme le sont ces êtres qui ne se soucient que d'eux. Il ne devait être qu'un paria. Un de ceux auquel la Misère s'accroche jusque dans les tripes. Il aurait pu être quelqu'un d'autre, un gentleman sans doute. Il en avait les délicates manières, la peau fragile et la prestance. Il n'usait pas de ses charmes pour bâtir une fortune, non. Pourtant, l'on se serait damné pour l'avoir à ses côtés.

Des larmes perlèrent le long des joues blafardes de la déesse.

— Dionysos, parla la Dame, je me serais maudite pour qu'il demeure à jamais à mon bras ! Renier ma nature divine, renier ce que nous sommes et toi plus encore. Toi le tourmenteur d'âmes, toi qui pousses aux plaisirs de la chair.

Je ne te cache pas mon émoi. Pourquoi celui-là m'attendrit plus qu'un autre ou pourquoi me troubla-t-il si aisément ? À ceci, je n'ai de réponses. Cependant, mon cœur se fissura lorsque je compris que ses paroles flatteuses étaient une ritournelle que d'autres avaient bu avant moi. Et la colère vint en mon âme comme je l'imaginais séduisant de sa voix corruptrice de candides mortelles, alors que je ne demeurerais qu'une ombre. Tu peux rire, Dionysos. Tu ne comprends pas. Mais ce mystère est bien plus attirant que ne peuvent l'être les cultes orgiastiques que l'on te rend.

Il fut toutefois à mes côtés. Nos nuits furent ardeur et douceur. Ses bras mon refuge quand les tiens m'abandonnaient. Ses cheveux avaient cette odeur éthérée de ceux qui sont irréels. Malheureusement, cela ne dura qu'un temps. Ne m'appartenant pas tout à fait, il ne me considérait pas comme la déesse que je suis. Il se détacha lentement de moi, comme les ondes dans l'eau s'éloignent et disparaissent. Il se détourna, sans regret ni rancœur.

— Cybèle, la coupa Dionysos, sont-ce des pathétiques larmes qui s'écoulent de ton visage et glissent sur mon cou ?

La déesse ignora la moquerie de l'homme et continua son discours.

— C'est son prénom, immanquablement, que je soupire lorsque tu me mènes par-delà la jouissance. Le voir, sans qu'il ne me voie à son tour, m'enchante autant que me font tressaillir tes étreintes et pourtant... Je sais bien que tu ne t'attristes guère d'être mis sur un pied d'égalité avec un mortel, mon amour. Tu m'apportes ce qu'il me refuse, et je nourris à son égard ce que je te dénie.

Cybèle fit une pause. Des sentiments contraires, étranges, explosaient en elle. Elle ne se souvenait pas avoir aimé de la sorte. C'était un amour différent de celui qu'elle portait à d'autres dieux libertins. Non, cette fois-ci elle aimait réellement, même si elle n'arrivait pas à saisir les raisons de ce nouveau mal : pourquoi ce Mortel ? Pourquoi les Parques avaient-elles attaché un fil divin à un éphémère morceau de ficelle ? Y avait-il seulement une raison à cela ?

Apaisée par les caresses de Dionysos, elle reprit :

— Je le déteste. Oui, Dionysos. Le sais-tu ? Je l'ai marqué du seau de ceux que la Folie emportera. Parce que je l'aime. Puis l'ai gardé en moi. Evidé de toute semence, de son humanité. Pourquoi? Car je le déteste d'être aussi heureux. Sans moi. Et de lui sourire, de la toucher, elle…

La Dame se redressa, permettant à Dionysos d'apercevoir son visage sur lequel les larmes avaient disparu tandis que son regard s'était fait dur et torturé.

— Les Euménides, devina Dionysos. Pour le punir. Ta cruauté, voilà ce que je chéris en toi, Cybèle. Les mortels ne sont qu'un divertissement, ne l'oublie plus jamais, ma douce.

Les lèvres des deux amants se rejoignirent, scellant le Destin de l'infortuné mortel.

*
* *

Étrangement, elle ne poussa aucun cri quand le premier coup fut porté en son ventre. Aucune supplique non plus ne s'échappa de sa bouche alors que, étendue sur le sol chanci, ses yeux rencontrèrent ceux vides de son assassin.

L'Ombre entreprit de l'éventrer selon la volonté des Voix. Après cela, elles le laisseraient, disparaîtraient jusqu'à n'être qu'un mauvais rêve. Elles le lui avaient promis.

Il ne connaissait de la prostituée que ce que les Voix lui avaient appris. Son prénom tout d'abord qui avait sonné avec une curieuse tonalité sucrée. L'endroit où elle vivait, ensuite. Cependant, il ne connut son visage que tardivement. Avant que de la poignarder, en réalité. Il en fut troublé. Non pas par la beauté certaine de la putain. Il fut troublé par sa soumission face à la mort.

Elle ne souffre plus, son âme s'est depuis longtemps flétrie. Libère-la.

L'homme s'agenouilla sur le corps immobile de la prostituée. Déchira à la lame de son poignard la jupe puis le corsage élimé de la putain, découvrant la chair convoitée, la fraîcheur déjà maculée. Il la caressa, fasciné. Des seins, il descendit jusqu'à l'entrecuisse, recouvrant le corps laiteux du sang si rouge.

Emma ne bougeait plus. Subit le toucher de l'homme tandis que son sang s'écoulait lentement. Peut-être sortirait-elle vivante de cette épreuve. Peut-être l'homme serait-il pris de pitié. D'ailleurs n'hésitait-il pas à la poignarder une nouvelle fois ?

Tue-la !

Les Voix résonnaient dans sa tête. Hurlaient. Il fallait qu'elle meure. Qu'il soit son bourreau. Il leva, une ultime fois, l'arme. Dans un élan emporté, la planta dans l'abdomen de la putain. L'éventra.

Emma respirait toujours. Ses boyaux se serraient sous les mains de l'Ombre qui déchiraient, griffaient de leurs ongles crochus. Son âme appelait la Mort. Le Néant s'il pouvait la sauver.

Lentement, ses gémissements se perdirent dans le brouillard londonien, l'écho de sa voix disparut à jamais.

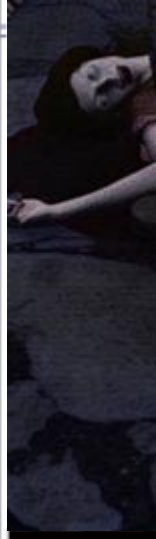
L'homme approcha son poignard de la gorge sans défense. D'un geste sûr, fit glisser la lame du poignard dans les chairs de la putain.

Et rit. Se délectant du sang surgissant de la gorge mutilée. Il rit comme seul un damné l'aurait fait. Les Voix disparaissaient, il le savait. C'était trop beau ! Enfin libre ! Et ce cadavre, celui-ci sera le dernier qu'il verrait. Qu'il toucherait. Elles le lui avaient promis.

Ce que le Mortel ignorait, comme la plupart d'entre eux, c'est que les Trois Euménides ne sont bienveillantes que dans la superstition. Elles provoquent, assaillent, mènent à la Folie.

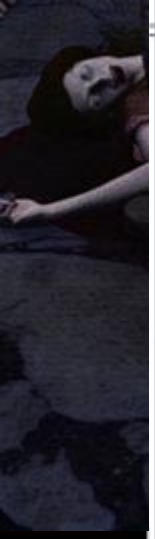
Ce fut ainsi qu'elles se présentèrent, infernales et vengeresses, à celui qui vécut temporairement en tant qu'Ombre. Elles se matérialisèrent, face à lui, les cheveux grouillant de vipères, les joues encrassées du sang des victimes qu'elles faisaient assassiner pour leur seul divertissement. Elles s'adressèrent à lui d'une voix unique, suintante de colère divine :

— Ombre ! L'alliance qui te liait à Cybèle se brise ici. Bien que ton rôle fut défini par un désir divin



Eris

Comme une ombre



de vengeance, bien que Hécate, notre maîtresse, fut ta complice au nom de sa parenté avec Cybèle, nous ne pouvons, nous, déesses de l'Abîme, t'accorder de pardon. Toutefois nous ne pouvons te châtier tant que tu demeureras auprès des vivants.

Les créatures se rapprochèrent de l'homme effrayé. Les vipères se redressèrent sur leurs têtes, et se projetèrent en sa direction, crachant leur venin, promesse d'une agonie infinie. L'une des Trois, l'hypnotisante Mégère, celle qui se tenait légèrement en retrait, prit la parole :

— Ainsi, voilà ce que je te prédis, à toi qui a perdu ton âme et qui pourtant la possède toujours. À toi, je prédis une mort lente et miséreuse. Une agonie telle que tu t'impatienteras, appelleras le Néant de tout ton être. Ceci, crois-moi, ne sera que l'exorde. Le terme de ta vie de Mortel et pourtant le commencement de bien des souffrances.

Mégère s'évapora tandis que l'écho de son augure résonnait en l'esprit de l'homme. Celui-ci resta interdit, n'essayant guère de s'échapper. En réalité, l'homme se soumit à cette idée, l'idée de sa propre mort, la conscience ensommeillée par les paroles de Mégère. Il posa son regard vide sur les déesses qui lui faisaient face. L'une d'elles, les yeux fermés, se détourna de l'homme, attristée comme à chaque fois qu'un Mortel succombait à ses incitations funestes, sinistre amusement divin. La dernière, celle qui semblait la plus menaçante, souffla, en direction du Mortel, un vent froid qui s'agrippa à lui, l'enveloppa, linceul de glace. S'engloutit en lui, provoquant l'éclatement de ses organes. L'homme tomba à genoux, les mains resserrées sur son torse. Sans un cri.

— Croyais-tu que nous allions te laisser la vie sauve et ne te punir qu'une fois mort en ce côté ? demanda celle qui semblait, un temps, compatir au sort du malheureux. Crédule Mortel, sourit-elle. Alecto, ma sœur, va. Rejoins Mégère pendant que je m'occupe de l'âme de ce misérable. Cybèle a besoin de nous pour une ultime affaire.

Alecto disparut en un nuage de poussières. Restée seule avec l'homme, son âme tout au plus, Tisiphone reprit :

— Des trois, je suis la juge. Celle qui décide, sans aucun sentiment si ce n'est celui d'avoir à apaiser au mieux une vengeance. Mortel, nul n'a sollicité de châtiment envers toi. Même pas cette putain, ni les autres, s'exclama l'Euménide en jetant un bref regard au corps d'Emma. Cependant il me fallait te condamner pour avoir succombé à la tentation d'assassiner. Ainsi, ton âme s'immobilisera dans le Tartare et subira d'éternels tourments. Voilà ma sentence.

L'âme de l'assassin s'éclipsa en des volutes de cendres par la volonté de la déesse pour rejoindre d'autres âmes condamnées et souffrir à l'unisson.

*
* *

L'homme se réveilla brusquement, le cœur au bord des lèvres. Quelque chose n'allait pas. S'était passée. Il en était douloureusement conscient sans réellement en connaître l'origine. Et, s'il n'en mesurait encore la teneur, il fut submergé par des sentiments incertains et d'inquiétantes intuitions. Une part de lui s'était brisée. C'était cela, oui. Quelque part. Quelque chose. Introuvable. Il se blottit contre sa compagne. Pour apaiser ses craintes. Pour se raccrocher aveuglément à du concret.

Elle dormait d'un sommeil immortel. Ceci, l'homme, Arthur, puisqu'il n'est question que de lui, ne le conçut qu'une fois ses mains souillées du sang de son unique amour. Qu'une fois l'étreinte rouge de passion changée en souffrance sanguinolente.

Plantée au pied du lit, Cybèle assistait à ce sombre dénouement, celui qu'elle avait tant attendu. Son heure de gloire. Cependant, la tristesse l'envahit en une soudaine vague. Même morte, la prostituée continuait à fasciner Arthur. Et elle, la déesse, la belle Cybèle ne restait qu'une ombre, une nouvelle fois.

L'homme serrait le corps contre lui, secoué de convulsions. Il lui demanda futilement de s'éveiller de cet état léthargique. Lui caressa spasmodiquement le visage baigné de sang. Son visage autrefois

incolore. Il l'appela en un réflexe enfantin. Et alors Cybèle, ne supportant plus cette pathétique scène, s'avança hors de la noirceur de la chambre, dévoila finalement sa présence. Arthur la regarda d'abord hébété. Puis comprit. Toutefois, nulle rancœur ne se manifesta à travers ses paroles. Tentant de garder son calme, il demanda à Cybèle :

— Où est-elle ?

Et dans sa voix, les sanglots avaient redoublé de violence.

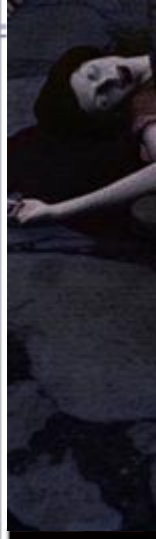
— Tu n'as nul besoin de t'en soucier. Mais sache que son âme parcourt les rives du Cocyte, tout près du Styx. Et que je ne lui accorderai nul repos, répliqua glacialement la déesse. Je ne voulais pas la tuer, elle particulièrement, si cela peut te rassurer. Il le fallait simplement. Pour que tu m'aimes enfin, Attis, pour que tu te donnes à moi comme je me suis donnée à toi, reprit la Dame. Croyais-tu que je supporterais de n'être qu'une ombre ? Te voir l'aimer comme je t'aime, sans jamais que tu ne m'aimes en retour ?

Arthur ne répondit rien, pris dans ses propres tourments.

— Aime-moi Attis. Que ton Amour pour moi soit à l'égal de tes étreintes, passionné et sauvage. Aime-moi.

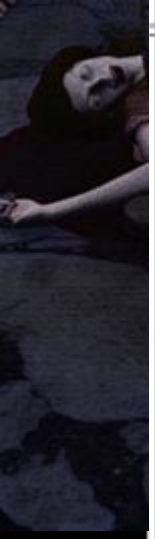
Après un court silence, l'homme se leva, possédé. Il passa devant Cybèle comme l'on passe devant une frivolité, sans un regard, sans une pensée. Il sortit de la chambre, abandonnant ses amantes, autant mortes l'une que l'autre.

Cybèle ferma alors les yeux. Elle savait, connaissait ce que le Destin réservait à son ancien amant. Elle n'empêcha pas les Euménides de partir sur les pas d'Attis. Et Cybèle se demanda si finalement ce Mortel-ci valait la peine. Peut-être était-elle allée trop loin…



Eris

Comme une ombre



Questions à **Eris**, auteure de ***Comme une ombre***
Blog : http://blog.myspace.com/dameeris

Quelle est ta méthode, ton mode opératoire ?

Pour commencer l'écriture d'une histoire, je passe par une partie recherche qui me donnera des idées de départ : qu'est-ce que je veux raconter ? Qui seront mes personnages ? Que va-t-il se passer ? Quelle atmosphère collerait le mieux ? Quel univers ? Quelles musiques pour m'aider à me mettre dans le bain ? Je me pose tellement de questions que l'écriture d'une nouvelle peut me prendre plus d'un mois ! Je relis un nombre considérable de fois des passages, les réécris, « recycle » certains écrits. Certaines fois, l'intrigue me semble tellement pompeuse, absurde, sans intérêt qu'il me faut du recul mais cela n'excuse pas mon long temps de ré(d)action. Puis, dès que je n'arrive plus à écrire, je laisse reposer. Je redeviens lectrice, je ressors mes livres fétiches, je me laisse porter par les mots d'auteurs talentueux. Et quand les *deadline* se rapprochent, qu'il faut se mettre sérieusement au travail, je prends la plume et finis, selon mon humeur, l'histoire.

L'écriture pour toi, c'est :

Une thérapie. Certains textes partent de mon vécu que j'ai sublimé jusqu'à le défigurer. Je me crée un équilibre, relativise. C'est psychologique mais chuttt ! il ne faut pas le dire ;).

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

J'ai fait des recherches sur les personnages "romantiques" : succube, incube, dandy, vampire. J'ai erré, tenté quelques ébauches. Et puis, j'ai «récupéré» des notes que j'avais écrites auparavant : le monologue d'une déesse rancunière et amoureuse d'un mortel. La mythologie a ensuite pris le dessus. Quelques recherches plus tard, le mythe de Cybèle et Attis m'a paru approprié pour cet AT. L'époque dans laquelle se situe l'histoire n'aurait dû servir qu'à faire un clin d'œil à Jack l'éventreur, et puis celui-ci est devenu plus important. D'autres figures mythologiques ont été incluses (les Erinyes), la principale idée étant de montrer que les Dieux pouvaient être égoïstes, cruels, stupides, "humains".

Si tu devais personnifier une figure du romantisme noir, tu serais… :

Une alchimiste, pas un personnage propre au romantisme sauf si l'on se penche sur la question =). Constamment à la recherche d'un ancien secret, de l'*ars magna*, d'un changement spirituel et pourtant confrontée à la nature humaine, la bêtise, la peur de la transformation. C'est le paradoxe persistant entre l'être et le devenir, la dualité. C'est moi.

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

L'édition papier. Et puis, écrire et écrire encore.

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Aucune dans l'immédiat. Quelques textes sont mis en ligne sur mon blog. Ce sont des textes "inaboutis" ou des liens vers des histoires figurant dans des webzines, ainsi que des ébauches de personnages qui, par la suite, vivront peut-être dans un conte.

Ad vitam aeternam

Texte : Romano Vlad Janulewicz
Illustration : Elie Guckert

Ad vitam aeternam

Romano Vlad Janulewicz

31 janvier 1837

Lorsque l'épieu s'enfonça aux trois-quarts dans sa poitrine, la créature infernale se raidit brusquement avant de se débattre comme un animal pris au piège. Un cri de douleur strident - qui résonna alentour dans l'immensité obscure des galeries souterraines - jaillit de sa gueule béante en même temps qu'un geyser de sang putride. L'abomination essaya en vain de se soustraire à l'assaut du Chasseur qui la plaquait au sol d'une main vigoureuse et lui fracassait le crâne de l'autre, à l'aide d'un lourd crucifix en argent. Elle était perdue, ce n'était plus qu'une question de secondes ; elle sentait ses forces l'abandonner même si, paradoxalement, la vie s'était depuis longtemps retirée de son corps qui n'était plus mu depuis quelques siècles que par l'énergie diabolique de la malédiction qui la frappait. Son hurlement de souffrance se mua en un gémissement désespéré pour se terminer en un râle plaintif de moribond.

Emportée par un dernier soubresaut de combativité, la chose monstrueuse se cambra et tendit ses bras décharnés et tremblants vers le visage du Chasseur qu'elle ne parvint même pas à atteindre. Ses yeux chassieux injectés de sang se rivèrent soudain à ceux de son bourreau et une expression fugitive de regret sembla y luire l'espace d'un instant. Le gentilhomme qui dansait et s'amusait avec légèreté quelques minutes auparavant était devenu méconnaissable sous ce masque répugnant de vampire qui n'exprimait plus que haine et violence. Un murmure s'échappa de sa gueule tordue et bavante.

— Je suis désolé de ce que je t'ai fait, je regrette, vraiment…

Il s'étrangla finalement dans un borborygme avant que son enveloppe charnelle ne se transforme en cendres, comme sous l'effet d'une combustion spontanée qui dégagea dans l'air glacial une odeur pestilentielle.

Impassible, le Chasseur se redressa et considéra le tas de vêtements remplis de poussières étendu sur le sol. Le Comte Wolfbau n'était plus. D'un geste, il rabattit sur sa tête son capuchon et s'engouffra d'un pas rapide dans le tunnel, regagnant la surface et la compagnie des humains. Il déambula quelques instants dans le vaste jardin puis se dirigea vers l'hôtel privé d'où émanait un brouhaha étouffé. À l'intérieur, le bal donné par Madame de Mireville battait son plein.

*
* *

1er novembre 2007

Assise sur son lit, la jeune femme blonde alluma son ordinateur portable qui émit un signal lors de son initialisation. Vêtue d'une nuisette légère en dentelle noire qui laissait deviner un corps aux agréables contours fermes et athlétiques, elle se pencha sur le côté pour attraper le coffret de gypse posé sur le panneau inférieur de sa table de chevet. Elle ouvrit la jolie boîte blanche gravée d'entrelacs dorés et incrustée de rubis et de saphirs taillés en étoiles. Une odeur de violette et de papier brûlé s'en échappa ; la femme inspira profondément, avec satisfaction et respect, comme on inhale le parfum doucereux de lointain passé d'un livre ancien. Presque avec recueillement, elle observa un instant le trésor de lettres jaunies qui semblaient enfermées là depuis des lustres. Elle s'empara finalement de

l'épaisse liasse de courrier et dénoua le ruban de soie rouge qui l'enveloppait.

Lorsque l'ordinateur fit entendre une brève mélodie, la femme déposa les lettres et se connecta à sa messagerie. Monsieur de Sethmans, l'étoile montante de l'édition parisienne, lui avait envoyé un mail lui confirmant leur rendez-vous pour le soir même dans un club libertin très privé de la capitale. La femme sembla ravie par cette nouvelle. Elle se saisit de nouveau de la pile de correspondances, et s'étendit en douceur sur les draps de satin rose. Ses yeux vert pâle commencèrent leur lecture aléatoire.

27 juillet 1835,

Cher Comte Wolfbau,

Il me faut bien vous l'avouer, les deux missives que vous m'avez fait porter m'ont comblée d'une joie intense et flattée au plus haut point. Je ne doute pas un seul instant de la véracité des sentiments que vous dites éprouver à mon égard et que j'ai déclenchés en votre cœur bien malgré moi. Au demeurant, comment pourrais-je m'offusquer de ce qu'un gentilhomme de votre réputation me confie, avec la douceur et l'habileté qui caractérisent la noblesse de son rang, les émotions que mon être lui inspire ?

Soyez rassuré, Comte Wolfbau, vos doux compliments me sont allés droit au cœur et il se pourrait que dans l'avenir vous puissiez être en bonne grâce auprès de mon humble personne… Si j'avais des remerciements à formuler, je les adresserais sans hésitation aucune au formidable Marquis Arnaud d'Espraga sans qui nous ne nous serions probablement jamais rencontrés ! Puisse sa belle âme connaître le bonheur !

Madame Mancelot donnera sous peu une réception où des musiciens joueront, dans son théâtre privé, la belle Symphonie Fantastique *de Berlioz, et quelques poètes venus tout exprès de province déclameront leurs vers brûlants. J'espère sincèrement vous y rencontrer et pouvoir m'entretenir avec vous des choses du monde.*

Je parlerai en votre faveur à la maîtresse de maison afin que l'on vous réserve un accueil des plus plaisants.

Espérant bientôt de vos nouvelles,
Bien à vous,
Théalbane de Gautrau

Feuilletant au hasard les vieux papiers et lovant son corps harmonieux sur le confortable matelas, la jeune femme poursuivit son exploration de ces destins passés.

11 décembre 1835,

Douce Théalbane,

Sachez que j'ai été extrêmement ému par le récit que vous m'avez fait de votre vie lors de notre dernière entrevue. J'ai depuis beaucoup pensé à vous et n'ai qu'une seule envie, celle d'être à vos côtés afin de vous réconforter de mon mieux. Je sais par expérience qu'il est toujours insupportable de perdre quelqu'un qui nous est cher, surtout lorsque l'enfance ne nous a pas encore quitté et dans des circonstances aussi atroces que celles que vous m'avez décrites. Quel terrible accident de calèche que celui qui est survenu sur la route de Vincennes mais dont, heureusement, vous êtes sortie saine et sauve ! Je suis convaincu que vos parents, de l'endroit où ils sont aujourd'hui, peuvent contempler avec la plus grande des fiertés l'extraordinaire jeune femme que vous êtes devenue. Vous êtes unique et admirable, Théalbane, ne l'oubliez jamais !

J'espère de tout cœur que vous vous sentez un peu mieux depuis notre rencontre et vous invite,

afin d'illuminer votre visage déjà radieux, à la prochaine réunion d'Arnaud d'Espraga où le parfumeur très en vogue Edouard De Chanvré livrera sa dernière création en début de soirée, « Sucre des Indes ». Je suis persuadé que cette nouvelle fragrance vous conviendra parfaitement…

Je ne pense qu'à vous,
Votre serviteur, Hans

Se délectant de la caresse du grain épais du vieux papier, la jeune femme blonde continua de tourner les lettres, encore et encore.

12 octobre 1836,

Hans, Mon adoré,

J'ai appris avec beaucoup de tristesse la disparition du Marquis d'Espraga. Je suis réellement effondrée par ce malheureux événement et vous présente mes sincères condoléances. Arnaud était un homme de bien et je regrette profondément qu'il nous ait quittés.

Hans, je suis inquiète, on raconte depuis quelques mois que des disparitions inexpliquées de notables et d'artistes se produisent à travers la ville, et je dois vous confier mon angoisse à votre sujet puisque vous fréquentez ces gens de façon quotidienne. Le monde de la nuit est dangereux, ne l'oubliez pas. De grâce, faites bien attention à vous, Hans !

En outre, je suis perturbée par cette terrible rumeur qui court dans Paris, et selon laquelle Arnaud d'Espraga était un être très spécial, une personne hors du commun... un vampire peut-être. Certains disent que ces disparus en sont également. Après tout, leurs dépouilles n'ont pas été retrouvées. Mais je n'ose y croire. À cette pensée, je frissonne de peur et me sentirais apaisée si vous pouviez me serrer dans vos bras… cependant, je suis fascinée à la fois que de telles créatures puissent exister et cohabiter avec nous en secret, des créatures qui ne meurent jamais au prix d'actes innommables…

Pour être totalement franche, Hans, j'ai terriblement peur de la mort depuis que mes parents m'ont été arrachés si brutalement. Le simple fait d'essayer de l'imaginer m'est cruellement insupportable et je souhaiterais par-dessus tout lui échapper et pouvoir lui faire ce pied de nez qu'elle mérite.

Ah ! Si j'étais moi-même capable de défier la mort, je ne m'en priverais aucunement ! Tous ces livres que je pourrais lire sans être inquiétée du temps qu'il me reste, tous les actes que je pourrais accomplir sans jamais remettre en cause la question de leur priorité ni leur légitimité, toutes ces connaissances à accumuler sans me demander si elles me seront vraiment utiles, et surtout tout cet amour à vivre sans aucune trêve ! Je n'aurais rien à craindre, ni personne, et je serais prête à payer chèrement l'obtention de tels pouvoirs si l'occasion m'en était offerte.

Vous devez certainement me croire folle à lier, cher Hans, et aussi inconsciente et irresponsable que ces jeunes bourgeoises gâtées que l'on croise dans les salons, toutes prêtes aux extravagances les plus dangereuses et insensées pour mettre en peu de piment dans leur petite vie morne et sans relief mais il n'en est rien. Je parle en connaissance de cause et peux vous assurer que j'ai toute ma tête.

Puisse bientôt arriver ce jour béni dont je vous parle.

Post-Scriptum : Le salon de Madame Mancelot accueillera dans cinq jours une démonstration de magnétisme arrangée par quelques spécialistes d'outre-Atlantique. Ne manquez pas ce rendez-vous unique, Hans chéri, et faites-nous l'honneur de votre présence. Je suis sûre que cette distraction suscitera votre plus grand intérêt.

Tendrement, Théa

La lectrice sourit comme à la vision adorable d'un vieux couple qui a traversé victorieusement toutes les épreuves de la vie et se tient la main avec tendresse, comme au premier jour.

12 novembre 1836,

Théalbane, mon amour,

Votre état m'a causé beaucoup de préoccupations ces derniers temps ; vos récentes lettres et vos discours à l'occasion de nos rendez-vous m'ont donné matière à réfléchir. Je dois vous informer d'une chose importante, Théalbane, vous révéler un secret que je garde pour moi depuis trop longtemps maintenant et que je ne peux partager qu'avec celle qui m'offre son cœur librement et sans arrière-pensée.

Je vous donne rendez-vous au Jardin des Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau. Ce lieu sera idéal pour l'annonce singulière que je m'apprête à vous faire.

Je n'attends que vous, amoureusement,
Votre cher Hans

Dans les mains fines de la femme, les dates inscrites sur les lettres se succédaient et le temps défilait…

17 Janvier 1837,

Très chère et tendre Théalbane,

Je me languis de votre douce présence et me réjouis de vous retrouver au plus tôt. Ah ! Le temps… Apprenez qu'il a souvent arraché à la vie des êtres qui m'étaient chers ; il en a pareillement fait naître d'autres qui sont devenus tous aussi précieux à mon cœur, et dont vous êtes aujourd'hui le plus bel et parfait exemple. À chaque fois, néanmoins, l'issue pour ces pauvres malheureux n'était pas différente. Le temps leur survivait tous, impassible et silencieux comme un assassin subordonné à la grande cueilleuse d'âmes. Et je demeurais seul avec lui, ce compagnon immuable, impuissant face au sort fatal qui leur était fait. Vieillesse, famine, maladie… non, je refuse, adorable Théalbane, qu'un jour maudit un tel traitement vous soit réservé !

Le temps est à la fois responsable de la fraîche fragrance d'une fleur printanière ceinte de l'étincelante rosée matinale, et de la plus abjecte putréfaction d'un cadavre grouillant d'une vermine répugnante. Rien, ni personne ne survit à cette réalité insaisissable.

« Ô temps ! Suspends ton vol », implorait le poète mais s'il avait su ! S'il avait imaginé, ce pauvre fou, une once des conséquences dramatiques de sa requête désespérément insensée !

Comment un esprit humain vil et étriqué pourrait-il prétendre appréhender la notion impensable d'Éternité ?… car je puis l'affirmer, aliénation, solitude et décadence sont les seules récompenses d'infortune accordées à celui qui ose défier, seul, les lois divines !

Aussi portant à mes lèvres – il y a si longtemps déjà ! – le délicieux et enivrant calice de l'immortalité, je croyais m'être enfin libéré du temps. Méprisable illusion ! Errant toujours au fil des siècles, abandonnée de tous, souvent même de celle de mes semblables, mon âme demeurait dans l'obscurité, sans but et sans repos. Jusqu'au moment béni où je vous rencontrai, il y a deux ans de cela, au bal donné par le Marquis d'Espraga, et où vous fîtes battre mon cœur comme jamais. M'étant épris de votre personne à un point tel que ni ma raison ni les mots ne peuvent l'exprimer, je souhaite à présent faire don de tout mon amour à la plus gracieuse créature qu'il m'ait été donnée de connaître en lui offrant… l'Éternité.

Éternité que vous appelâtes de vos vœux les plus chers et du tréfonds de votre être dans l'une de

vos récentes lettres, et qui m'incita en fin de compte à organiser ce rendez-vous aux Tuileries où je vous révélai ma véritable nature.

Que notre union soit scellée définitivement ! Que notre communion demeure hors du temps !

Rejoignez-moi donc, sublime Théalbane, et ensemble tissons l'étoffe délicate et infinie de notre formidable amour.

J'ai hâte de me tenir de nouveau auprès de vous… je vous attendrai au crépuscule, au Jardin du Luxembourg. J'espère vous voir au pied des colonnes de la fontaine Médicis où votre présence me sera plus délicieuse encore que le bruit paisible de l'écoulement de son eau claire.

Très affectueusement, votre dévoué éternel, Hans

La jeune femme laissa choir les papiers fanés sur son lit. Elle s'étira en se remémorant son rendez-vous galant avec Hans au jardin du Luxembourg. Son long baiser passionné, et son étreinte vigoureuse. Le goût du sang brûlant qu'il lui offrit ce soir-là et qu'elle but à même la blessure qu'il s'était infligé tout exprès au côté. Il avait cru ingénument au hasard de leur rencontre et à l'authenticité de l'amour qu'elle lui portait. Mais elle l'avait manipulé depuis le début pour servir ses desseins vengeurs. Si ses parents étaient morts, c'est qu'ils avaient péri sous les attaques de vampires affamés. Pour elle, Hans n'était qu'un trophée supplémentaire, même si elle lui devait beaucoup, au fond. Bien sûr, il avait été la clé du décuplement de ses capacités et le premier spécimen qu'elle avait exterminé après avoir abandonné sa condition humaine et basculé dans les ténèbres, presque cent soixante-dix ans auparavant.

Elle l'avait dupé comme d'autres - d'Espraga et ses associés - et une multitude par la suite, mais elle n'éprouvait aucun remords. C'était depuis toujours sa vocation, son devoir.

Hans lui avait fourni sans le savoir sa meilleure arme : l'immortalité. Et ce soir, Théalbane se réjouissait de partir en Chasse une fois encore.

Quoi de mieux et de plus efficace pour un Chasseur de vampires que d'obtenir soi-même la vie éternelle ?

Questions à **Romano Vlad Janulewicz**, auteur de ***Ad vitam aeternam***

Site : http://pagesperso-orange.fr/romano.janulewicz/

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour écrire ?

Ma motivation première est de me faire plaisir en inventant une histoire et, surtout, me faire plaisir en lui donnant corps et en la faisant exister dans le monde réel, à travers le récit. Oui, lui donner vie, la façonner. C'est ce travail de "couchage sur le papier", de structuration et de mise en forme d'idées, d'émotions, de sensations et de visions qu'on a en tête parfois depuis des mois qui est vraiment excitant ! Hmmmm... Très égoïste, tout cela !...

Ensuite, mon but est bien entendu d'être lu, comme tous les auteurs, je pense... mais ce que je souhaite réussir par-dessus tout, c'est distraire le lecteur et lui apporter un peu de plaisir en lui racontant une histoire qui provoquera chez lui des effets : la curiosité, la surprise, le dégoût ou l'angoisse, par exemple. Je ne me rallie à aucun courant de pensée ni ne souhaite surtout délivrer aucun message ! Il n'y a pas d'autre sens à donner à ce que je fais que celui du bonheur du rêve, de l'imaginaire et de la "poésie". Je n'envisage pas d'écrire des histoires autrement que de la façon dont opère un conteur pour enfants qui va tout mettre en œuvre pour captiver son auditoire. Ainsi, des yeux tous ronds et pétillants, des sourires, des réactions simples et spontanées au récit qui montrent que les spectateurs vivent le conte le temps de sa narration, seront ses plus belles récompenses.

C'est pareil pour moi et lorsque j'y parviens un tant soit peu, c'est une jubilation et une satisfaction sans nom qui s'emparent de moi et m'encouragent à écrire encore (sans compter l'aspect obsessionnel qui m'y pousse mais ça, j'en parlerai un peu plus bas, ça fera plaisir à mon psy...)

Concernant les sources d'inspiration, je n'en ai pas de privilégiées, considérant que tout est bon potentiellement dans notre monde (le plus beau mais surtout, il est vrai, "le pire moche de l'horrible"...) pour créer ces uniques et délicieux petits déclics créateurs. Je prends ce qui vient !

L'écriture pour toi, c'est :

Un plaisir, un *hobby*. Oui, c'est un réel plaisir, et je parviens de temps en temps à trouver à travers elle une sorte d'"état de grâce", un état de vacuité unique très agréable ; un peu comme ce qui se passe au cours d'un long et intense entraînement sur un tatami, et juste après… Il arrive qu'on perde toute notion de temps et d'espace même, pour n'être plus que le mouvement et la technique qu'on accomplit. Et une fois que c'est terminé, on se sent tellement bien qu'on ne désire plus rien ! En tout cas, l'écriture est une chose dont je ne parviendrais plus à me passer aussi facilement. Elle fait partie intégrante de ma vie, désormais. Pourtant, je ne trouve pas toujours le temps nécessaire à lui consacrer et lorsqu'il m'est impossible de me poser un peu pour coucher et capturer sur un support toutes mes pensées, mon esprit continue de cogiter pour ne pas rompre le lien avec mes histoires, au boulot, sur la route (té ! si c'est pas dangereux ça ?…), dans mon lit avant de m'endormir (spécial dédicace à ma femme !…), en mangeant… Et lorsque le moment se présente, le flux de mots qui s'écoule de mon cerveau (yuuuurrrkk !!…) se fait en général fébrile mais jouissif, et toujours libératoire. Finalement, je vois que mon rapport à l'écriture est assez addictif… heu… docteur, je vous dois combien pour la séance ?

Une damnation aussi. Argh ! Si l'écriture est un plaisir évident, une fois ce plaisir délicat goûté et consommé, il devient difficile de s'en défaire et de ne pas en réclamer toujours plus, il devient une quête permanente et cette recherche peut se transformer en obsession … La médaille a donc son revers ! Oui, j'estime que l'écriture est une forme de drogue, mais je ne suis pas prêt de suivre une cure de désintoxication… Héhéhé... Suis-je donc maudit ? Peut-être, mais pour quelle faute ? J'en ai tellement faites ! Et puis, c'est tellement bon… hein ? Maso, vous dîtes ? (hey ! mais c'est vrai que lorsque j'écris, c'est menotté, vêtu de dessous en cuir rouge, et arborant un joli masque à l'avenant, oui maîtresse, c'est grave ??…)

Bon, j'irai voir du côté des exorcistes s'ils peuvent quelque chose pour moi…

Comment t'es venue l'idée de ce texte ?

Je souhaitais rédiger un texte à la saveur surannée, à l'odeur de vieux papiers, et j'avais envie de parler de vampires et de chasseur de vampires. Je ne savais pas vraiment comment traiter le sujet, ni dans quelle direction partir (les vampires c'est toujours un peu délicat, hein ?…).

J'ai donc pris comme départ ce personnage féminin, cette jeune et belle qui devait se plonger dans les

traces d'un passé situé dans les années 1836-1837. D'autre part, je voyais bien la chute que je prévoyais de mettre en place et je cherchais un moyen de développer le corps du texte. L'idée du mode épistolaire (oui, grâce aux vieux papiers...) m'est alors venue soudainement, en pensant à Laclos (oui, admirez cette vivacité d'esprit !...). La nouvelle s'est ainsi tissée…

Selon toi, le romantisme noir, c'est surtout le mariage entre le macabre et la sensualité ?

Oui, disons que c'est un jeu d'équilibre entre ces deux éléments. Il offre aussi une vision et un éclairage particuliers qui magnifient le côté obscur des choses et du monde, de tout ce qui est communément admis comme triste ou horrible, la violence, la souffrance, la mort. Il y a de la beauté et du plaisir dans ce qui est considéré comme laid ou repoussant et j'ai l'impression que le romantisme noir s'attache à les mettre en valeur. Concernant l'association du macabre avec la sensualité, il n'y a qu'à relire par exemple, dans *La Morte Amoureuse* de Gautier, la superbe description faite par le narrateur de Clarimonde sur son lit de mort pour s'en apercevoir : « la mort chez elle semblait une coquetterie de plus »… On voit que Clarimonde est, avec « ses belles mains, plus pures, plus diaphanes que des hosties » et « l'exquise rondeur et le poli d'ivoire de ses bras nus », toujours belle, et demeure désirable, même morte. Clarimonde est un vampire, donc une créature repoussante tout de même, mais elle n'inspire finalement aucune épouvante à Romuald (enfin j'en parle de mémoire et je ne me rappelle pas que le narrateur «flippe» à cause de la jeune fille)…brrrrrrrrr, moi en tout cas ça me donne des frissons dans le dos !...

Néanmoins, les autres affirmations sont également très vraies ; le romantisme noir est le reflet d'une époque tourmentée qu'est le XIX^{ème} siècle, jalonné par ses "révolutions", sans oublier le point de départ sanglant qu'est la Révolution de 1789, et la plume élégante et raffinée qui fait vivre l'horrible monstre que vous évoquez constitue sa caractéristique esthétique dominante.

Si tu devais personnifier une figure du romantisme noir, tu serais… :

Le vampire ! J'adore l'ambivalence fascinante de cette célèbre créature des Ténèbres faite de matière maudite en décomposition qui ne "survit" qu'au prix d'immondes et sanglantes pitances, cette âme noire qui provoque inévitablement une attirance psychique et physique sur les faibles humains. Elle attire et pourtant, il faut la fuir à tout prix. Mais son ascendant est bien trop fort. Elle est belle et séduisante, désirable même, mais derrière son masque souvent délicat se dissimulent la bestialité la plus basique et la promesse d'une mort atroce... Ah ! Le baiser du vampire !...

Et puis, j'ai toujours rêvé de courir dans la nuit à perdre haleine, exhibant mes canines proéminentes et vêtu d'une cape noire claquant au vent...

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Voici le programme ! Un texte intitulé *Serial qui pleure* devrait paraître dans Borderline n°9 de janvier 208 ; *Frères de Sang*, bientôt dans les Hésitations d'une Mouche ; *Délice des Iles* dans le Marmites et Micro-ondes d'avril ; deux en attente pour des numéros à venir de Notes de Merveille ; et à plus long terme (horizon 2009), quatre nouvelles chez Monsieur André Lejeune, pour son fanzine Horrifique.

Questions à **Elie Guckert**, illustrateur de ***Ad vitam aeternam***

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour dessiner ?

Certains textes me donnent spontanément l'envie de dessiner quelque chose, de mettre en scène une scène particulière du livre qui m'a accroché ou qui m'a mis des images dans la tête. Il y a certains textes qui me font tout simplement ressentir quelque chose de fort, que ce soit de la tristesse, du rêve ou de la joie, que j'ai alors besoin de matérialiser à travers une image, le défi étant alors de faire passer ces mêmes émotions à travers le dessin...

Quel genre ou courant littéraire (exemple d'illustrateur) a ta préférence ?

En fait, je trouve que tout ce qui touche à l'Imaginaire à souvent quelque chose de très intéressant graphiquement, je n'ai pas réellement de préférence, je pense que c'est un peu bête de s'enfermer dans un seul genre quand on parle de l'Imaginaire. C'est se fermer à des visions très différentes et très intéressantes. Maintenant, j'avoue avoir un petit faible pour les illustrations de Fantasy, surtout celles de Howe et Lee, les dessinateurs du *Seigneur des anneaux*...

L'art graphique pour toi, c'est :

Un plaisir, un *hobby*, c'est souvent un moyen de s'évader, de se mettre dans la peau du personnage que l'on dessine, d'imaginer autre chose, d'affreux ou de merveilleux, et de perdre toute attache avec le monde réel pendant un instant... Un moyen de faire passer un message : j'aime beaucoup faire passer l'émotion et le message donné par un texte à travers une illustration, tout d'abord parce que c'est un véritable défi parfois, mais aussi parce qu'il me semble cerner encore plus le message global, au final.

L'univers du texte que tu as illustré, est-ce un univers que tu côtoies souvent ?

Comme je l'ai dit plus haut, je ne côtoie pas un univers en particulier, mais, non, je ne lis pas souvent d'histoires ou ne regarde pas souvent de film sur les vampires et les chasseurs de démon. En revanche dans ce texte, il y a aussi l'idée de l'immortalité en quelque sorte, c'est quelque chose que je connais un peu plus...

Quelle a été ta méthode, ton mode opératoire, quel est ton médium préféré en général et pour ce dessin en particulier ?

En général, je lis le texte une première fois, puis, je le relis une deuxième fois pour voir quel passage serait intéressant à illustrer. Ici, le choix a été rapide, le restant du texte étant une succession de lettres, il n'y avait qu'avec ce passage qu'on pouvait réellement faire quelque chose. Ensuite, je réfléchis à un plan d'image dans ma tête, un peu à la manière d'un réalisateur qui doit filmer un scénario. Une fois que j'ai trouvé une construction qui me satisfasse, je fais un brouillon rapide, puis je fais des études plus approfondies sur les décors, les personnages, les accessoires. Ensuite, je fais, mon dessin, je le numérise et le met en couleur en essayant de trouver une palette qui soit la plus expressive possible. Si le résultat me plaît, le dessin est fini...

Si tu devais personnifier une figure du romantisme noir, tu serais davantage :

Le chasseur de vampire, surtout parce que j'aime beaucoup ces personnages, souvent des héros malgré tout un peu sombre et généralement tout aussi complexe et mystérieux que les créatures qu'ils chassent. Ce sont des hommes qui ne sont plus vraiment des hommes ordinaires, ils agissent dans l'ombre et sont un fléau pour les démons et autres monstres. Ce sont en quelque sorte des supers-anti-héros...

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Je compte bien continuer l'aventure du *Maître des cartes* (le prologue de cette BD est en téléchargement sur OutreMonde), je me suis attaché à mes propres personnages et j'espère pouvoir continuer à leur faire vivre des aventures à la poursuite de monstres et d'objets magiques. Le scénariste m'avait lancé beaucoup de défis graphiques dans le prologue. Des choses complexes à concevoir et à dessiner, j'avais aimé et j'aimerais aller de plus en plus loin... J'ai pour projet d'adapter en bande dessinée la nouvelle de Florian Bergez, *Retour aux sources* (*in Univers V* d'OutreMonde). Ce texte m'avait profondément touché et marqué, je pense que lui apporter une dimension graphique où toute la fureur et la bêtise des guerres y seraient ressenties serait intéressant. L'auteur est d'accord, le projet est sur les rails. Je vais continuer à écrire et à dessiner pour Elderia (projet d'écriture en collectif sur OutreMonde), quoiqu'il advienne...

D'autres projets naîtront sans doute d'ici là, j'espère en tout cas continuer à progresser, à m'amuser et à voyager en dessinant pour le monde de l'Imaginaire...

Le Romantisme Noir (à travers la littérature) et le Mouvement Gothique

Un article de Ombeline Duprat

Le Romantisme Noir (à travers la littérature) et le Mouvement Gothique

Ombeline Duprat

Il s'est à peu près tout dit sur le "mouvement gothique" et ce depuis les années 80, décennie à laquelle tous s'accordent à faire naître ce terme. Des laïus, lapsus, critiques et louanges. Les journalistes des quotidiens s'enflamment dès lors qu'apparaît le mot gothique où l'amalgame du satanisme revient de manière récurrente. Les clichés sont véhiculés par des professionnels peu scrupuleux, s'emparant de l'image d'un Manson déluré pour en faire le porte-parole d'un mouvement de dégénérés nazis, histoire de donner une part de frisson au grand public qui n'attend vraisemblablement des médias qu'à être choqué.

Le mouvement gothique a trop longtemps été acculé, pris à part comme une secte et non jamais comme une philosophie de vie ou un état d'esprit particulier. La question du mouvement gothique est à la fois facile et complexe. Facile car on en connaît les bases mais encore faudrait-il en connaître les fondements, s'ils en sont. Cet article étudiera le contexte de création de ce mouvement, quels en étaient les prémices et de quelle manière il se manifeste aujourd'hui.

Mais voyons d'abord à travers la littérature comment se définit le romantisme noir qui est l'une des caractéristiques du mouvement gothique dans son sens noble (nous ne parlons pas ici de "gothisme" qui est une aberration.)

Littérature Gothique et Romantisme Noir

Au commencement…

Aux sources de tout, le "Roman Gothique" auquel on associe bien souvent la plupart du temps Le Fanu ou Lewis avec les sémillants *Carmilla* et *Le Moine*. Et pourtant le terme de "Roman gothique" remonte au XVIII^{ème} siècle, en Angleterre encore, selon la dénomination de l'excentrique Horace Walpole (1717-1797) dans un roman intitulé *Le Château d'Otrante : A Gothic Story* qui posera les jalons fondamentaux de ce genre littéraire.

Il faut prendre le temps de décortiquer quelque peu cet ouvrage paru en 1764 pour bien comprendre les bases du *"gothic roman".* L'ouvrage se présente comme une chronique (rappelons que l'époque médiévale a beaucoup influencé la fin du XVIII^{ème} et le XIX^{ème} siècle dans le sens où on redécouvre cette période dite barbare et d'obscurantisme. Les chroniques comme celles écrites par Jean Froissart furent un tremplin pour l'imagination débordante et romanesque des gens de l'époque.) Et le texte fleurte avec la légende tandis que l'espace est occupé tant par la description de ruines, château et toutes sortes de lieux dits "romantiques" mais également de lieux spatiaux avec la présence de l'Orient, l'Italie, l'Espagne[1]. La présence de thèmes récurrents tels que l'amour, la sexualité, la mélancolie et le pouvoir sont au cœur du sujet. Il s'agit là de ce qui régit la vie de l'être humain et le mène aux *affetis* ou inversement, à transgresser la loi. L'image du héros tourmenté, en

[1] Ce sont ces mêmes pays qui inspireront "romantiques" et… Victor Hugo. L'Orient sera un thème très largement utilisé au XIX^{ème} par de nombreux artistes tels que Baudelaire tandis que Hugo se chargera d'écrire *les Orientales*. Le peintre Delacroix honorera également cet amour pour ces contrées lointaines perdues dans l'encens avec *Les ruines de Missolonghi* où l'allégorie de la Grèce se trouve revêtue d'habits orientaux. L'Italie avec notamment Michel-Ange et Caravage n'aura de cesse de les influencer tandis que Hugo s'entichera de l'Espagne : « Mont d'Aragon, Galice, Estramadoure ! Oh ! Je porte malheur à tout ce qui m'entoure ! » *Hernani*.

proie à ses sentiments et à sa conscience, sera l'occasion pour écrivains et peintres de débattre sur la nature profonde de l'humain et d'enchaîner sur la transgression tant morale que sexuelle et tout ce qui conduit l'homme dans l'abîme. Les héros de ces livres sont toujours livrés à leur destin, contemplant leur avenir brisé dans la nature silencieuse, au clair de lune ou à l'aurore. Nous avons tous en tête le tableau *voyageur contemplant une mer de nuages* de Friedrich où l'énigmatique homme en noir contemple la barrière de montagne à la lisière des cieux. Voilà pour les principales caractéristiques. Bien sûr, il faudrait consacrer une étude complète à cet ouvrage avec citations à l'appui pour en saisir la nature exacte, toutefois, nous allons voir d'autres exemples bien plus connus pour illustrer les propos ci-dessus.

Mais ceci n'est pas que l'affaire d'une seule et même personne. À cette époque en Angleterre, on observe la naissance simultanée du Graveyard School of Poetry, groupe de 18 poètes, parlant de la mort dans des élégies sans que celles-ci ne soient destinées à être lues à la suite d'un décès. L'imagerie utilisée par les poètes veut que l'émotion, les valeurs morales et psychologiques priment avant tout. La mort devient un fantasme, d'autant plus qu'à cette époque, dans l'Angleterre des années 1840/50, les cimetières de ville sont supprimés pour créer des cimetières en extérieur, loin des vivants. L'imaginaire se met alors en branle et les morts qui sortent des tombeaux le jour du Jugement dernier n'est pas très loin, puisque les auteurs sont chrétiens en majorité.

Toutes les bases sont réunies pour permettrent au XIX^{ème} de cimenter sa propre vision de l'homme inscrit dans les premières révolutions industrielles tout en gardant une mise en scène digne de la noirceur d'un Mark Akenside ou d'un William Mason, pour n'en citer que deux.

Le Romantisme Noir à travers la littérature du XIX^{ème} siècle

Cette partie ne sera qu'une ballade parmi la littérature la plus connue du XIX^{ème} où le Romantisme noir sera mis en avant. Quelques citations et extraits de textes viendront compléter cette partie qui se veut surtout poétique.

L'atmosphère, les lieux sombres, inquiétants mais d'une profondeur solennelle, d'une crainte conduisant le badaud au respect tel que les ruines, les églises, les cimetières sont utilisés et réutilisés dans le roman dit gothique. Le sentiment d'errance, de vagabondage à l'image d'un Ruy Blas, tourmenté par l'amour et éconduit à la suite du meurtre de Don Saluste, est un phénomène

récurrent. Michelangelo Merisi dit le Caravage était très apprécié des “romantiques” pour ses épopées à travers l’Italie, le caractère romanesque de ses frasques (assassinat sous le coup de la colère), son exode et sa mort (qu’on imagine) sur une plage. C’est ce genre de caractère qui fascina les écrivains de l’époque. L’âme tourmentée, en proie aux amours impossibles ou confrontée à des morts atroces et injustes, la passion prime avant la raison. Le roman ou le drame se veut social, mettant le peuple en avant et s’inscrit dans le contexte de l’époque où la tyrannie vaincue de 1789, la tyrannie de la bourgeoisie, la tyrannie de ses pairs et des pères comme dans *le Château d’Orantre* est réduite à néant. Victor Hugo ira jusqu’à dire que « *la poésie ait la même devise que la politique : TOLÉRANCE ET LIBERTÉ* ». (Préface d’Hernani, 1833)

En France, les premiers ouvrages gothiques furent ceux de Willian Bedford avec *Vathek* et le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jan Potocki. Les auteurs du roman gothique utilisent toujours les mêmes péripéties de vie : viol, inceste, meurtre, vengeance, rêve jusqu’à glisser naturellement vers le fantastique, genre qui vit le jour avec le roman gothique. Mais pourquoi fait-on souvent le rapprochement entre roman gothique et fantastique ? Le fantastique permet au narrateur de construire son intrigue sur des thèmes noirs tout en y rajoutant des éléments fantasques mais surtout fantasmagoriques. Les romans, surtout proposés à la petite et moyenne bourgeoisie, devaient permettre au lecteur de réaliser une véritable introspection de lui-même par rapport aux personnages représentés. C’est le siècle où l’on apprend à se découvrir, à découvrir ses facettes plus ou moins obscures, où l’on se différencie de l’autre, de l’Autre. C’est avec ce siècle qu’apparaît, chez les anthropologues, “la notion de race”. Siècle où l’on mesure, par exemple, les périmètres crâniens pour déterminer si notre crâne n’a pas le profil des tueurs, des psychopathes, de ceux qui commettent des excès en tout genre ! Mais ne laissons pas Gobineau et compagnie interférer dans nos propos !

Les fameuses œuvres de Lewis ou de Radcliffe parviennent jusqu’à la France sans toutefois faire réellement pulluler le genre ni même imposer son propre style : les Français empruntent le genre du gothique anglais, certains se trouvent en droit de dire qu’ils en sont les héritiers directs.

Et le fantastique dans tous ça, ce genre littéraire né des veines du roman gothique ? Il est arrivé avec Poe (1809-1849), avec Lovecraft, chacun nourrissant un style que l’époque surnommait de gothique victorien ou de néo-gothique. Un style où se mêle l’étrange, le malaise, un fantastique habile où l’on nage entre nos rêves, nos chimères, nos fantasmes et le doux sentiment de frayeur que l’on ne veut pas quitter. Baudelaire (symboliste) n’a t-il pas dit de Poe et de ses *Histoires Extraordinaires* : « Edgar Poe aime à agiter ses figures sur des fonds violâtres et verdâtres où se révèlent la phosphorescence de la pourriture et la senteur de forage. »

Mais observons la prose de Poe ; Morceau choisi :

« La Mort Rouge avait pendant longtemps dépeuplé la contrée. Jamais peste ne fut si fatale, si horrible. Son avatar, c’était le sang, - la rougeur et la hideur du sang. C’étaient des douleurs aiguës, un vertige soudain, et puis un suintement abondant par les pores, et la dissolution de l’être. Des taches pourpres sur le corps, et spécialement sur le visage de la victime, la mettaient au ban de l’humanité, et lui fermaient tout secours [...] ». Des camaïeux de rouges, de noir, la description de la peste se fait tout en couleur et la maladie se retrouve personnifiée. On rentre dans l’horreur avec une certaine complaisance, et on glisse sur ces mots au même titre que le bataillon de larves grouillantes qui viendront prendre possession du corps. Ce corps qui révulse et fascine, ce corps qui pourrait être le nôtre, ce miroir qu’est l’Autre. Et à côté de cela, l’Assassinat de deux femmes dans *la Rue Morgue*, toujours de Poe, sans aucun indice, les issues de leur appartement étant condamnées de l’intérieur. Le Mal rode toujours, invisible, mystérieux. Il est chimère, intriguant.

Mais le fantastique n’est pas là que pour faire peur mais aussi donner une contenance à une possible vie après la mort. Qui n’a jamais frémit ou versé une larme sur l’histoire de *La morte amoureuse* de Gauthier. Pauvre Clarimonde réduite à l’état de cendre et d’os calcinés par le prêtre Sérapion alors qu’elle fut découverte dans son tombeau, une goutte de sang perlant au coin de ses

lèvres :

« Et de sa bouche de morte, sous le portail de l'Eglise, sorti des mots d'un romantisme exacerbé à l'intention de Romuald, son amant de curé : […] N'étais-tu pas heureux ? et que t'avais-je fait, pour violer ma tombe et mettre à nu les misères de mon néant ? Toute communication entre nos âmes et nos corps est rompue désormais. Adieu, tu me regretteras. » Aujourd'hui, l'on peut considérer que le XX^{ème} siècle n'aura pas fait naître de personnages clefs et fantasque comme un Dracula ou une Carmilla, hormis Anne Rice et son Lestat ou encore Lovecraft au début de ce siècle…

Le Mouvement Gothique aujourd'hui

À l'Origine...

L'histoire a toujours fait et défait les courants de pensées. De révolutions en revendications, l'émergence de nouveaux styles tant en littérature, qu'en peinture n'a pu se faire qu'à la suite d'une césure, d'un malaise profond d'une frange de la société, oppressée dans sa liberté. À l'origine du mouvement gothique dans les années 70/80, le punk qui naquit en Angleterre, dans les contrées pauvres et minières, en révolte face à la société, rejetant les valeurs imposées et porteur de la *tabula rasa.*

La *new-wave* naquit en Angleterre, continuant ses expérimentations musicales jusqu'à l'extrême et ainsi naquit des groupes qualifiés aujourd'hui de gothique mais qui à l'époque n'étaient pas considérés de ce fait. On comptera entre autres Bauhaus, Siouxsie & the Banshees, Joy Division qui furent renommés gothique plus tardivement du fait de la noirceur de leur musique et de la théâtralité de leur spectacle. Notons que ces groupes se détachent des autres plutôt punk en adoptant un style et un look "corbeau" que les fans et suivants reprendront. Au début des années 80, la musique devient encore plus noire, toujours basée sur les ruines du punk et du rock des années 60 tout en abandonnant le son *new-wave* pour des musiques beaucoup plus sombres. On retrouvera là The Cure, The Sisters of Mercy ou encore Christian Death.

C'est à la fin de l'année 1983 que le mouvement gothique se sépare du punk et devient un mouvement à part entière. De là, le mouvement s'étoffera et se diffusera notamment grâce aux médias et à internet sans arriver toutefois à en ôter la caractéristique *underground*.

Le mouvement gothique, sous culture du punk et de la *wave*, s'est donc construit en prenant pour bannière l'amour du fantastique si cher aux "Romantiques", l'expressionnisme allemand, surtout au niveau du cinéma et également le "Roman Gothique".

L'esthétisme gothique se caractérise en général par un attrait pour les couleurs sombres mais là encore, les sous catégories gothiques varient et ainsi, un cyber gothique n'aura pas les mêmes valeurs esthétiques qu'une personne empreint du XIX^{ème}.

Il faudrait pouvoir parler de musique, d'arts visuels, de photographie pour aborder la question de ce mouvement si riche.

Le romantisme noir est partout dans les formes d'art se rattachant au monde "gothique", repoussant les limites jusqu'à l'extrême comme Joel-Peter Witkin, photographe américain né en 1939, dressant des photographies que l'on peut aisément qualifier de «glauques» avec des femmes possédant un pénis ou encore photographiant des corps informes, des nains, des obèses en les faisant évoluer dans un décor décousu, ambigu, baroque.

De là naît un univers à la fois morbide et complètement poétique, intemporel même. Il lui arrive aussi de photographier des personnages morts, comme ce bébé exposé dans une corbeille de fruit fait de fruits bien sûr mais aussi de pieds, de mains…

Une nature morte qui porte bien son nom.

Nous retrouvons dans son travail une véritable fascination pour la mort mais avant tout un message poétique fort, la rédemption des âmes si chère à Witkin se trouve omniprésente dans chacune de ses œuvres pour peu que celui qui observe soit assez rêveur pour le retrouver.

En musique, les groupes fleurissent et l'amalgame métal – gothique se fait généralement pour les non informés. Chacun sa mentalité bien que les "métalleux" se cherchent des fois des affinités au monde gothique et, dans tous les cas, les barrières ne sont imposés que par ceux qui décident de se limiter eux-mêmes.

Le mouvement gothique fait souvent parler de lui dans les médias lorsqu'on aborde le thème sensible de la profanation de tombe avec un pentacle gribouillé sur la stèle au même titre que Rachid ou Mamadou est toujours responsable d'une voiture brûlée.

Quoi de plus facile que de s'attaquer au même vilain petit canard ! L'amalgame se fait automatiquement dans la tête des gens non concernés par le mouvement et qui si vous leur dite "gothique" répondent inévitablement : Marylin Manson et/ou satanisme. Voire l'inévitable fasciste, mot qui revient de plus en plus dans la bouche des jeunes qui avant se contentaient de tancer les goths de "corbeaux" ou encore de "sorcières".

Un mot utilisé à tort et à travers, mais surtout à défaut pour un mouvement ayant pris la relève du punk qui se voulait anarchiste et anti-fasciste !

Et tandis que les médias diabolisent le phénomène en faisant passer le mouvement gothique pour un rassemblement sectaire de dégénérés sanguinaires, le gothique, lui, n'aspire qu'à rêver, à créer son monde, songer à un XIX^{ème} siècle révolu. Ses héros ne sont pas des chanteurs de bande FM ou de bombas se trémoussant sur des voitures mais plutôt des bonhommes pales, torturés à l'image de l'ensemble de la filmographie de Tim Burton qui soigne un univers gothique qui, pourtant, ne fait pas fuir les grands médias, bien au contraire ! Allez savoir pourquoi ?

Mais explosons quelques clichés du gothique assis sur une tombe du Père-Lachaise en bouquinant

un poussiéreux ouvrage de poésie. Aujourd'hui, comics et gadgets en tout genre sont l'apanage des jeunes gens, la plupart étant tombés dans le chaudron d'*Emily the Strange* ou des *Living Dead Dolls*.

Le gothique est une anti-thèse, fasciné par les rêves et les cauchemars, la nuit et le jour, enfants vivant dans un monde d'adulte. Des oxymores.

Les Pré-Raphaëlistes et autres Ophélies ont été remplacés par des illustrateurs et peintres de genre "pop surréaliste" à l'image de Mark Ryden et de ses paysages peuplés de monstres. Placé chef de file des nouveaux surréalistes, Ryden offre un univers décalé, sous acide, où l'innocence se retrouve au cœur d'une certaine violence. À l'image de la réalité ?

Ses personnages sont désarticulés, à peine humains, le regard vide, le malaise s'installe, les peintures font réfléchir. L'étrange est là, comme un texte d'André Breton et d'un Poisson Soluble.

Et quoique *underground*, le mouvement gothique a été fortement médiatisé aux alentours de 2003, nombre de créateurs de mode ayant disséminé tulle et résilles sur les faces blafardes des mannequins. Le monde s'est alors penché sur cette tendance gothique, multipliant les clichés sans jamais toutefois à surexposer ce mouvement paisible ne voulant que vivre en paix en continuant d'écouter son batcave ou son gothic-rock pour les plus anciens.

Le mouvement gothique n'est pas aussi complexe qu'il n'y paraît, seulement comme pour le punk, différentes branches naissent du tronc, au fil des créations.

Mais s'il est une vérité générale, c'est que cet univers-là est riche en création, toujours en renouvellement, chaque nouveauté apportant son lot d'idées à celui qui suivra sans être pour autant vain… L'imaginaire gothique fait réfléchir, fait rêver…

Continuons de profiter encore de cette liberté…

Présentation de **Ombeline Duprat**

Jeune femme originaire d'Aquitaine, Ombeline Duprat est une artiste aux multiples facettes. Auteure et comédienne, entre autres activités.

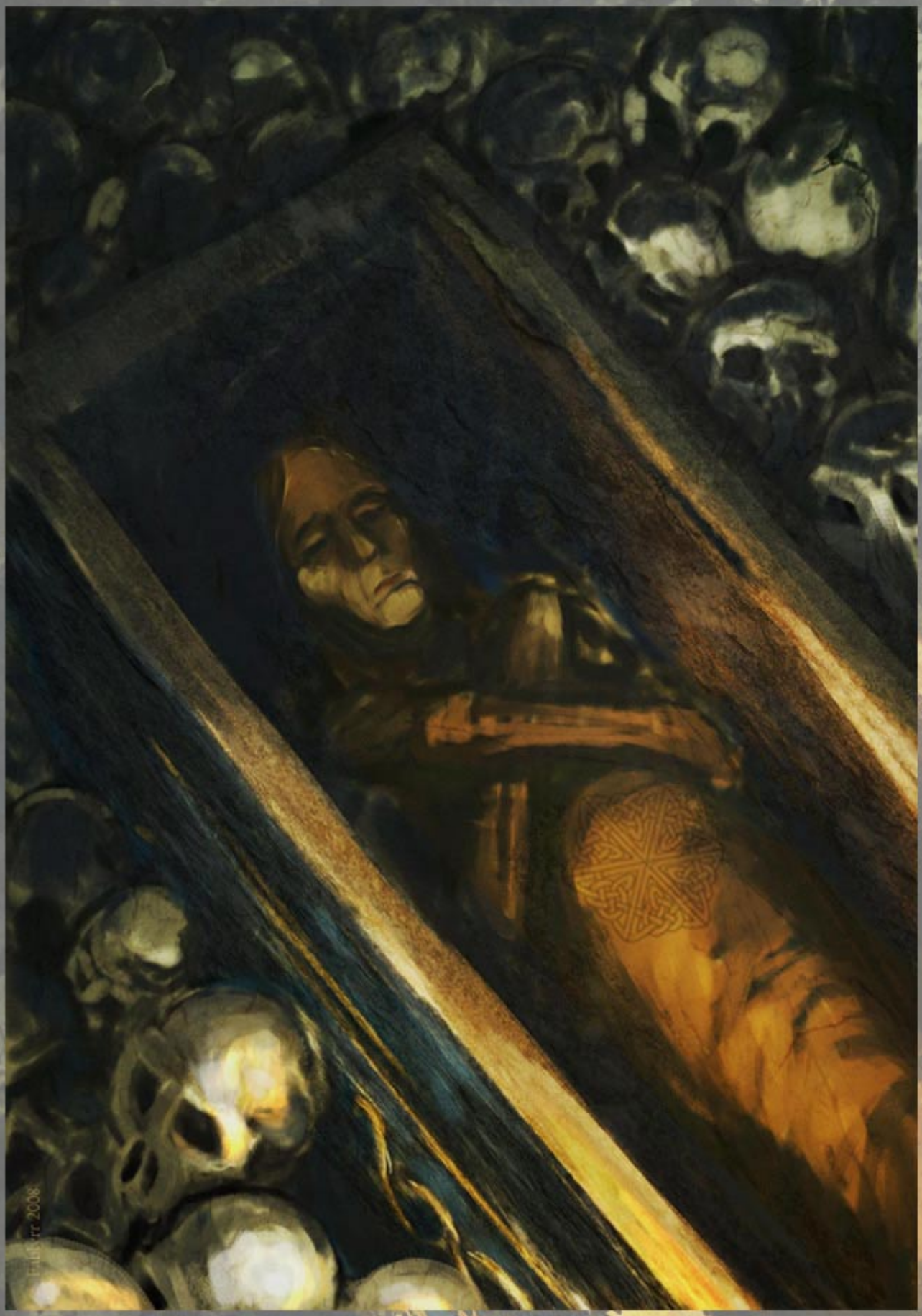
« Jouer avec les mots, user du vocabulaire français d'aujourd'hui et d'autrefois pour créer textes et nouvelles fantastiques ou fictives prenant diverses époques et divers pays, avec une préférence pour le XIX^{ème} siècle. » Voici ce à quoi aspire Ombeline avec l'écriture.

Ombeline est également auteure, compositrice et chanteuse du groupe Seadem… dont « la musique se veut l'illustration d'un monde de rêves et de cauchemars, utilisant pour se faire de nombreux instruments tels que le feadog, le dizi, la flûte en bois, la clarinette et même des jouets pour enfants, vecteurs de sonorités potentiellement glauques. »

Avec Oraku, elle participe à l'aventure Sweet Dead Corpse, groupe de musique expérimental et romantique noir : « Souhaitant concilier plusieurs formes d'art autour d'un même projet pour offrir un contenu tant sur le fond que sur la forme, Oxy et Oraku ont décidé de mêler trois univers artistiques dans un même album » : *Le Cabaret des Âmes*, leur premier opus se compose, outre l'aspect musical, d'un livret avec la nouvelle *le Cabaret des Âmes,* de visuels qui illustrent chacune des parties du fascicule. Ensemble ils œuvrent également de concert dans le groupe Dilfeya.

Blog perso : http://oxymore.goldfax.over-blog.com/
Myspace Seadem : http://www.myspace.com/seadem
Myspace Sweet Dead Corpse : http://www.myspace.com/sweetdeadcorpse
Myspace Dilfeya : http://www.myspace.com/dilfelya

Le Baiser



Texte : Sylvain Richard
Illustration : Fabien Fernandez (Fablyrr)

Le Baiser

Sylvain Richard

Ce siècle se mourrait lentement, n'en finissant pas d'agoniser sous les coups de masse de la Révolution Industrielle. La République Française, ogre gigantesque, véritable Moloch-Baal qui enfournait les jeunes cœurs ardents, les esprits les plus brillants dans sa gueule avide, pleine de flammes, cette République, préparait son passage vers la Modernité, tâchant d'oublier le désastre de Sedan, planifiant l'Exposition Universelle. Elle rêvait d'étendre ses colonies, de reconquérir l'Alsace et la Lorraine, ses filles perdues, projetait et concluait des Alliances. Ses diplomates, dans les bureaux guindés du Quai d'Orsay, entretenaient des joutes oratoires avec les Seigneurs des Mers de la Grande-Bretagne, s'entremettaient avec les vassaux des Tsars et témoignaient du mépris pour les Barbares de la Prusse et de la Bavière.

Le cœur de la France, cet organisme géant, tantôt flegmatique, tantôt bileux, tantôt lymphatique mais le plus souvent sanguin, pulsait autour de Paris. Un réseau de veines avait été mis en place au fil des décennies par le prolétaire asservi, veines constituées de rails d'acier. Cette belle invention s'appelait le chemin de fer. La Bête humaine drainait les talents provinciaux depuis les membres, les régions de Province, vers le cœur du système, la plus belle ville du monde mais aussi la plus cruelle : Paris !

Le jour, l'activité redoublait. Les hippomobiles seraient bientôt remplacées par les premières automobiles. Les grisettes battaient le pavé. Les commis allaient à droite et à gauche. L'administrateur notait les tendances de la société dans des rapports dûment archivés qui feraient plus tard les délices des historiens.

La nuit, les rues étaient désertées. Quelques chiens errants fouillaient les poubelles. Des agents de police procédaient à leurs rondes.

Pourtant il est un lieu à Paris plongé dans une obscurité permanente. Un lieu oublié. Véritable gruyère, les sous-sols de la capitale revêtent des allures de Purgatoire.

Obscurité totale. Rien. Puis une lumière aveuglante.

La lumière d'une torche tenue à bout de bras par un jeune homme. Avançant en procession, quatre jeunes gens de la bonne société, des dandy comme on se plait à les appeler, se serrent les uns contre les autres. La procession évoque les déambulations des damnés le long du Styx.

Se rapprochant de l'enfer d'Hadès, des profondeurs chtoniennes, le groupe, en quête de sensations fortes pour ranimer la flamme de leurs vies mornes et désabusées, s'est lancé dans l'exploration des catacombes parisiennes.

Là, au milieu des empilements de crânes, des murmures des fantômes, ils découvrent, hallucinés et fascinés l'envers du décor, le côté obscur de la scène parisienne.

Ici, tout n'est que silence impénétrable, uniquement rompu et rythmé par le clapotis des infiltrations d'eau depuis les fondations des immeubles des faubourgs. Entre les os blanchis des cadavres, une faune que l'on devine plus que l'on ne voit, d'insectes rampants, s'agite et prolifère, vermisseaux repus de charognes, mille-pattes galopants, scarabées s'insinuant dans des orbites vides qui n'ont plus contemplé la lumière du jour depuis des siècles.

Les esprits des premiers chrétiens, martyrisés par des tyrans oubliés, dorment d'un sommeil séculaire mais pourtant ne trouvent pas le repos.

En ce lieu, règne la Mort.

En ce lieu se déroulèrent et se déroulent encore des cérémonies impies en hommage au Grand

Cornu, à l'Ange Déchu.

En ce lieu, dans des souterrains scellés par des Druides Noirs voilà plus d'un millénaire, presque deux, dorment des Dragons Maléfiques, attendant l'heure du réveil et du Repas, quand les trompes du Jugement sonneront l'Apocalypse.

Une voix rompit le silence et la sérénité morbide du lieu.

— Ce lieu est fascinant, ne trouvez-vous pas mes amis ?

Celui qui avait prononcé cette phrase, à la voix affirmative et interrogative, se nommait Étienne de Saint-Maur, jeune homme de province, originaire d'Aix-en-Provence, venu faire ses études de Droit à Paris. Il avait une chevelure couleur ébène le plus sombre, toujours bien coiffée, un profond regard bleu qui avait séduit bien des femmes - il s'était vite lassé de ses conquêtes faciles -, une stature solide sans être massive, un port altier et assuré.

Il était à l'initiative des sorties aventureuses, de la quête du frisson périodique auquel se livrait régulièrement la bande de jeunes désœuvrés.

Il y a deux mois, ils s'étaient aventurés dans les rues malfamées du deuxième arrondissement, autour de la rue Saint-Denis, repaire des filles de petite vertu et des proxénètes, et avaient passé un clochard à tabac, le laissant presque mort.

Le mois dernier, les jeunes gens avaient fait une incursion nocturne à la morgue de la Salpetrière pour contempler les cadavres frais de deux grands brûlés couverts de cloques et méconnaissables et d'une jeune fille, amoureuse éconduite, repêchée dans la Seine et qui avait séjournée trois semaines dans le lit glacé du fleuve.

Les thanatonautes n'avaient exploré que la surface des choses. L'un d'entre eux, Adrien, qui officiait aux Archives, avait mis la main sur une carte - qu'il subtilisa - répertoriant les entrées à demi scellées des égouts désaffectés, notamment en face de Notre-Dame et l'Ile-de-la-Cité, antichambre des catacombes. Là, munis d'un pied de biche, les quatre explorateurs avaient forcé le passage, sans même donner son dû à Charon.

Ils progressaient dès lors, à tâtons, à la lumière des flambeaux qu'ils avaient emportés en grand nombre dans un large sac en toile de jute.

Bientôt, au bout d'un quart d'heure de marche, sous la voûte suintant des infiltrations de la Seine, piétinant des hordes de rats et faisant fuir des familles entières de vermines, un incident se produisit. Alexandre, le plus jeune et le plus peureux de la petite équipée, pourtant petit-fils d'un général d'Empire présent à Waterloo - peut-être cela avait-il laissé une marque sur sa descendance - buta dans un corps que les autres avaient soigneusement évité.

Il s'agissait du cadavre décomposé d'un quelconque vilain, gisant là peut-être depuis le temps de la Commune, ou du moins depuis deux ou trois lustres. Le corps avait subi les assauts du temps et ne subsistait plus qu'à l'état de squelette. Son habit, témoignait d'une basse extraction et était d'ailleurs en lambeaux. Ses mains griffues et sèches étaient tendues, agrippées dans un dernier élan vital sur une besace en cuir qui avait mieux résisté à l'usure du temps et qui contenait des cartouches. Les jeunes gens passèrent leur chemin, n'accordant guère valeur de présage à ce témoignage du passé.

L'équipée s'enfonça encore plus profondément dans les entrailles de la terre. Après être sortis des égouts pour entrer dans les catacombes, puis à nouveau des catacombes aux égouts, les jeunes gens parvinrent à une sorte de crypte oubliée qui ne figurait pas sur le plan.

L'endroit exhalait la mort et tous ressentirent un frisson le long de leurs échines. La pièce, vaguement rectangulaire, taillée à la rude par des ouvriers ancestraux, faisait approximativement quatre mètres sur six. Au centre, un vaste caveau occupait tout l'espace. Celui-ci portait des inscriptions qui avaient miraculeusement résisté à l'érosion du temps. Elles étaient en latin.

Il se trouva que parmi ces aventuriers du dimanche, on comptait un dénommé Prosper qui faisait

Sylvain Richard

Le Baiser

ses études de Lettres à la Sorbonne.

Celui-ci mit un genou à terre après s'être rapproché des marques, s'éclairant à l'aide d'une torche à demi consumée.

La chaleur du flambeau lui faisait perler des gouttes de liquide salé sur les tempes et le front — peut-être était-ce l'effet d'une intense concentration, l'inquiétude inégale que suscitait l'endroit sur les quatre protagonistes.

— Il y a écrit : « Voici la sépulture de la fille de Lug — princesse celtique. » Du moins, approximativement…ajouta Prosper, figure de Champollion.

Étienne proposa alors d'ouvrir le caveau, avec la perspective de découvrir quelques breloques de valeur. Les trois autres hésitèrent puis finirent par obtempérer tant était grand l'ascendant que Saint-Maur avait sur eux. La dalle de granite qui recouvrait la sépulture antique était fort lourde et ils durent faire maintes tentatives, unissant leurs forces. Finalement, l'assise bascula et des volutes de brumes et de poussières s'échappèrent lors de l'ouverture. Un air nauséabond empli de miasmes envahit les poumons d'Étienne, qui trop impatient, ne s'était pas reculé à temps.

Un curieux et morbide spectacle s'offrit alors à eux, fruit de leur labeur de forçat.

Une silhouette décharnée gisait dans le tombeau. C'était une momie, dont on pouvait encore deviner les traits. Elle mesurait approximativement un mètre soixante et avait les bras pliés, recourbés sur le corps et les mains jointes comme en prière. Peut-être, implorait-elle qu'on ne trouble point son repos ?

Le groupe demeura silencieux un long moment. Puis Étienne de Saint-Maur entreprit une action aussi inattendue que stupide et irrévérencieuse : il embrassa la momie sur le front. Les autres firent des moues de dégoût et le traitèrent de fou.

— Veuillez respecter ma "fiancée" ! nargua-t-il.

Après ce moment d'audace, les trois autres, Adrien, Prosper et Alexandre, fouillèrent précautionneusement le tombeau en quête d'objets précieux et en prenant bien soin de ne pas toucher le corps de la défunte.

Ils ne s'aperçurent pas qu'Étienne semblait pris d'un léger moment de malaise, s'appuyant contre une paroi de la crypte. C'est à cet instant précis qu'il crut apercevoir, à l'entrée du lieu, dans l'obscurité, une silhouette de femme, bien vivante et vêtue de noir de la tête au pied. Mais l'apparition fugitive cessa. Étienne se ressaisit presque aussitôt et ses compagnons ne remarquèrent pas cet épisode, trop occupés à ramasser deux bagues et un collier en or.

Une heure plus tard environ, la petite bande regagna la lumière du jour.

*
* *

Le jeu des mondanités était pour Étienne de Saint-Maur un autre exercice dont il raffolait. Il brillait modérément par sa conversation. S'il conservait une certaine naïveté dans ses propos, due à l'inexpérience de son jeune âge, il avait le sens de la répartie et de la réplique cinglante. De plus, les Parisiennes aimaient bien se frotter à ces jeunes gens de province dont les opinions sont parfois tellement hors du cadre dans ces salons huppés de la capitale. Cela leur procurait de l'amusement. Ces jeunes gens en faisaient alors les frais, à moins qu'ils ne détournent les sourires sur quelque autre personne présente à la soirée.

Ainsi, ce soir-là, Étienne s'était lancé dans une discussion sur la passion des chevaux du Duc de Mortier. La folie excessive de cet homme lui valait des tensions conjugales et cette situation avait fait le tour de la ville. La Comtesse de Bonnant rit à gorge déployée à l'instant où Étienne fit un rapprochement entre une jument et la Duchesse de Mortier.

Ces petites réunions où les gens de l'aristocratie se retrouvaient entre eux consistaient pour cette fois-ci en quelques œuvres d'allure caritative. La Comtesse de Barbay avait un désir secret : rénover

un château de ses ancêtres, véritable ruine aussi branlante que la dynastie qui l'occupait naguère. Ceci afin d'en faire un collège privé et une bibliothèque. La noble dame tenait depuis le début de la soirée la dragée haute à de sombres banquiers, rapaces de la finance, bourgeois arrivistes acceptés dans le cénacle de la plus haute France.

Ces cercles réguliers entre personnes du grand monde avaient leurs codes. En réalité, aux yeux de petits bourgeois promus socialement, ces rassemblements auraient semblé de solennels enterrements. La noblesse, branche pourrissante de la société, poursuivait son long déclin entamé depuis la fin de la Restauration. Les gens du Faubourg Saint-Germain, Charles X exilé en Écosse, s'étaient noyés dans le sang des Trois Glorieuses !

Les hommes, ducs, barons et marquis tenaient un petit conclave à part, macérant leur amertume sur la société de leur temps. Tous, ils arboraient le cigare, exhalant des volutes de fumée blanche et des propos noirs sur la Troisième République, "ce régime de débauchés". Plus la soirée avançait, moins ils gardaient contenance, et, l'alcool aidant, ne tentaient même plus de dissimuler leurs opinions politiques. Mais après tout, ils étaient entre eux.

Les femmes présentes, et livrées à elles-mêmes, se jaugeaient les unes les autres, afin de déterminer qui était la plus belle ou, à défaut, la plus vertueuse. Pour ce faire, elles avaient revêtues leurs plus délicieuses parures, s'étaient dotées de leurs plus délicats atours : coiffures à la dernière mode, rouge à ongles carmin, parfums capiteux.

Étienne se mêlait à elle, ainsi que quelques autres jeunes coqs, sinon en quête d'un parti, au moins d'un instant de conversation.

Autour de ces vestales, tristes figures en vérité, paradaient toute une pléthore de petits artistes, ramassés sur les buttes de Montmartre, en recherche de mécènes, écrivains ratés, poètes maudits, musiciens sans inspiration.

Ces faiseurs de vers assistaient, tels des vautours affamés, aux noces funestes de cette aristocratie, l'accompagnant de quelques élégies. Ils divertissaient la noblesse contente de trouver un spectacle encore plus pathétique que celui qu'elle offrait. Il y avait semble-t-il une hiérarchie dans le malheur. Le poète maudit en formait le plus haut niveau. Les nobles se sentaient l'âme d'un François I^{er} cautionnant leur Léonard de Vinci, tandis que les chants funèbres des rimeurs n'avaient pas le même brio que les *Odes et Ballades* que composa Victor Hugo en mémoire du Duc de Berry. Le manque de talent et d'inspiration en était la cause. La source était tarie.

Un peu plus tard, il y eut un temps mort.

De Saint-Maur prit une coupe de champagne et se retira sur les balcons pour contempler le ciel étoilé et se perdre dans des pensées inhabituellement profondes.

Une brise fraîche soufflait sur les allées d'hortensias du petit château de Neuilly où avait lieu la soirée.

C'est alors qu'Étienne la vit.

Portant une robe de velours noire, une belle inconnue, qu'il n'avait jamais rencontrée selon son souvenir, vint se joindre à lui.

— Vous êtes un jeune impertinent irrespectueux, lui lança-t-elle

— Madame, la vie est trop courte pour ne pas penser à s'amuser, lui rétorqua-t-il du tac au tac. Mais nous n'avons pas été présentés.

— Oh ! Jeune homme… L'étiquette n'a guère d'importance pour moi. Tout ce que vous devez savoir, c'est que j'ai été absente pendant longtemps des usages du monde.

— Dans ce cas permettez-moi de vous initier, suggéra Étienne.

— Vous me semblez bien jeune ! Peut-être est-ce moi qui aurais à vous enseigner, annonça la dame, dans une phrase pleine de sous-entendus.

Étienne sentit un trouble monter en lui. La femme s'éloigna et il la perdit de vue. Pourtant il n'y avait qu'une soixantaine de convives. Où avait-elle pu passer ?

Cette créature l'intriguait. Le reste du temps que durèrent les festivités, le jeune homme se montra

Sylvain Richard

Le Baiser

absent et rêveur. Au bout du compte, il dut se rendre à l'évidence, cette apparition l'avait envoûté. Ce pouvait-il qu'il commença à en être amoureux ? Il était allé à la pêche aux informations mais personne ne semblait savoir de qui il s'agissait.

Lorsque les mondanités arrivèrent à leur terme, il n'avait rien appris. Plein de dépit, il n'insista pas par peur des railleries et ne salua personne hormis la Comtesse. Sur le perron, il repéra un fiacre qui patientait là, dans le froid. L'attelage, constitué de deux robustes chevaux, quitta Neuilly en direction du quartier du Marais où il avait son logis, longeant pour ce faire la Rivière, enjambée par ces ponts magnifiquement ornementés de statues antiques, la Seine, où se jetait négligemment la pâle lueur de l'astre lunaire. Le jeune provincial, une fièvre nouvelle à l'âme, ne cessa point de ruminer durant ces quelques bornes.

Finalement, le cocher le déposa a bon port et Étienne prit congé de l'homme en lui lançant dix sous. Son domicile était spartiate, en deçà de ce que suggérait son aristocratie. Son oncle payait le loyer. Ceci était voulu afin que l'insouciant se forge le caractère et cesse ses escapades avec ses camarades.

Le dandy allait pousser la lourde porte, donnant sur une cour intérieure, lorsqu'il fut saisi par une brusque et vive quinte de toux. Il s'appuya, le bras tendu, sur le bois de l'entrée, sortit maladroitement quelque chose de sa poche, un mouchoir de soie brodé des initiales de sa famille et, en le pressant contre sa bouche, perçut un goût désagréable monter de sa gorge et envahir son palais. Il cracha. Par chance, l'endroit était mal éclairé sans quoi, il aurait sans doute été envahi de terreur en apercevant trois gouttes de sang en chapelet sur le tissu, funeste présage.

Les jours suivants, on n'aperçut guère le jeune mondain à la faculté de Droit. Il est vrai, et cela aurait désespéré son oncle et ses parents s'ils l'avaient su, qu'il n'était pas un parangon d'assiduité, mais sa confrérie s'attendait à de croustillants détails sur sa vie sociale, truffée d'aller-retour entre salons, bals, opéra et courses à l'Hippodrome. Sans nouvelles, ses amis prévinrent l'oncle dévoué qui, une fois de plus, répondit présent tel un militaire avant l'assaut.

*
* *

Le docteur Philipot avait eut l'occasion de voir toutes sortes d'affections au cours de ses vingt ans de pratique médicale, des plus courantes maladies microbiennes, dues en général à une mauvaise hygiène, aux cas les plus rares qui lui avaient valu de fréquenter des grands noms de la Salpêtrière.

Mais là, face au cas de ce jeune homme, il restait perplexe.

Le jeune dandy était alité depuis une bonne semaine et son état ne faisait qu'aller de mal en pis. L'oncle du malade, un individu de la race des Rastignac, âgé de quarante-cinq ans, avait contacté le bon docteur pour qu'il se penche sur la santé précaire - un fait récent - de son neveu.

L'homme robuste et droit que l'état civil connaissait sous le nom de Bartholomé Durieux, avait pourtant bien prévenu son jeune parent de se consacrer à ses études de Droit au lieu de courir les bas-fonds et les cimetières. Il était connu que les vampires et autres créatures de la nuit se repaissaient des vivants qui osaient s'aventurer la nuit au Père Lachaise. Bartholomé doutait parfois qu'il n'y avait là que métaphore allégorique. Ces vampires se nommaient bacille de Koch, *vibrio cholerae* et autres pustules que Pasteur et ses confrères commençaient à dévoiler aux yeux du monde.

Étienne de Saint-Maur alternait des phases de délires et d'apathie, les secondes périodes découlant de l'agitation engendrée par les premières. Il voyait sa courte vie défiler dans sa conscience.

Alors qu'une nouvelle soirée allait s'engager et qu'une femme de chambre ne tarderait pas à prendre son nouveau tour de veille, à la demande de l'oncle, le docteur Philipot ne cacha plus son pessimisme : le jeune homme était en bien mauvaise santé !

— L'argent n'est pas un problème ! lui notifia Durieux. Vous devez bien avoir parmi vos relations

quelqu'un qui aurait un antidote à ce mal.

— À vrai dire, je me le demande… répondit l'homme de sciences. Je vous promets d'user de tous mes contacts. Cependant, le temps nous est compté !

— Faites tout votre possible ! ajouta l'oncle.

En dernier recours, le médecin ajouta que l'on pourrait le faire hospitaliser, au pavillon des phtisiques et des tuberculeux, mais l'oncle s'y opposa. Selon lui, on n'avait pas épuisé toutes les solutions.

Les persiennes offraient un spectacle d'une poésie rare. La clarté répandue par l'astre solaire se fit rasante sur le panorama des toits de Paris, en un dégradé dégoulinant de tâches écarlates, et céda la place à l'obscurité bleutée puis d'un noir d'encre.

La femme de chambre tâta le front du fiévreux alité — il dormait, bref instant de répit dans la tempête de ces derniers jours. Elle repartit quelques instants plus tard, emportant la bassine pleine d'expectorations sanguinolentes.

C'est exactement à ce moment-là qu'Étienne, dans son présent onirique, envoya son âme planer au-dessus d'une forêt profonde et ancienne.

Une sombre procession apparut. Il s'agissait de la coterie ancestrale des Druides Noirs. Derrière eux, venait un groupe de six guerriers, répartis en deux trinômes, des nobles, l'épée ou la hache de bataille au flanc les muscles saillants sous leurs habits de cuirs et de peaux et portant sur leurs épaules, un assemblage de planches sur lesquelles reposait leur bien-aimée princesse. Celle-ci ne semblait que dormir, mais était bel et bien trépassée, et s'acheminait, à l'instar d'Étienne, vers la dernière demeure que lui avait réservée un funeste destin.

Dans la mort, le jeune Saint-Maur et la Princesse de Lug consommeraient leur amour. C'est à cette pensée qu'Étienne ouvrit soudainement les yeux, suintant d'angoisse et de peur mais ne parvenant pas à s'agiter ou à crier pour alerter la femme de chambre. Les bougies s'amenuisaient progressivement. Les petites flammes s'agitaient, dans une chorégraphie effrénée, ancestrale, un rituel occulte.

Le regard du jeune étudiant se porta vers la porte, entrouverte, de la chambre. L'horloge, dont on avait atténué partiellement le son avec des chiffons, fit retentir les douze coups de minuit de manière étouffée mais audible. Ceci n'eut pas pour effet de réveiller la brave mais négligente Élise mais plongea Étienne dans un état de vide intérieur que la panique emplit bientôt de nouveau.

Les ombres dans l'angle opposé au lit semblèrent s'étendre à toute la pièce, telles des mains monstrueuses de croque-mitaine, à l'affût d'une proie à saisir, à mesure que les chandelles se consumaient.

Le malade perçut un battement rythmique, une sorte de "toc toc" infernal. Ce n'était pas son cœur ; l'organe de la vie, se faisant plus discret, était sur le point de s'arrêter, ce qui signifierait la fin.

Non ! Le bruit venait de plus loin, hors de l'appartement, de l'escalier même ! Le docteur Philipot ! Cela devait être lui qui revenait avec un nouveau remède ! *Loué soit le Seigneur !* pensa Étienne, retrouvant un semblant de foi et d'espérance dans ses heures sombres.

Hélas, il n'en était rien ! Peut-être s'agissait-il juste d'un autre locataire, un voisin un peu trop fétard qui rentrait à son domicile. *Mais la vérité était peut-être encore plus sinistre !* L'inconscient d'Étienne se mit à échafauder des théories, le délire le reprit. De nouveau en proie à la fièvre, chaque expérience sensorielle prenait une tournure inquiétante !

Bientôt, une silhouette féminine passa le seuil de la porte. Personne ne l'avait invitée. Étienne, qui somnolait, perçut vaguement cette intrusion et espéra qu'il s'agissait d'une nouvelle infirmière, venue apporter une médecine salvatrice.

Presque aussitôt, il vit que la femme ne portait pas la tenue du corps médical. Au lieu de cela, elle se mouvait dans une robe de velours noire. Il reconnut l'apparition du balcon, tandis qu'elle se rapprochait du lit avec grâce et volupté, puis se penchait vers lui. Le jeune homme, tiré brusquement

Sylvain Richard

Le Baiser

de son état de demi conscience, se demanda pour le coup s'il rêvait ou non.

Des lèvres purpurines se placèrent à un souffle du front du mourrant.

— Êtes-vous réelle ? demanda Étienne.

— Pour rien au monde, je n'aurais voulu manquer notre nuit de noces ! affirma l'apparition en guise de réponse.

— J'aurais remué ciel et terre pour un seul baiser de vous… confia l'amoureux prêt à rendre son dernier souffle.

— Et bien soit ! Je vous retourne votre baiser, jeune homme !

Les flammes des bougies vacillèrent et les ténèbres envahirent totalement la pièce. Cette nuit-là dame Mort fit une nouvelle conquête !

Le lendemain, l'oncle Bartholomé fut extrêmement affligé quand il pénétra dans la chambre. Sur le visage d'Étienne se lisait un mélange de plaisir voluptueux et d'effroi morbide et glacé.

Questions à **Sylvain Richard**, auteur de ***Le Baiser***

Ses nouvelles à découvrir sur http://www.anice-fiction.com et http://www.inlibroveritas.net

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?

Mes premières tentatives d'écriture remontent à l'année 2000. À cette époque, je me lançais dans deux projets de romans : d'une part un Space Opera et d'autre part une histoire de démon tentateur pris à son propre jeu et qui tombe amoureux d'une mortelle. Si le premier projet a été totalement abandonné, le second verra peut-être finalement le jour et s'intitulera *cœur de démon*.

Le roman étant un genre un peu trop fastidieux pour moi, je m'orientais vers la nouvelle en 2003 et faisais mes premières soumissions en 2005, pour deux premières publications en 2006 dans le Calepin Jaune

Quel genre ou courant littéraire (voire famille d'auteurs) a ta préférence ?

J'aime particulièrement la littérature du XIX^{ème} siècle, pas seulement la littérature fantastique (Poe, Stoker) mais aussi Balzac, Flaubert et Maupassant.

De Balzac, j'ai retenu la réutilisation des personnages et il n'est d'ailleurs pas impossible que vous voyiez resurgir un jour le docteur Philipot dans un autre texte.

L'écriture pour toi, c'est :

Un plaisir, un *hobby*. L'écriture et la lecture (abondante et variée) sont pour moi deux loisirs essentiels. Dans l'idéal, j'aimerais bien vivre de ma plume, mais cela demande beaucoup de travail et je suis encore dans ma phase d'apprentissage.

De plus, à côté d'un job alimentaire, j'ai entrepris en 2007 un cursus de Lettres Modernes, par goût et aussi pour obtenir une culture et affermir une technique. Je pense que mon style s'est un peu amélioré depuis 2003, du moins je l'espère.

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

À l'origine, je projetais un récit sur les actes d'un vampire vivant dans les égouts de Paris et qui profite des désordres de la commune pour se repaître. Puis finalement, après avoir lu un épais volume sur le romantisme noir, j'ai pensé qu'il ne fallait pas que je ne m'en tienne qu'au vampirisme. Dans *Le Baiser*, le corps sur lequel bute la petite équipe pourrait être interprété comme une réminiscence du projet initial. J'ai voulu fondre le texte dans la réalité historique, le scientisme montant et aussi glisser quelques clins d'œil à l'univers balzacien.

Le romantisme noir, est-ce un univers que tu côtoies souvent ?

Bien que n'écrivant pas que sur le XIX^{ème} siècle, il se trouve que mes trois textes publiés jusqu'à présent se déroulent durant la Belle Époque. Il faut donc croire que c'est une période qui m'inspire et me réussit.

Si tu devais personnifier une figure du romantisme noir, tu serais… :

Le dandy. Je pense que la figure du dandy aurait ma préférence. De préférence, un dandy décadent qui représenterait bien la fin d'une époque, juste à l'orée de la Grande Guerre, dans l'ombre d'un verre d'absinthe et de l'Élephant du Moulin Rouge.

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

J'ai sans cesse de nouveaux textes en ébauches mais de moins en moins de temps pour les finaliser. Qu'importe, je sais que tout ce que je note servira tôt ou tard dans un récit.

J'espère terminer avant la prochaine décennie deux projets de recueils de nouvelles (après se posera le problème de trouver un éditeur…), l'un sur les Brigades du Tigre, une sorte de chronique émaillée de documents sur la Belle Époque et un recueil de nouvelles de Science-Fiction.

Je compte également retravailler tous mes anciens textes publiés sur le net car la création est un processus permanent pour moi.

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Au premier semestre 2008, j'ai également apporté un article au webzine n°2 des Songes du Crépuscule sur le mythe des croquemitaines (sous le pseudonyme de Drizzt)

“Pétrus”

Texte : David Osmay
Illustration : Anne-Laure Daviet

“Pétrus”

David Osmay

Où es-tu, mon Maître ? Cette fois encore, le sommeil profond m’a ramené vers toi, en pensées tout au moins. À nouveau, j’ai senti la caresse froide de ta main sur mon échine, l’acuité de ton regard plongé dans le mien. Il fut un temps où fixer des yeux humains m’était insupportable. Depuis, bien des choses ont changé, grâce à toi. À cause de toi. Mon Maître.

Je me dresse sur mes pattes et m’étire avec volupté sur le parquet de chêne. Tandis que les derniers fragments de torpeur quittent mon corps, les souvenirs refluent telle la marée, ne laissant qu’un étrange sentiment de manque. Ai-je rêvé ?

J’entreprends de me laver la tête. Pour l’atteindre, il me faut d’abord lécher une patte. Je passe ensuite celle-ci comme une brosse sur le pelage noir qui couvre mon crâne. Certains gestes sont immuables. Ils participent de ma nature de chat et ne changeront jamais.

Un bruit ténu interrompt le fil de mes pensées. Je dresse la tête vers le haut plafond aux moulures travaillées et tend les oreilles ; de petites griffes raclent le plancher vermoulu du grenier, deux étages au-dessus. Une souris. Je baille et m’étire encore ; mon intérêt pour ces rongeurs s’est éteint depuis longtemps. De plus, je me sens trop faible pour m’amuser. Il faudrait que je me nourrisse, mais je ne peux y remédier en ce moment, et le petit maître ne va pas tarder à rentrer. Je saute sur le sofa afin de l’y attendre. Les humains sont sensibles aux démonstrations d’affection, aussi l’accueillerai-je comme il se doit.

*
* *

Le soir venu, Arthur est de retour à la maison plus tard que d’habitude, bien que ce ne soit pas le jour des courses. Y aurait-il du neuf dans sa vie ? Je bondis au bas du divan alors que, l’air accablé, il franchit la lourde porte de bois et pénètre dans le salon. Je trottine jusqu’à lui et me frotte à ses jambes. Les coussins du sofa s’affaissent lorsqu’il s’y affale avant de pousser un long soupir. Sûrement, il a des nouvelles pour moi. Comme je veux lui montrer ma sympathie, je saute sur ses genoux et me roule en boule. Sa main voyage distraitement sur mon pelage. Je perçois son angoisse et j’ai bien du mal à cacher mon excitation. Toutefois, je me force à rester immobile. Histoire de le mettre à l’aise et le pousser à la confidence, je ronronne même.

— Mon Dieu, Pétrus ! Je crois que ça va recommencer… J’ai vu cette fille dans le métro, et je n’ai pas pu m’empêcher de la draguer.

Grognement satisfait. Lui pense sans doute que sa chaleur me plaît. Et c’est vrai qu’elle me plaît. Mais moins que la bonne nouvelle qu’il m’apporte. Le petit maître a trouvé de la compagnie. Il poursuit son monologue, inconscient du fait que je capte chaque mot, chaque intonation de voix, et que leur sens ne m’échappe pas.

— J’ai si peur, Pétrus, gémit-il. Elle va venir dîner ici, ce soir. Je n’ai pas envie de lui faire du mal comme aux autres. Tu me crois, toi, hein ? Tu sais bien que ce n’est pas ma faute.

Tu as raison, Arthur. C’est leur faute à elles. Si belles, si provocantes. Mais tellement vaines et décevantes au final. Tu n’as fait qu’abréger leur vie insipide.

Il geint encore et sa respiration s’accélère alors que les pensées contradictoires s’entrechoquent dans son cerveau. Le tremblement de sa main rend ses caresses imprécises.

— Je suis un monstre, Pétrus. Il n'y a que toi qui me comprennes. Il faut que j'annule ce rendez-vous.

Je me dresse d'un coup et, une patte posée sur son épaule, je tends la tête et la frotte contre sa joue. Cela le rassérène.

Tout se passera bien. Elle te plaît, tu as eu raison de l'inviter à manger ce soir. Tu ne lui feras aucun mal. Pas cette fois.

Je sens la tension quitter le corps du petit maître ; il abandonne l'idée de rappeler la fille pour se rétracter. Un faible sourire se dessine sur son visage, puis il me prend dans ses bras tout en se dirigeant vers la cuisine.

— Allez, viens, je te donne à manger.

Il ouvre le réfrigérateur, signe qu'il va en sortir une de ces horribles boîtes remplies de prétendue viande. Cela ne rate pas et, bientôt, la conserve est ouverte et disposée à mon intention à même le carrelage. Comme d'habitude, je me sens obligé d'approcher le nez de la mixture et de simuler un certain intérêt avant de me détourner, l'air dégoûté. Cette répulsion, au moins, je ne dois pas la feindre. Une moue se dessine sur le visage du petit maître, désappointé.

— C'est la dernière fois que je t'en achète, Pétrus. Les autres chats en raffolent et toi, tu fais ton prince.

Je me lèche la patte, indifférent à sa déception. Les autres chats sont des idiots. D'ailleurs, je les évite depuis longtemps. J'ai faim. Mieux vaut dormir un peu pour l'oublier.

*
* *

La nuit est en train de tomber lorsque l'on sonne à la porte. Couché sur le flanc au creux d'un fauteuil, je dresse une oreille paresseuse. Est-ce notre invitée ? Arthur s'empresse d'ouvrir.

Il embrasse sur la joue une magnifique jeune femme aux cheveux bouclés et au teint rose. Elle porte un chemisier brun, une jupe en daim et des bas assortis. Son odeur de printemps emballe mes sens et j'accours me frotter au galbe délicat de ses mollets. Arthur me présente. Elle trouve mon nom étrange mais cela la fait rire. Le petit maître se passe la main dans les cheveux, l'air gêné.

— Je ne me souviens pas pourquoi je l'ai appelé ainsi, bredouille-t-il.

Je le lui ai suggéré, évidemment, même s'il n'en a pas conscience. Pétrus est le nom que m'a donné mon véritable Maître il y a bien longtemps, et je l'ai conservé depuis lors.

Arthur et la jeune femme dînent tout en discutant des choses futiles dont les humains peuplent leurs conversations. Une musique douce, parfaite pour ce genre de soirée, enveloppe leur bavardage. D'abord détendue, l'ambiance évolue au cours du dîner, se chargeant d'une tension sexuelle que je peux littéralement sentir flotter dans l'air. Assis sur le sol, près de la table où les deux humains poursuivent leur parade d'accouplement, je les observe avec intérêt. L'attention de la jeune femme se porte soudain sur moi.

— Il est beau ton chat. Et puis, il est sage aussi. Chez moi, Ciboulette n'arrête pas de sauter sur la table quand on mange… Pétrus ? Tu veux un bout ?

Elle se penche au-dessus de moi et me tend un petit morceau de dinde prélevé sur le bord de son assiette. Je lève vers elle mes prunelles vertes. Sans doute va-t-elle associer l'étincelle qu'elle y voit à l'idée de planter mes crocs dans la délicieuse volaille. Je me lèche les babines, puis me détourne et saute sur le sofa où je me couche, les yeux fermés. Il ne s'agit pas de troubler la jeune femme à ce stade mais je ne peux pas me forcer à avaler ça ! Décontenancée par mon refus, elle fronce les sourcils et replace le présent dans son assiette. Heureusement, Arthur vient à ma rescousse.

— C'est normal, lance-t-il d'un ton désinvolte. Il ne mange rien de ce que je lui donne. Je crois qu'il chasse la nuit. D'ailleurs, il ne sort jamais en journée. C'est un gros paresseux, presque autant que son maître.

Elle rit et boit une autre gorgée de vin. Le rouge lui monte aux joues. J'entrouvre un œil. Le désir emplit la pièce de sa puissante fragrance. Arthur détaille son invitée avec convoitise. Elle soutient son regard, un demi-sourire aux lèvres. Bientôt, ils me laissent seul dans le salon et grimpent les escaliers qui mènent à l'étage.

*
* *

L'émanation sonore de leurs ébats me parvient sans difficulté. Le petit maître adore le sexe et il me semble qu'il a de nouveau trouvé un équivalent féminin. Une fois le silence revenu, je patiente encore une bonne heure afin de m'assurer qu'ils ne vont pas recommencer à s'accoupler. C'est une torture car la faim me tiraille, impossible à ignorer. Enfin, je saute du divan et grimpe les escaliers. Mes coussinets n'émettent aucun bruit lorsqu'ils se posent doucement sur les marches de bois. Je m'arrête un instant sur le seuil de la chambre, puis je fais quelques pas à l'intérieur et découvre le couple endormi dans le grand lit.

J'approche de la couche et observe un moment la délicate main qui dépasse du bord du matelas. Je suis si affamé à présent qu'une gangue de coton enrobe mes membres et rend chaque geste laborieux. Puisant dans mes ressources, je trouve la force de bondir en un mouvement souple, et me retrouve à côté de la jeune femme.

Une des deux fenêtres de la chambre est restée ouverte et laisse entrer les rayons lunaires qui baignent le couple d'une aura bleutée. Les longs rideaux frémissent au passage de l'air frais venant de l'extérieur. Je m'immobilise sur l'édredon, frappé par la perfection de la scène. Depuis quand suis-je capable de distinguer le beau du laid ? Cela fait tant d'années. Lorsque le Maître m'a recueilli, j'étais un chaton voué à une mort certaine. Ma mère avait disparu. J'avais froid, faim et soif. Je miaulais mon désespoir à qui voulait l'entendre, c'est-à-dire personne. Autour de moi, l'obscurité nocturne ponctuée d'arbres, de buissons, de chemins de gravier fin. J'ignorais qu'il s'agissait d'un parc niché au cœur d'une grande ville. Il m'était alors apparu sans que je le voie venir, figure de marbre au long manteau sombre. De ses prunelles d'un vert profond émanait une tristesse qui semblait immuable. Il m'avait pris dans ses bras et emmené avec lui, pour me sauver, ou peut-être briser sa propre solitude. Ensuite… je ne me rappelle plus très bien. Mes pensées sont confuses ces derniers jours. Il me manque quelque chose, je ne sais plus quoi. C'est la faim, je crois.

Je m'approche à pas feutrés du visage de la dormeuse, dont la respiration est calme et régulière. Les longues boucles de sa chevelure encadrent son cou gracile. Son odeur de fleurs attise mes sens d'un feu intérieur. La faim envahit brusquement chaque parcelle de mon corps, me poussant à agir d'instinct, sans délai. Je tends la tête et enfonce mes dents dans la jugulaire de la femme, tout en l'enjoignant mentalement de demeurer endormie. Je suce à la source de vie. Une lumière puissante envahit instantanément mon esprit, accompagnée d'une vague de plaisir intense me parcourant le corps. Un voile se lève et mes pensées se densifient. Je comprends, je me rappelle de tout.

*
* *

Le temps avait passé et j'avais atteint l'âge adulte. Mon Maître m'adorait. Nous ne nous quittions que lorsqu'il s'éclipsait pour ses balades nocturnes, dont il revenait toujours très animé et de fort bonne humeur. Je n'étais qu'un chat à l'époque, aussi partais-je chasser de mon côté, sans me préoccuper de ses activités. Toutefois, une nuit, il m'emmena avec lui. Je saisis alors vaguement le sens de ses escapades ; il chassait lui aussi. Ce qu'il me fit cette nuit-là, je ne le compris jamais complètement. Je fus à la fois victime et bénéficiaire de son étreinte mortelle. Il m'ôta donc la vie et me ramena parmi les vivants ensuite. Peu de temps après ces moments étranges, je tuai mon premier humain, un jeune garçon à la peau tendre. Depuis, je n'ai plus jamais été le même. Le Maître m'expliqua un

David Osmay

Pétrus

David Osmay

Pétrus

jour que le fardeau de la solitude pesait trop lourd sur ses épaules, qu'il n'aurait pas supporté de me perdre, emporté par la vieillesse. C'est pourquoi il m'avait fait ce sombre cadeau. Mais un jour funeste, c'est lui qui disparut. Je l'attendis de longues semaines avant de me résoudre à quitter notre tanière, persuadé qu'il ne reparaîtrait pas. Dès lors, je n'ai eu de cesse de le chercher.

Repu, je me détache du cou de ma victime. Comme toujours, je ne peux absorber l'entièreté du liquide, et le sang s'épanche à présent sur les draps en une cascade rouge. Le cœur de la jeune femme bat encore, mais de moins en moins fort, de moins en moins vite. Bientôt, le flot écarlate se tarit et, au moment où le muscle cardiaque déclare forfait, je relâche mon emprise sur l'esprit de ma victime. Les traits de son visage se détendent légèrement et la vie l'abandonne. Quant au petit maître, il dort paisiblement. Je me lèche les babines barbouillées et saute à terre. Étant donné l'état psychologique lamentable d'Arthur, je décide qu'il est temps de m'en séparer. Il ne tiendra plus le choc. Cacher le cadavre, vivre avec la culpabilité et la certitude d'être un fou meurtrier, il ne l'encaissera pas une autre fois. Sans doute se livrera-t-il à la police le matin suivant, les yeux rouges de larmes, l'œil hagard. J'ai tout avantage à changer de maître, changer de ville. Poursuivre ma quête solitaire.

Par la fenêtre entrouverte, j'accède au toit du garage puis à la rue. Elle est déserte à cette heure avancée. Au-dessus du bitume et des demeures assoupies, la lune exhibe sa face blanche parsemée de cratères sombres. Je m'assieds un instant pour réfléchir. Ça fait mal. Tous ces souvenirs collés à mes pensées telles des tiques sur mon pelage. Mon Maître perdu, sans doute à jamais. La recherche continuelle de victimes capables de me donner leur force vitale, leur intelligence. C'est si fatiguant. Un rat choisit ce moment pour sortir sa tête allongée d'un caniveau. Il couine en me voyant et se réfugie précipitamment dans son trou. Il serait si simple de chasser ces proies stupides ! Je pourrais alors régresser tranquillement, laisser les souvenirs s'effacer un à un, redevenir presque un animal. Juste un peu différent. Je me nourrirais de faibles créatures et jouirais à nouveau de plaisirs simples, non entravés de pensées incongrues et parfois dérangeantes. Peut-être pourrais-je même vivre parmi les chats normaux. Non, ils ne m'accepteraient pas en tant que l'un des leurs mais me fuiraient comme la peste, dégoûtés par le monstre qu'ils verraient en moi. Je comprends la solitude douloureuse que mon Maître a éprouvée et qui l'a poussé à faire de moi son compagnon.

Un miaulement rauque attire mon attention. De l'autre côté de la rue, une chatte à la robe tigrée apparaît de derrière une voiture. Elle crache vers moi, inconsciente de ma supériorité physique. Je pourrais la terrasser en un instant. D'abord irrité, je me réjouis soudain de sa présence. Il est temps d'en finir avec cette vie de paria. Oui… Si mes congénères me rejettent, je peux faire le choix, moi, de les accepter.

Inquiète, la splendide femelle m'observe d'un air circonspect. Je plonge mon regard dans ses yeux verts tout en m'approchant d'un pas confiant, résolu à ce que ces années d'isolement s'achèvent. Grâce au Maître, je connais la marche à suivre.

Questions à **David Osmay**, auteur de ***"Pétrus"***

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?

Quand j'avais dix ou onze ans, j'ai écrit un "livre dont vous êtes le héros", un ouvrage formidable rédigé au stylo dans un petit carnet à lignes.

Sinon, mon premier pas d'auteur, je crois que je le fais à l'instant même. "*Pétrus"* est ma première nouvelle publiée…

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour écrire ?

Ma motivation initiale était de ne plus regarder en arrière avec des regrets (si seulement j'avais essayé d'écrire.) Aujourd'hui, je vis l'écriture, à mon niveau, mais je la vis. C'est tout ce qui compte.

L'écriture pour toi, c'est :

Cela relève du plaisir et de la thérapie. Plaisir de manier les mots, d'inventer des histoires. Thérapie parce qu'on s'explore soi-même, on retrouve des choses enfouies depuis longtemps, on rouvre des blessures pour les cicatriser mieux ensuite. Mais c'est surtout du plaisir.

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

Le thème du vampire m'attirait. Par ailleurs, je connais vraiment un chat noir tellement intelligent qu'on le croirait humain. J'ai combiné les deux en imaginant les effets du vampirisme sur un animal (intelligence quasi humaine, conflits intérieurs, esprit manipulateur…). Le personnage qui en résulte me plaît beaucoup. Je m'en sens proche.

Si tu devais personnifier une figure du romantisme noir, tu serais… :

Sans hésiter, à la fois vampire et dandy. Un être raffiné et élégant comme en dépeint Anne Rice dans ses livres. Avec plein de pouvoirs en plus, c'est la cerise sur le gâteau.

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

J'ai toujours l'une ou l'autre nouvelle en friche. J'aimerais dépasser le cadre du Fantastique et m'essayer à la Fantasy et à la Science-Fiction. Quand je m'en sentirai capable, je chercherai une bonne histoire et j'en ferai un roman.

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Par chance l'une de mes nouvelles fantastiques a été acceptée par les éditions "Sombre Bohème" pour une anthologie dédiée à l'orgueil. Je ne connais pas encore les détails ni la date de parution.

Ôkami

Texte : Philippe Déniel
Illustration : Tony Patrick Szabo

Ôkami

Philippe Déniel

Le bar de Saburo était l'un des rares lieux que Katsuo appréciait à Tokyo. Il y régnait une atmosphère très différente de celle des autres débits de boisson. Ici, on ne croisait pas la clientèle habituelle des *Salary Men*, ces hommes d'affaires en costume trois-pièces gris, taillés à la mode occidentale, et qui se ressemblaient tous les uns les autres. Il n'y avait là aucun poste de télévision pour venir briser la quiétude de l'endroit en brayant en boucles les cours de la bourse ou en diffusant en direct les matchs de base-ball du championnat. Saburo avait tenu à conserver son établissement dans le même état que lorsque son grand-père l'avait fondé. En se laissant aller à rêvasser, Katsuo imaginait volontiers l'un des sept samouraïs de Kurosawa passer la porte et s'asseoir à une table : il n'aurait pas fait tâche dans ce cadre volontairement fidèle à la tradition la plus stricte. Saburo était l'un des rares amis de Katsuo et surtout il était probablement la seule personne à ne pas le craindre tout en sachant tout de sa nature véritable. La première fois qu'ils s'étaient rencontrés, le tavernier était un tout jeune garçon caché derrière le comptoir, alors que l'autre avait un physique sensiblement identique à celui d'aujourd'hui. Katsuo était grand et émacié, d'un âge difficile à définir, mais avec des traits résolument européens. Saburo n'ignorait rien des autres particularités de son visiteur. Ils étaient néanmoins devenus proches et cette amitié revêtait la plus haute importance pour les deux hommes.

— Il y avait longtemps que tu n'étais pas passé par ici, Katsuo.

Un sourire en coin marqua le visage de son interlocuteur, visiblement amusé.

— Tu as un vrai sens de la formule. Tu sais parfaitement que je m'étais juré de ne jamais remettre les pieds dans cette ville.

— Effectivement. Mais un patron de bar ne doit jamais avoir l'air étonné quand il voit arriver un client, surtout un vieux camarade. Ce serait mauvais pour le commerce.

— Tu mens, mon ami. Je pense même que tu avais deviné ma venue. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment. J'ai su que tu serais bientôt là quand Grand-Mère a commencé à faire passer le mot pour sa petite vente aux enchères de ce soir.

Katsuo ne répondit pas. Saburo s'absenta quelques instants pour aller dans sa réserve. On l'entendit farfouiller dans un placard avant de le voir revenir avec une vieille bouteille de saké.

— Regarde un peu ce que je te ramène. La cuvée spéciale de mon père, ou du moins ce qu'il en reste. On a entamé celle-ci ensemble, tu te souviens ?

— Oui, j'ai l'impression que c'était hier.

— C'était il y a presque vingt ans pourtant.

Le tavernier leur servit deux verres qu'il remplit du précieux alcool.

— Il y a quelqu'un qui t'attend. Il prétend qu'il a rendez-vous avec toi, ici.

— C'est juste. Tu ne l'aimes pas, n'est-ce pas ?

— Il passe son temps à mentir et à tricher. Tu devrais te méfier de lui.

— Ne t'inquiète pas, je sais parfaitement ce que je fais.

Sanjuro était déjà attablé. Il eut un petit air amusé en voyant arriver l'Occidental. Il était impeccablement rasé et coiffé et il portait un luxueux kimono de soie. Il prétendait montrer ainsi son attachement à la tradition. La vérité était tout autre, ce costume était l'astuce la plus élégante qu'il avait trouvée pour dissimuler son épaisse queue de renard.

— C'est un réel plaisir de te revoir, Katsuo. Tu n'as pas changé pendant toutes ces années.

— Tout comme toi. Nous ne vieillissons pas bien vite, c'est l'un des rares avantages qu'ont les gens comme nous. Tu as ce que je t'ai demandé ?

— Évidemment. M'as-tu déjà vu déroger à ma parole ?

Il sortit une bourse de la sacoche posée à côté de sa chaise. Il en tira un petit objet en bois. Il s'agissait d'une pièce de *shogi*, une sorte de cousin oriental du jeu d'échec. Le jeton était un *Ka-Ku*, l'équivalent d'un fou.

— Ceci est le sésame indispensable pour se rendre la soirée privée que donne Grand-Mère. On te laissera entrer si tu présentes cette petite chose aux portiers.

— Tu as le reste ? Même avec un tel laissez-passer, on ne me laissera pas rentrer, mon apparence est connue et Grand-Mère s'attend à me voir.

— Bien sûr. J'ai mis tout mon savoir-faire dans la conception de ce charme.

Il poussa devant lui une boîte en bois. Elle contenait un parchemin. Katsuo le lut, imprimant dans son esprit l'incantation qui y figurait.

— Récite cela en pensant à une personne et tu prendras l'aspect de celle-ci aux yeux de tous.

L'Occidental sortit de sa veste une liasse de billets, la somme convenue avec Sanjuro en paiement de ses services.

— J'espère que tout cela vaut bien le prix que je te paye.

— N'aie pas la moindre crainte. C'est satisfait ou remboursé. Je te souhaite bonne chance, j'aimerais que tu réussisses.

— De quoi parles-tu ?

— J'ai compris pourquoi tu tenais tant à venir t'inviter à la soirée de Grand-Mère. Si tu veux mon avis, elle va beaucoup trop loin et elle souille la tradition. Vendre ainsi sa propre petite fille n'est pas honorable.

— C'est ma faute. J'ai été aveugle et stupide, j'aurais dû comprendre que les choses prendraient cette tournure. Grand-Mère était déjà cupide et dépourvue de scrupules autrefois, j'aurais pu éviter bien des peines à cette gamine si j'avais eu le courage d'agir à cette époque.

— Tu ne peux pas changer le passé, Katsuo.

— Oui, mais je crois que je peux agir sur l'avenir, sur son futur à elle. Ce soir, je réparerai le mal que j'ai laissé faire, il y a seize ans de cela.

L'Européen quitta le renard magicien, emportant la formule magique et le jeton de bois. Il se retourna vers le tavernier et s'inclina quelques instants devant lui, en signe de gratitude. Puis il finit son verre et tourna les talons. Au moment où il passait la porte du bar, il entendit Saburo marmonner une brève bénédiction traditionnelle. Les deux amis n'avaient aucun goût pour les adieux, et le tenancier de l'établissement savait qu'ils ne se reverraient certainement jamais plus, quelle que soit l'issue des événements de cette soirée. Il le regarda s'éloigner dans la rue, le cœur gros. Dehors, la lune éclairait la scène, aussi ronde et brillante qu'un petit soleil de nuit.

Katsuo héla un taxi en sortant. Il indiqua au chauffeur l'adresse que Sanjuro lui avait communiquée, sans aucun autre commentaire. Il descendit en plein Shinjuku. Il y a quelques décennies de cela, on aurait pu qualifier ce faubourg de Tokyo de quartier chaud, mais la réalité était différente aujourd'hui. Si la vie nocturne était toujours reine, plus personne ne s'y aventurait dans le but de s'encanailler. Sur la plupart des bâtiments, de grandes enseignes publicitaires lumineuses vantaient les mérites de plusieurs marques, étrangères pour la plupart. Elles jetaient sur les trottoirs un patchwork de lumières aussi criardes que clignotantes.

La première fois que Katsuo y était venu, il y a une éternité de cela, Grand-Mère tenait déjà un bordel. Elle portait un autre nom, était jeune, belle, mais elle était la même maquerelle impitoyable que maintenant. Elle avait été contrainte de fermer boutique quand la prostitution n'avait plus été tolérée

aussi facilement par les autorités. Ce n'était pas un problème pour elle, elle avait juste continué à travailler plus discrètement. Ainsi était né l'un des plus fameux réseaux de filles à louer de toute la capitale. Organiser sa petite soirée ici, à l'endroit précis où elle avait jadis inauguré son premier lupanar relevait manifestement d'un excès de sentimentalisme ou de superstition.

L'ancienne maison de passe avait disparu, un magasin d'électronique, toujours ouvert malgré l'heure avancée, se trouvait à sa place. Katsuo alla dans l'arrière-cour, profitant de l'ombre pour passer inaperçu. Plusieurs personnes étaient là, visiblement des hommes de main qui contrôlaient l'accès à un escalier conduisant à un local en sous-sol. Un vieillard en kimono vérifiait que les invités ne portaient aucune arme sur eux, secondé par un impressionnant *sumotori* sensé expulser les intrus. On leur avait cependant adjoint un groupe de trois truands dont les costumes Armani dissimulaient mal leurs pistolets semi-automatiques. *Il y a un moment où il faut savoir concilier avec la tradition*, songea Katsuo. Il n'avait pas revu Grand-Mère depuis fort longtemps, et son signalement avait certainement été indiqué aux gardes. Il valait mieux procéder différemment pour entrer sans encombre.

Il s'éclipsa dans une ruelle voisine, déserte à l'exception du clochard qui y dormait dans une maisonnette improvisée, fabriquée avec de vieux cartons et des journaux. Il braqua les yeux sur la pleine lune quelques instants puis se concentra sur la photo d'une femme en tailleur Chanel. Il l'avait découpée dans une revue qu'il avait achetée à l'aéroport, mais elle devrait suffire pour que son sortilège d'illusion fonctionne. Son image se troubla tandis qu'il récitait l'incantation d'une voix douce. Le sans-logis, dérangé dans son sommeil par l'intrusion de Katsuo, et qui avait assisté à toute la scène, ne sembla guère étonné de voir une jolie jeune fille sortir de l'impasse mal éclairée. « Cette ville devient folle », se contenta-t-il de philosopher avant de se rendormir.

Ainsi déguisé, Katsuo n'eut aucune difficulté à tromper la vigilance des gardes de Grand-Mère. Il riait sous cape de la gêne du vieillard en kimono au moment de le fouiller au corps pour vérifier qu'il n'était pas armé. Le sous-sol était aménagé avec l'ancien mobilier des maisons closes que la vieille femme avait gérées pendant toute sa carrière. L'ensemble dégageait une impression de charme et de quiétude presque irréelle. Katsuo se mêla aux convives, espérant glaner dans leurs conversations les informations dont il allait avoir besoin. La geisha vieillissante avait décidé de mettre en vente aux plus offrants les services de ses plus belles hôtesses. Mais surtout, il était question de la virginité d'une jeune fille, événement qui devait être le clou de la soirée. Il y a plusieurs dizaines d'années qu'une telle chose ne s'était plus produite et le fait que l'ingénue était la propre petite-fille de la tenancière alimentait les discussions, mais ne gênait personne. Katsuo sentit la colère monter en lui. Tout ce qu'il avait entendu était donc fondé. Il fallait qu'il la trouve et qu'il agisse, aussi vite que possible.

Le lupanar souterrain avait été organisé d'une façon très élaborée. Des cloisons amovibles en bois et en papier huilé, richement décorées de peintures complexes, séparaient les lieux en différentes pièces. L'odorat de Katsuo était particulièrement fin, et ce fut un jeu d'enfant pour lui de découvrir la salle qu'il cherchait. Elle était surveillée par deux hommes armés.

— Vous devez partir d'ici, mademoiselle. Cet endroit est interdit aux clients, dit le premier, croyant s'adresser à une jeune femme.

— Je suis désolée, je crois que je me suis égarée. C'est un vrai labyrinthe ici. Pourriez-vous me reconduire ?

— Croyez bien que je suis désolé, mais c'est impossible. Nous gardons une personne de grande valeur. De plus, notre patronne nous a informés qu'un intrus s'était probablement mêlé aux convives. Nous ne pouvons pas relâcher notre vigilance.

Katsuo tourna les talons, en essayant de ne rien laisser paraître de sa fureur. Ce vieil escroc de Sanjuro n'avait probablement pas pu s'empêcher de vendre la mèche, sa prétendue honnêteté n'était vraiment qu'une forfaiture de plus à son actif. Il ne fallait plus qu'il tarde, la situation allait très rapidement évoluer en sa défaveur, d'autant qu'il doutait à présent de l'efficacité et de la durée

Philippe Déniel

Ôkami

du sortilège d'illusion que lui avait fourni le renard. Il avait toutefois obtenu le renseignement qui lui manquait, il savait où était celle qu'il cherchait.

Revenant sur ses pas, il retrouva l'espace autour du buffet, désormais désert. Les enchères avaient commencé et Katsuo pouvait entendre les offres concernant les premières prostituées. Il avait une bonne heure devant lui avant que n'arrive le point culminant de la vente.

Il se dirigea dans les toilettes, et s'enferma dans une cabine. Ayant repris son apparence normale, il sortit de l'une de ses poches une photo. Le papier était jauni par les années et l'image couleur sépia. Elle représentait une jeune femme dans une tenue de soie compliquée, le visage maquillé de blanc, sa chevelure retenue par un peigne ouvragé. Grand-Mère était belle autrefois, elle n'avait rien de la mégère acariâtre qu'elle était maintenant. Il semblait à Katsuo qu'elle avait été prise hier alors qu'elle datait de près d'un demi-siècle. Elle l'avait recueilli après son arrivée d'Europe comme passager clandestin à bord d'un cargo européen, et elle lui avait donné un nouveau nom et une raison de vivre. Ils s'étaient aimés et avaient eu ensemble un enfant, une petite fille. Cette époque était révolue depuis longtemps, et le cœur de l'Occidental se serra à cette idée. Il focalisa ses pensées sur la personne qu'était devenue son ancienne compagne. Il récita de nouveau la formule que le Sanjuro lui avait apprise. Son aspect se modifia instantanément et une vielle femme ressortit dans le couloir. Katsuo espérait qu'il ressemblerait suffisamment à Grand-Mère pour faire illusion et réussir à se faire passer pour elle. Il regagna la porte gardée qu'il venait juste de découvrir.

Les deux cerbères le saluèrent respectueusement en le voyant arriver, croyant recevoir la visite de leur employeur. Singeant ses attitudes, qu'il connaissait bien, Katsuo leur intima de le laisser passer d'un seul geste, un ordre auquel ils obéirent immédiatement. Il rentra dans le boudoir.

Une jeune eurasienne s'y trouvait. Elle était assise devant un grand miroir. Elle portait un kimono rouge et luxueux et pleurait toutes les larmes de son corps. Toujours déguisé, Katsuo s'approcha d'elle.

— Ne crains rien, Grand-Mère, je serai prête à temps, dit-elle.

— Je ne venais pas pour cette raison, mon enfant.

— Pourquoi es-tu là, dans ce cas ? Je sais que tes profits sont tout ce qui compte pour toi.

— Hitomi, les choses se passent différemment de ce qui était prévu. Tu dois quitter cet endroit au plus vite. Dépêchons-nous, le temps est contre nous.

— Serais-tu devenue folle, mon aïeule ? Tu as toi-même engagé des *yakuza*. Tu me gardes prisonnière ici pour garantir ma virginité que tu comptes vendre au plus offrant, et voilà qu'à présent tu souhaites que je m'échappe. Explique-toi !

— Cesse donc de parler et suis-moi. Nous devons nous presser.

La jeune fille se tourna vers Katsuo. Elle le dévisagea attentivement, comme si elle le voyait pour la première fois.

— Vos yeux… Vous n'êtes pas Grand-Mère, jamais elle ne serait capable de me regarder de cette façon-là. Qui êtes-vous ?

Le déguisement de Katsuo disparut aussitôt, révélant son aspect réel. La jeune fille se redressa d'un bond, renversant sa chaise. Elle ne parvenait pas à articuler la moindre parole. L'intrus lui était curieusement familier, mais elle était incapable de dire pourquoi. Ce dernier prit doucement ses mains dans les siennes, comme pour la calmer.

— Comment avez-vous fait cela ? C'est incroyable.

— C'est sans importance. Écoute-moi bien. Je suis un vieil ami de ta famille. Je n'ai pas le temps de t'expliquer. Tu dois me suivre. C'est très important.

— Vous croyez que je vais vous obéir ? Vous êtes quoi, exactement, une sorte de sorcier, un démon ? Je ne vous suivrai pas avant d'en savoir plus sur vous.

Katsuo la regarda. Sa mère avait à peine son âge au moment de sa mort. Elle avait parfois le même genre de regard, à la fois curieux et furibond. Elle ne viendrait pas avec lui s'il ne parvenait pas à la convaincre de sa volonté de l'aider.

— Je m'appelle Katsuo. C'est le nom que ta grand-mère m'a donné quand elle m'a recueilli, il y a plus de quarante ans de cela. J'étais amnésique et je n'ai pas la moindre idée de l'endroit d'où je viens. J'ai aimé celle qui est à présent la tenancière de cet endroit. Nous avons eu un enfant ensemble, une petite fille que nous avons appelée Sansuki…

— Sansuki ? l'interrompit Hitomi, c'est le nom de ma mère.

— C'est exact. Je suis ton grand-père.

— Cela n'a pas de sens, vous avez l'air si jeune… Votre touchante petite histoire n'est qu'un tissu de mensonges !

— Elle est vraie, je peux te le jurer. Je ne vieillis pas, c'est ainsi. Ce qui compte, c'est que je suis venu te sortir d'ici. Je n'ai pas su aider ta mère, à l'époque. J'ai laissé faire quand elle est devenue pensionnaire de ta grand-mère, sous la pression de celle-ci. Elle a été tuée par un client violent qui avait trop bu. Je ne veux pas que cela t'arrive à toi aussi.

— Comment savez-vous tout cela ? Personne n'a jamais été au courant, Grand-Mère y a veillé.

Katsuo resta silencieux quelques instants.

— C'est moi qui ai trouvé son corps mutilé, et son meurtrier. J'ai alors eu un moment de folie, je l'ai tué de mes mains et j'ai dû partir loin, pour échapper à la police et aux *yakuza*. Il y a quelques semaines, un ami, le patron d'un bar des quartiers populaires, m'a prévenu de ce qui allait se passer ce soir. Je suis venu pour que tu n'aies pas le même destin que ta mère.

Hitomi était restée silencieuse. À présent elle se souvenait d'avoir vu cet homme sur de vieilles photographies, dans le bureau de son aïeule. Elle se surprit à vouloir croire toutes ses balivernes.

— Il y a encore une chose que tu dois savoir. Je ne suis pas comme les gens que tu connais, je suis profondément différent. Tu es de mon sang, tu es comme moi…

La jeune fille n'eut pas le temps de répondre. La porte explosa, laissant le passage à deux *yakuza* avec des armes automatiques. Grand-Mère se tenait derrière, en compagnie d'un homme vêtu d'un luxueux kimono de soie.

— Vos informations étaient d'une rare exactitude, Sanjuro San. Je vous suis très reconnaissante pour cette aide que vous m'avez apportée. Vous serez payé comme promis.

Le renard s'inclina devant elle, pétri d'obséquiosité.

— Travailler pour vous a été un réel privilège, je vous le garantis.

La vieille femme se tourna vers son ancien amant.

— Tu n'as pas changé, Katsuo. Tu es le même qu'autrefois, toujours aussi naïf. Tu accordes ta confiance à n'importe qui.

— Tu te trompes. Pendant toutes ses années de fuite, j'ai eu le loisir de retourner en Europe pour chercher à savoir qui j'étais. J'ai fini par trouver. Cela ne m'a pas rendu la mémoire, mais cela m'en a suffisamment appris. Tu n'as pas idée de qui je suis.

— Pauvre idiot, ricana la vieille tenancière. Je sais de quel bois tu es fait, tu m'impressionnes pas !

— Laisse nous partir, elle et moi. Tu n'entendras plus parler de nous.

— Certainement pas !

Elle se tourna vers ses deux hommes de main :

— Occupez-vous de lui, dit-elle simplement.

Les armes automatiques crépitèrent. Katsuo reçut les deux rafales de plein fouet. Il recula sous la violence de l'impact, renversa un paravent de mois laqué. Puis il s'écroula lourdement au sol, mortellement touché.

— Hitomi, n'oublie pas, tu es de mon sang, eut-il le temps de prononcer avant que ses yeux ne se ferment.

Hitomi aurait voulu s'agenouiller à côté de lui alors qu'il s'éteignait doucement, mais elle sentit la poigne de Grand-Mère se refermer sur son bras. Cette dernière cachait difficilement sa satisfaction.

— Voilà un problème de réglé, conclut la vieille femme.

Philippe Déniel

Ôkami

— Il avait raison, tu n'es qu'un monstre, hurla Hitomi, je…

Une gifle la fit taire. Son aïeule la regardait d'un air dur

— Silence ! Ton avis n'a aucune importance. Viens donc avec moi, nous avons une vente à terminer. Ta virginité te donne une grande valeur et je ne tiens pas à laisser filer la pièce maîtresse de mes enchères.

Avant de partir, elle s'adressa à ses hommes :

— Quant à vous, nettoyez moi tout ce gâchis ! Je ne tiens pas à ce que mon parquet reste souillé par le sang de ce crétin.

Deux *yakuza* s'occupèrent du cadavre de Katsuo. Ils avaient reçu l'ordre de le déposer dans une pièce isolée. Une fois les clients partis, ils auraient tout le temps de le faire disparaître discrètement. Pour l'heure, ils portaient la dépouille qu'ils avaient grossièrement recouverte d'une couverture.

— C'est curieux, dit le premier, je jurerais qu'il a bougé.

— Tu dis n'importe quoi. Il s'est pris tellement de pruneaux qu'il en est littéralement farci.

— Je ne plaisante pas, ça vient juste de recommencer.

Un petit bruit métallique les interrompit. Deux autres tintements discrets les suivirent. L'un des *yakuza* ramassa l'un des minuscules objets qui produisaient ces sons. Il s'agissait d'une balle usagée du calibre qu'ils avaient l'habitude d'utiliser. Elle était tombée du corps qu'ils transportaient. Ils se regardèrent, stupéfaits. Le cadavre commença alors à être agité de mouvements violents et saccadés et ils durent le lâcher. Ils ne comprirent pas davantage quand Katsuo se redressa et se mit à grogner tandis que sa morphologie se transformait. Ils n'eurent pas le réflexe de partir, ils crurent que leurs automatiques pourraient les sauver. La clameur de la vente qui battait son plein couvrit leurs hurlements lorsque la créature se jeta sur eux.

Les enchères étaient sur le point de se conclure en apothéose quand Katsuo les interrompit. Ses vêtements étaient déchirés, dévoilant une fourrure sombre et courte qui recouvrait son corps élancé et musclé. Son visage était devenu une parodie d'humanité, déformé par une gueule en forme de museau et des yeux brillants de sauvagerie. La bête gronda, révélant des dents acérées. Les clients effrayés retinrent leur souffle devant la chose qui venait de faire son apparition, espérant que le service d'ordre de la maquerelle saurait venir à bout du monstre. Bientôt ils comprirent leur erreur et hurlèrent de terreur.

Katsuo était très rapide, il profita de la panique qu'il avait provoqué pour se jeter sur les gardes avant qu'ils ne puissent passer à l'attaque. Il égorgea l'un d'eux d'un coup de griffes tandis que ses collègues dégainaient leurs pistolets mitrailleurs et leurs sabres. Une rafale d'automatique lui déchira l'abdomen, mais cela ne l'arrêta pas. Tandis que les blessures se refermaient avec une rapidité surnaturelle, il se jeta sur le tireur et referma sa mâchoire sur sa gorge, le décapitant à moitié. Presque aussitôt il fut sur un sabreur qu'il éventra avec ses mains. Rien ne semblait à même de stopper sa rage et sa folie meurtrière.

Dans la salle, clients, serveurs et prostituées se bousculaient pour tenter de sortir de cet antre de cauchemar. Les *yakuza* survivants décidèrent de se regrouper autour de Grand-Mère, une façon comme une autre d'échapper à l'affrontement tout en sauvant la face. La vieille maquerelle regardait celui qui venait de briser ses projets, une folle lueur de haine dans les yeux.

— Je l'ai toujours su, Katsuo. Tu n'es qu'un monstre, une aberration, un *ôkami* qui se prend pour un homme…

Le lupin la considéra quelques instants. Puis il poussa un long grognement menaçant. Ses intentions à l'égard de la vieille femme étaient claires. Cette dernière comprenait mieux ce qui s'était produit, cette fameuse nuit, il y a seize ans de cela, quand sa fille Sansuki était morte. Son père s'était laissé aller à sa souffrance et à sa double nature monstrueuse. Il avait massacré le baron de la pègre meurtrier de son enfant.

Hitomi, quant à elle, avait observé la scène, sans bouger. Elle ne songeait pas à profiter de la panique pour fuir. Elle était fascinée par ce qu'elle voyait. La situation était terrifiante, pourtant, il lui semblait que le vrai monstre n'était pas cette créature mi-homme mi-loup, mais bel et bien son aïeule. Une colère comme elle n'en avait jamais connue commença à brûler en elle. La jeune fille saisit la main de la vieille femme pour l'empêcher de prendre le pistolet qu'elle cachait sous son kimono.

— Sale petite idiote ! Qu'est-ce-que tu fais ?

— Ça suffit, Grand-Mère, tu ne feras plus de mal à personne, désormais.

— Pauvre folle ? Tu t'imagines que tu vas m'empêcher de le tuer. Sache que j'ai mâté de plus fortes têtes que toi !

— Tu ne comprends pas. Je suis de son sang, je suis comme lui. Moi aussi, je suis un *ôkami*.

La vieille ne trouva rien à répondre. La peau si blanche et si parfaite de sa petite fille était en train de devenir rêche et poilue, son visage se déformait à son tour révélant ses dents luisantes. Sa musculature inhumaine déchira son délicat kimono, le réduisant en lambeaux. La métamorphose fit de Hitomi une créature semblable à son grand-père, bien que plus fine et plus jeune. Sa première action en tant que louve fut d'égorger sa grand-mère de ses puissantes mâchoires. Katsuo profita de la confusion pour massacrer les *yakuza* restants. Les deux lupins portèrent alors leurs attentions sur les clients qui n'avaient pas réussi à sortir. Certains étaient des truands, des politiciens corrompus et des trafiquants. Tous succombèrent à la fureur qui se déchaîna contre eux.

Seules deux personnes sortirent de la maison close, au petit matin : un homme à l'âge difficile à définir, un *gaijin* sans l'ombre d'un doute, et une jeune eurasienne.

*
* *

Un mois plus tard, Saburo, le tavernier, décida de s'accorder une journée de congé. Les dernières semaines avaient été riches en événements. Sa clientèle faite de quidams et de petits malfrats sans envergure lui en avait relaté les moindres détails. La découverte du "bar à hôtesses" ravagé de Grand-Mère avait provoqué une vive émotion dans le quartier Shinjuku. Les autorités ne réussirent pas à dissimuler la violence avec laquelle les victimes, de gros bonnets du milieu et leurs séides, avaient été tuées. Dans les jours qui suivirent, la police reçut un colis anonyme. Il renfermait un calepin manuscrit, le carnet d'adresses de la vieille femme. Ceux qui le recueillirent surent en faire un usage efficace, et pas une heure ne s'écoula sans que la pègre ne maudisse les mystérieux donateurs. Un fait divers passa presque inaperçu, sauf aux yeux de Saburo. L'échoppe de Sanjuro fut dévastée, une nuit. On ne retrouva aucune trace de celui que tous considéraient comme un receleur à la petite semaine. Rares furent les personnes qui comprirent pourquoi le corps démembré et mutilé d'un renard fut découvert parmi les décombres.

Saburo alla chercher son courrier. Il comptait y trouver son journal, il irait ensuite le lire tranquillement, tout en sirotant quelques verres de la cuvée spéciale de son père. Avec le quotidien, il trouva une lettre venant d'Europe. Voilà qui était pour le moins curieux.

Le tavernier retourna d'un pas vif à son comptoir. Il utilisa un couteau aiguisé en guise de coupe-papier pour ouvrir l'enveloppe. Elle contenait une simple photographie. On y voyait Katsuo et sa petite fille, ils se tenaient sur le quai d'un port de marchandises. Saburo remarqua que les caisses derrière eux portaient des inscriptions dans une langue étrangère. Cela ressemblait à de l'allemand, mais il n'en était pas certain. Quelques mots étaient griffonnés au dos de la photo :

"Je suis toujours en vie, et à présent je sais qui je suis."

Le vieux barman sourit. L'homme et la jeune femme avaient l'air heureux et détendus sur le cliché. Il songea à le garder en souvenir, voire même à l'afficher dans son bureau, au milieu d'autres images du passé.

Philippe Déniel

Ôkami

Il se ravisa. Katsuo s'était fait de nombreux ennemis, il ne devait pas subsister d'indice de sa fuite. Il prit donc une allumette et enflamma la photographie. Il la regarda se racornir et se consumer avec une odeur âcre, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que des cendres ternes.

Saburo leva son verre à la santé de son ami, puis il s'assit sur son fauteuil préféré et entama la lecture des nouvelles du matin. Voilà un jour de congé qui commençait fort bien.

Questions à **Philippe Déniel**, auteur de ***Ôkami***

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?

Je n'osais pas écrire. J'avais des histoires que je voulais raconter, je notais l'idée dans un petit calepin, mais je ne concrétisais jamais le projet. Mi 2002, j'ai vu le concours de nouvelles du site ActuSF (à l'époque ils s'appelaient encore "85ème dimension"), mais je ne me pensais à même de faire un truc à y soumettre. Dans le même temps, j'ai vécu une expérience assez difficile (une exposition un peu brutale à une peur phobique en fait), et je me suis dit que c'était trop bête de ne pas tenter le coup. J'ai donc écrit un texte en entier, pour la première fois, et je l'ai envoyé au concours. Ils m'ont donné un "Prix Spécial", et un tas d'encouragements. Je leur ai fait confiance et j'ai continué à écrire. C'est aussi bête que cela.

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour écrire ?

Simple : j'essaye d'écrire ce que j'aime lire. Et puis écrire c'est un peu comme lire, on voit l'histoire se dérouler un peu de la même façon. Disons que l'écriture c'est de la «lecture active».

L'écriture pour toi, c'est :

Un plaisir et un *hobby*. Un peu comme la lecture, sauf qu'on participe plus (cf plus haut).

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

Je ne pensais pas faire du romantisme noir, c'est purement involontaire de ma part. L'idée c'était de déformer le Petit Chaperon Rouge en le transposant à notre époque et au Japon, tout en donnant le beau rôle au Grand Méchant Loup. J'adore réécrire différemment des histoires qui existent déjà, en les détournant.

Est-ce un univers que tu côtoies souvent ?

Pas du tout. Là, c'est même involontaire…

Si tu devais personnifier une figure du romantisme noir, tu serais… :

Le loup-garou. J'aime bien l'idée de l'humain qui domine la bête en cohabitant avec elle, de la rivalité entre ces deux aspects. Les gens ont plusieurs faces, la sincérité et le mensonge, la vie sociale et la vie privée alors pourquoi pas l'homme et l'animal ?

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Écrire d'autres nouvelles et soumettre à autant de comités de lecture que possible, même si le fanzinat est un petit monde. Ainsi, j'espère faire mes armes et affûter mon écriture et mon style, la façon de mettre en forme mes idées. Un jour, j'aimerais bien écrire un truc plus gros… On verra bien.

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Là, j'attends le résultat des AT… À suivre….

Tony Patrick Szabo

Présentation

Questions à **Tony Patrick Szabo**, illustrateur de ***Ôkami***
Blog : http://www.szabo.canalblog.com

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'illustrateur ?
Vers 10 ans, j'ai dessiné un très grand nombre de dessins de Science-Fiction, j'étais persuadé qu'aujourd'hui nous pourrions visiter Mars et Jupiter...Un rêve d'enfant.

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour dessiner ?
La musique et surtout la lecture...

Quel genre ou courant littéraire (exemple d'illustrateur) a ta préférence ?
Bien sûr, le Fantastique. J'aime les auteurs du 19ème siècle, Maupassant, E. A. Poe, T. Gautier, N. Gogol, H. R. Haggard, H. P. Lovecraft. Aujourd'hui je lis pas mal de Science-Fiction comme A.C. Clarke ou F. Herbert *Destination vide* et *LI'incident Jésus* que j'ai beaucoup aimé et surtout le très beau roman de R. P. Russo *La nef des fous*. Pour les arts graphiques les peintres symbolistes et préraphaélites m'ont toujours fasciné, autrement j'apprécie H. R. Giger, Mobius, Bilal...

L'art graphique pour toi, c'est :
Un moyen de faire passer un message. Peut-être qu'en peignant des scènes imaginaires c'est faire passer un message ? ...

Comment t'est venue l'idée de cette illustration ?
Tout simplement en lisant et relisant la nouvelle, deux, trois scènes se sont imposées puis je me suis un peu documenté, en regardant les estampes japonaises ; j'avais tous les éléments pour réaliser mon illustration...

L'univers du texte que tu as illustré, est-ce un univers que tu côtoies souvent ?
Je lis dès que j'ai un peu temps devant moi....

Quelle a été ta méthode, ton mode opératoire, quel est ton médium préféré en général et pour ce dessin en particulier ?
Eh, bien ! quand la nouvelle sera publiée en ligne j'enverrai sur le forum du site mes croquis préparatoires. Pour ce dessin j'ai utilisé l'aquarelle qui est certainement ma technique préférée...

Si tu devais personnifier une figure du romantisme noir, tu serais davantage…
Le dandy me plait bien, je pense à ce court roman de Théophile Gautier, *Spirite*, un beau conte racontant l'histoire d'un homme, Guy de Malivert, qui aime une jeune femme morte...

Quels sont tes projets ou prochains défis ?
Réaliser d'autres illustrations pourquoi pas! sinon essayer de monter une expo.
Actuellement j'expose sur Nice quelques aquarelles avec le concours d'une galerie qui s'intéresse à l'art Fantastique...
Je publierai des messages d'infos sur mon blog pour la suite des événements.

Damné par amour

Texte : Ambre Dubois
Illustration : Elie Darco

Damné par amour

Ambre Dubois

La belle dame ne cessait de me dévorer des yeux. Créature aux allures de princesse nocturne, elle voilait de manière mutine ses lèvres derrière un éventail de dentelle sombre.

La soirée avait été interminable. Les discours de Lord Northland sur l'évolution des systèmes de chauffage dans les résidences privées londoniennes s'étaient révélés être d'un ennui plus que mortel. Même la douce couleur mordorée de l'absinthe et les volutes enivrantes de l'opium n'avaient pas réussi à me distraire de mon ennui.

Et voilà que, dans ce salon où la lueur des nombreux chandeliers commençait à s'éteindre délicatement, venait d'apparaître dans mon champ de vision cette magnifique personne, ravivant ainsi mon attention.

Je connaissais tous les invités présents à cette réception donnée par le vicomte Charles de Whitebourg à l'exception de cette inconnue. Je supposais qu'il ne pouvait s'agir que de l'épouse de mon hôte, seule dame à laquelle je n'avais pas été présentée.

Aucun des autres gentlemen ne semblait avoir remarqué son arrivée. Quant aux dames, elles s'étaient depuis longtemps retirées dans le petit salon adjacent pour se murmurer, en toute quiétude, des confidences cocasses.

Faisant mine de m'éclipser quelques instants de cette conversation pour le moins rébarbative, je m'approchai de cette charmante personne, un léger sourire sur les lèvres. Je rajustai discrètement ma tenue et espérai que des cernes de lassitude n'avaient pas encore envahi mon visage.

Le regard toujours posé sur moi, la belle ne cessait de m'observer, semblant détailler et savourer chacun de mes gestes dans une attitude typiquement féminine. Je ne la vis pas se déplacer mais mes pas me menèrent peu à peu vers les grandes portes-fenêtres ouvertes sur le jardin. Les rires des hommes fusaient dans mon dos, déjà lointains, déjà ailleurs. Une nouvelle bouteille d'excellent cognac venait d'être ouverte.

La lueur de la lune jouait malicieusement entre les nuages, s'amusant à éclairer de sa pâleur mon étrange inconnue. Sa robe, de la subtile couleur de la fée verte, semblait s'enorgueillir de reflet d'argent.

Dans un geste rapide, elle referma son éventail, et me présenta pour la première fois la courbe parfaite de son visage. Ève de la nuit, avec une grâce divine, elle avança une main dans ma direction. Le temps semblait s'être suspendu au cœur de ce jardin, dans ce geste délicat. La gorge nouée par ce spectacle, je parvins néanmoins à retrouver l'usage de la parole :

— Madame, je ne crois pas avoir l'honneur de vous connaître ?

Sous sa longue chevelure blonde, ses yeux céruléens se mirent à rire.

— Est-ce vraiment nécessaire de se connaître quand la passion parle d'elle-même ? me répondit-elle du bout des lèvres.

— Certes non…

Je m'avançai davantage, devinant mon chemin sous la faible clarté lunaire. Autour de nous, les haies et les buissons semblaient se mouvoir sans cesse pour nous isoler du reste du monde. Enivré par cette étrange danse, je concentrai ma vision sur la mystérieuse comtesse.

Chaque pas qui me rapprochait d'elle me la faisait découvrir plus somptueuse, plus ensorcelante. Sa peau de nacre sur le velours de sa robe m'attirait tel un papillon vers une lueur perdue dans la nuit.

Quand je fus si proche que je pouvais voir mon reflet dans ses prunelles, des brumes bleutées

s'étaient élevées aux alentours pour nous encercler, comme le précieux témoin de notre intimité. Avais-je trop bu ou le désir que j'éprouvais pour cette femme me faisait-il perdre la tête ?

— Madame, tout cela est-il bien raisonnable ?

— Raison ou passion, je crois que votre âme a déjà décidé.

Elle leva lascivement un bras vers moi et se pencha, avec délice, les lèvres entrouvertes, pour m'offrir ce sanctuaire purpurin. Offrande païenne qui me fit rougir, animant en moi des désirs qui n'avaient rien de chastes.

Mes mains se refermèrent sur sa taille fine et je ne pus résister plus longtemps. Son éventail tomba au sol, créant des turbulences dans la fine brume qui nous entourait et mon souffle se joignit au sien.

Ses lèvres étaient plus froides que la glace mais la passion qui m'animait se chargea de les réchauffer. Nos désirs se mêlèrent, nos baisers se firent plus profonds au fur et à mesure que nos corps se rapprochaient. Sous l'épais velours de sa robe, ses courbes pleines se lovaient contre mes membres, la chute de ses reins se cambrait sous mes doigts. Un feu de plaisir et de désir s'anima dans mon ventre, devenant de plus en plus irrésistible.

Dans un soupir, elle s'écarta doucement, me mettant presque au supplice. Sa langue se mit à titiller la peau de ma gorge. D'un geste de la main, elle me desserra le col de ma chemise et je sentis ses doigts froids s'aventurer sur ma nuque, allant jusqu'à me provoquer de longs frissons qui me remontèrent le long de l'échine.

Un léger rire parvint jusqu'à mes oreilles. Je ne pouvais m'empêcher de pousser des râles bestiaux alors que ses mains, habiles, me caressaient sans relâche, avides de passion charnelle. Dans cet état de grâce, mon esprit se troubla et une légère torpeur m'envahit. Les brumes du jardin étaient-elles en train de s'immiscer dans mon esprit ? Il me semblait que mon corps commençait à flotter sur ce fin brouillard bleuté. J'ouvris les yeux mais ne vis que la lueur des étoiles. Dans ce décor, ma tendre amante m'offrit un délicat sourire de ses lèvres plus vermeilles que jamais. Un étrange éclat naquit dans son regard et ce fut l'obscurité.

— Henry !

À l'évidence ce n'était pas la première fois que l'on criait mon nom, l'intensité de la voix et la solide poigne posée sur mon bras pouvaient en attester.

— Henry !

J'ouvris les yeux mais il me fallut un moment pour comprendre que je venais d'émerger d'un lourd sommeil. Je soulevai péniblement ma tête de la pierre où elle reposait. La nuque endolorie, je fis face à l'homme qui me secouait l'épaule avec vigueur.

— Monsieur le vicomte ?

En un éclair, les évènements de la veille me revinrent en mémoire. J'avais passé la soirée chez le vicomte en compagnie du gratin de la société victorienne. Et j'avais rencontré cette femme à la beauté si fascinante. Nous nous étions échappés dans le jardin et…

Je devais arrêter là le cheminement de mes pensées sous peine de devoir ensuite présenter un visage cramoisi à mon hôte.

Me redressant péniblement, fermant à demi les yeux devant le soleil levant, je me rendis compte de l'incroyable lieu dans lequel je me trouvais : des hautes tombes de pierres bleues m'encerclaient de toute part, créant des ombres étranges autour de nous. Et, sous mes mains, à l'endroit où avait dû reposer ma tête pendant mon étrange sommeil se trouvait l'inscription suivante : « Anthéa de Whissex 1823-1845 »

Dégrisé et gêné par cette embarrassante situation et le trouble que j'avais dû causer à mon hôte, je me relevai prestement pour lui faire face.

— J'ignore ce qui s'est passé, ni par quels hasards ou circonstances je me suis retrouvé en ce lieu…. D'ailleurs à ce propos : où sommes-nous ?

— Vous vous trouvez dans le cimetière familial de la demeure des Whitebourg. Je crois qu'hier soir nous avons tous abusés de… différentes substances. Je dois bien vous avouer qu'aucun de nous n'avait remarqué votre absence.

Et c'était heureux car je ne comptais pas me retrouver pris en flagrant délit d'adultère. Je tentais, sans grand succès, de remettre un peu d'ordre dans mes vêtements, pestant contre la désagréable odeur que je portais sur moi et par l'humidité qui avait rendu mon costume particulièrement insupportable.

— Je crois que j'ai suffisamment abusé de votre hospitalité monsieur le vicomte, je vais prendre congé immédiatement.

Mon compagnon leva une main pour m'indiquer un petit sentier qui nous mènerait certainement vers la sortie de cette terre de recueillement. J'emboîtai donc le pas à mon hôte d'un soir, non sans avoir jeté un dernier regard vers l'inscription de la tombe sur laquelle j'avais trouvé repos. Cette dernière qui, d'un premier abord, m'avait semblé menaçante, tentait à présent de se faire oublier au cœur des légères brumes matinales.

— Pardon pour le dérangement, belle dame, murmurai-je en sa direction. Et merci pour votre hospitalité.

Mon petit appartement au cœur de Whitby me trouva fourbu et pantois. Après avoir fait une longue route en *cab*, je m'écroulais sur un divan et me servit un copieux verre de whisky pour me requinquer. Malgré mes efforts, je ne parvenais pas à remettre de l'ordre dans les souvenirs de ma nuit. Finalement, le sommeil eut raison de moi, une fois encore, et m'emprisonna dans ses filets jusqu'au lendemain.

Des rêves étranges ne me laissèrent aucun répit et je me réveillai plus fatigué que reposé.

Las, je vaquai à mes petites occupations, consultant mon courrier et les dernières informations disponibles dans la gazette que ma concierge avait eue la gentillesse de m'acheter.

C'est à cet instant que je me rendis compte de la disparition de ma montre à gousset. Précieux souvenir de famille qu'il était impératif que je récupère.

Après un repas frugal, je sortis de ma demeure pour trouver un fiacre et rejoindre la demeure du vicomte de Whitebourg. Bien sûr, la situation était gênante mais je tenais trop à cet objet pour me contenter d'envoyer un domestique le rechercher. Et puis, au fond de moi, j'avais l'irrésistible désir de revoir la somptueuse épouse du vicomte.

À mon arrivée, ce dernier était absent mais ses domestiques écoutèrent mes doléances et commencèrent leurs recherches dans la demeure pour retrouver mon bien égaré.

L'idée me vint qu'elle était peut-être tombée de ma poche lors de ma "nuit" passée à la belle étoile sur une dalle du cimetière. Je repris donc le chemin que j'avais emprunté la veille pour retrouver la pierre tombale en question.

Quand je la vis, des frissons incontrôlables me parcoururent les membres et une étrange sensation de malaise et d'écœurement m'étreignit. La tête me tournait alors que je me dépêchais de rechercher ma montre, parcourant du regard les alentours de la tombe.

L'angoisse et une étrange excitation m'étreignirent quand, au lieu de mon bien, je découvris un éventail noir niché entre les hautes herbes.

Les mains tremblantes, je saisis le délicat objet fait de fines dentelles. Il semblait plus glacial que l'air de cette sombre après-midi, plus ancien que tout le cimetière et pourtant c'était le même que la veille, c'était celui de la femme qui ne quittait plus mes pensées.

Entre mes mains, l'objet semblait muni de sa propre vie, il vibrait comme l'aurait fait un cœur humain. Je restai de longues minutes immobiles à contempler cet étrange phénomène. Au cri du domestique qui me faisait signe qu'il venait de découvrir ma montre, je revins enfin à la réalité et enfournai brusquement l'éventail au fond de ma poche. Si ce bien appartenait à la comtesse, il était

en mon devoir de lui remettre en toute discrétion.

Je quittai le petit cimetière. Quand mon regard se posa sur un beau rosier en fleurs, une idée me traversa l'esprit. Meurtrissant mes doigts, j'arrachai une rose d'un profond écarlate et fit demi-tour pour aller la déposer sur la pierre tombale.

— Monsieur le vicomte, veuillez vraiment me pardonner de tout le dérangement que je vous cause.

— Il n'en est rien, mon cher ami. Je suis heureux que nous ayons pu retrouver votre montre. Pour la peine de vous être déplacé vous-même jusqu'ici, je vous invite à rester pour le dîner de ce soir.

Plus fourbu que je l'imaginais, je me voyais accepter de bon cœur l'invitation, espérant que ce repas me permettrait de revoir la vicomtesse qui ne cessait de hanter mon esprit.

La soirée se déroula rapidement, mon hôte et moi échangeâmes de nombreux avis sur la politique en cours, sur les progrès techniques, sur nos concitoyens. Les heures s'égrenèrent à une vitesse folle, des domestiques vinrent allumer les bougies des lustres pour nous permettre de poursuivre notre soirée autour d'un verre de cognac.

— Il est regrettable que votre épouse ne soit pas présente ce soir, je ne me rappelle pas lui avoir été présenté hier.

Le vicomte se mit à rire de ma remarque.

— Et pour cause, mon cher, puisqu'il n'y a pas de vicomtesse. Je suis seul dans cette grande demeure depuis…bien trop longtemps. Cette solitude m'est d'ailleurs devenue insoutenable.

— Dans ce cas, qui est la femme que j'ai rencontrée hier dans votre jardin ?

Mon compagnon se rembrunit avec brutalité. Son ton, jusque là amical et chaleureux, se teinta de suspicion.

— Voici qui explique donc votre nuit passée à la belle étoile et le secret que vous en avez fait autour !

Profondément meurtri de lire autant de rancœur dans les yeux de mon ami, je me sentis plus que misérable.

— Veuillez pardonner mon comportement, Charles, mais comprenez bien que tout cela était un peu délicat…je croyais vraiment que cette dame était votre épouse…

— Je vous l'accorde et je ne vous en tiens pas rigueur. Après tout, nous avons tous un destin à suivre !

Pourtant, malgré ces mots, je voyais sur le visage de mon compagnon une colère qui avait du mal à s'estomper.

— Restons-en là, voulez-vous. Et puisque la soirée et la nuit sont déjà bien entamées, faites-moi le plaisir d'être mon invité pour la nuit. Vous trouverez dans une chambre du manoir probablement davantage de confort que lors de votre nuit précédente dans mon domaine.

Sur cette note teintée d'ironie, nous prîmes congé.

Ma chambre m'offrait une magnifique vue sur la propriété du vicomte. Du fond de mon lit, entre les lourdes tentures de brocart pourpre, je pouvais admirer les jardins qui avaient été le témoin de ma rencontre avec la mystérieuse femme de la veille.

Sous la clarté lunaire, je ne cessais de retourner les évènements dans ma tête. Puisque cette dame n'était pas la vicomtesse, qui pouvait-elle bien être ? Au vu de la réaction de mon compagnon, je le soupçonnais de connaître son identité mais de ne point vouloir me la révéler.

Les heures me virent me tourner et me retourner dans mes draps, incapable de laisser le sommeil venir à bout de moi et de mes fantasmes.

Finalement, las de cette insomnie, je me levais et décidais d'aller me promener dans les jardins, espérant qu'un peu d'air frais et de la fatigue physique m'aideraient à m'endormir.

En traversant les larges portes-fenêtres, le souvenir de la veille ne se fit que plus fort dans ma

mémoire, mes sens commencèrent à s'échauffer et des pensées lubriques tentaient d'assaillir mon âme. Que n'aurais-je pas été prêt à livrer à Lucifer pour voir ma douce dame apparaître dans ce décor ?

La nuit était fraîche et je resserrai les pans de ma veste. Mes pas me conduisirent jusqu'au petit cimetière. Entouré d'une légère brume, je n'eus pourtant aucun mal à retrouver la tombe où j'avais découvert l'éventail quelques heures plus tôt. La rose que j'y avais déposée avait disparu, sans doute envolée par quelques brises.

Mon regard perdu sur la sépulture, j'en murmurai lentement l'épitaphe, avant de me décider, dans un soupir, à retourner vers la demeure.

Quand je franchis les portes rouillées du petit cimetière, une voix féminine reconnaissable entre toutes m'interpella :

— Peut-être pourrais-je récupérer mon éventail, Sir ?

Je fis volte face, pensant que mon esprit me jouait des tours. Mais non, ma belle se tenait bien là, une hanche appuyée nonchalamment contre une stèle, dans une attitude aguichante et malicieuse. Un sourire sur les lèvres et des lueurs dans le regard, elle me dévisageait avec un aplomb que je n'avais jamais connu ailleurs.

Il me fallut quelques instants avant de comprendre ses paroles tant j'étais ensorcelé par la blancheur de son décolleté, par ses courbes savamment mises en valeur dans cette robe sombre parsemée de pierreries.

Je glissai ma main dans la poche de ma veste et lui tendit l'éventail d'un geste maladroit.

— Je vous en prie, dis-je ému, je n'imaginais pas vous revoir en pareil lieu.

— N'y trouvez-vous pas un certain charme ?

À ces mots, elle s'approcha de moi, venant se lover contre mon corps déjà tendu de désir.

— Madame, pourrais-je au moins connaître votre nom ?

— Pas encore…

Et ses lèvres scellèrent les miennes en un profond baiser qui ranima toute la passion de mes rêves.

Longtemps, nous nous aimâmes sous le clair de lune avec la brume comme seule confidente. Je savourais la finesse de sa peau, je laissais mes mains parcourir son corps de nacre. Elle se livra totalement à mes caresses, m'offrant sur ce lit de pierre improvisé les prémices d'une passion qui dépassait la raison.

Finalement, le souffle court, le corps empli de sueur, je me relevai. Au loin, les premières lueurs de l'aube commençaient à teinter l'horizon.

Ma compagne, alanguie, nue quelques secondes plus tôt sur la pierre tombale, se tenait à présent à mes côtés, habillée et coiffée comme aux premiers instants de notre rencontre.

Je plongeai mon regard dans ses profonds yeux verts et mis un genou en terre pour lui demander :

— Je désire vous revoir, ma dame ? Quand cela sera-t-il possible ?

— Peut-être jamais.

— Pour quelle raison ? Je vous en prie, parlez-moi, je serai prêt à tout… même à vous prendre pour épouse si tel est votre désir.

Une lueur brilla dans son regard, d'un éclat étrange et lointain. Je lui saisis la main et me mit à la couvrir de baiser. Sous mes doigts, sa peau était à présent douce et tiède mais une grande tension parcourait ses muscles.

— Cela serait folie, Sir. Oubliez-moi et oubliez ce lieu, il en va de votre vie.

— Comment le pourrais-je alors que ma vie ne m'appartient déjà plus… je vous l'offre !

Elle retira brusquement sa main, ses ongles accrochèrent ma peau au passage, me faisant sursauter.

— Vous ne savez pas ce que vous dites ! Pour cela, il faudrait condamner votre âme à l'enfer !

— J'y consens, ma dame.

Son regard ne quittait plus l'horizon qui s'éclaircissait de minutes en minutes. Sous cette pâle lueur du jour, son visage semblait perdre de son éclat, sa fragilité n'en paraissait que plus troublante.

— Dans ce cas, Sir, vous devrez devenir le bras meurtrier de ma vengeance et détruire l'homme qui porte dans ses veines le sang de ma déchéance. L'ultime héritier de la lignée qui m'empêche de quitter ce domaine pour l'éternité doit périr pour que je sois libre.

— Le vicomte de Whitebourg ! m'exclamai-je comme une évidence.

Ma belle se mit soudain à courir, dérangeant autour d'elle les fines volutes de brume. Surpris par cette ultime révélation, je n'eus pas le réflexe de me mettre à sa poursuite. Sous mes yeux ébahis, je constatai déjà sa disparition dans la forêt toute proche.

Je restai longtemps là, immobile dans le petit cimetière à observer le soleil se lever doucement, à savourer la douceur de ses rayons sur ma peau et à réfléchir au chemin qu'allait prendre ma destinée.

Dieu me pardonne pour ce que je viens de faire !

Mais Dieu saurait-il encore pardonner à l'homme qui aime aveuglement et dont la vie ne lui appartient déjà plus ?

Mon cœur ne bat plus que pour elle, mon âme ne survit que pour espérer la revoir, mon corps se languit de ses caresses. Pour cela, j'ai couvert mes mains et mes habits du sang du vicomte.

Dans ma folie, j'ai tué le rempart qui m'empêchait d'atteindre mon bonheur, j'ai planté un poignard dans le cœur de mon compagnon alors qu'il n'était pas encore sorti de son sommeil. Et maintenant, j'attends, après m'être caché toute la journée dans les bois, j'attends ma belle dame entre les tombes de ce petit cimetière. Les tâches de sang ont séché mais les traces sont toujours là.

Le soleil couchant me trouva agenouillé devant la pierre tombale qui m'avait accueilli pour une nuit de sommeil. Mais aujourd'hui, sous la clarté de la lune déjà haute dans le ciel, je constatais que son inscription avait disparu. La stèle, n'était plus qu'une large pierre lisse.

Les heures passèrent et, dans la nuit, sortant de nulle part, sa délicate silhouette apparut, sa robe perlée brillant comme autant d'étoiles. Elle s'approcha lentement et posa ses yeux sur mes vêtements et mes mains souillées que j'ouvris comme une offrande.

Avec élégance, elle s'agenouilla à mes côtés et glissa ses doigts d'une blancheur éclatante sur les miens. Elle se pencha pour y apposer ses lèvres. Je m'attendais à un baiser, au lieu de cela, elle se mit à lécher le sang, à laisser lentement courir sa langue sur les traînées écarlates pour ensuite en déguster le goût dans un pur état d'extase.

— Ainsi donc, mon calvaire est fini.

— Nous pourrons être ensemble éternellement, belle dame…

Son sourire dénota une attitude de victoire et de moquerie qui me fit frissonner.

— Oui, vous dans le monde des morts et moi dans celui des vivants…

À ces mots, elle se jeta sur moi, me faisant basculer de tout mon poids sur la pierre tombale vierge. Dans son élan, elle colla sa bouche sur ma gorge et je sentis clairement des dents proéminentes, des crocs, s'enfoncer dans ma chair.

La terreur me glaça les sangs et m'empêcha de réagir suffisamment vite. Toutes les courbes de son corps étaient plaquées contre le mien avec une force incroyable, m'empêchant de la repousser ou de me débattre. Peu à peu, je sentais mes forces me quitter, ma vue se brouillait et les étoiles au-dessus de ma tête commençaient à tanguer dangereusement.

Elle se releva enfin, me laissant presque pour mort et m'observa d'un regard qui avait repris sa douceur et son charme d'antan. D'un geste subtil, elle déposa une dernière fois ses lèvres sur les miennes comme un adieu.

— Merci, Sir, de m'avoir libérée de cette prison dans laquelle on m'avait placée. L'ancêtre du

vicomte m'avait condamnée à devenir une créature de l'enfer parce que je m'étais refusée à lui. Par des maléfices, il avait fait de moi un monstre, incapable de quitter ces terres et ne pouvant vivre que la nuit.

Son souffle se perdit dans l'obscurité. Un ton plus bas, dans un murmure, elle poursuivit :

— En tuant le vicomte, vous m'avez rendu la liberté mais en payant à votre tour le prix de la malédiction. C'est vous qui allez devoir prendre ma place dans cette tombe froide et solitaire, jusqu'à ce qu'une belle âme vous en libère. Vous avez le droit de me haïr mais sachez que je vous ai réellement aimé.

Mon amante se releva et, avec une facilité déconcertante, elle se mit à faire pivoter la pierre tombale sur laquelle je m'étais affalé, exsangue, le cœur prêt à lâcher. Rapidement, elle me poussa pour que je tombe dans le profond caveau, allant m'écraser sur de la terre molle et des restes d'ossements. Un dernier bruit m'indiqua que la tombe était de nouveau scellée et je perdis connaissance…peut-être pour l'éternité.

Alors que, dans les profondeurs de la nuit, une belle femme en robe sombre s'éloignait du petit cimetière familial des Whitebourg, par une force inconnue et mystérieuse, le nom d'un homme s'écrivit lentement sur la pierre tombale vierge. Le nom était suivi d'une étrange épitaphe : « Damné par amour ».

Questions à **Ambre Dubois**, auteure de ***Damné par amour***
Site : http://www.ambredubois.com

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour écrire ?

J'adore les histoires de vampires. Depuis mon enfance, je suis fascinée par ces personnages aux longues dents, créatures à la fois sensuelles et terrifiantes. Je dévore tous les romans qui me passent entre les mains pour peu qu'un personnage aux canines acérées peuple ses lignes. J'adore les histoires à l'ambiance sombre et gothique. Par extension, j'ai vite été passionnée par le style fantastique en général.

Ce qui me motive à écrire c'est donc l'envie de mettre en scène des personnages séduisants qui réaliseront tous mes fantasmes !

Quel genre ou courant littéraire (voire famille d'auteurs) a ta préférence ?

J'adore tous les auteurs de la période "Pocket terreur", à savoir Anne Rice, Fred Saberhagen, Barbara Hambly, Jeanne Kalogridis,…Tous ces auteurs ont accompagné mes années d'adolescence.

Actuellement, je lis avec beaucoup de passion les récits d'auteurs comme Laurell Hamilton, Charlaine Harris, Stephenie Meyer ou Kim Harrisson. Côté francophone, je dévore les sorties de jeunes auteurs comme Estelle Valls de Gomis ou Virginia Schilli. Prenez garde, lecteurs, la déferlante francophone fantastique va bientôt s'imposer !

L'écriture pour toi, c'est :

Un plaisir et un *hobby*. J'adore créer des personnages, leur faire vivre des évènements étranges, les placer dans des situations angoissantes. J'adore aussi m'amuser à placer des éléments gothiques, des clichés fantastiques au sein d'une histoire.

L'écriture est pour moi un véritable passe-temps, qui me permet de me détendre et m'évader dans un univers que j'apprécie. Quand j'écris, je suis transportée au côté de mon personnage et plus rien n'existe.

Le romantisme noir, est-ce un univers que tu côtoies souvent ?

Oui, j'apprécie surtout les ambiances gothiques et les personnages de vampires, ce qui cadrait parfaitement avec le thème de ce fanzine. J'aime retrouver cette atmosphère sombre dans mes lectures ou dans des films (comme ceux de Tim Burton).

Selon toi, le romantisme noir, c'est surtout le mariage entre le macabre et la sensualité ?

Je pense qu'une bonne histoire sombre romantique se doit d'allier des éléments opposés. Certains sont là pour créer le fantasme, exalter l'imagination et entraîner le lecteur dans un univers de rêves. Et d'autres sont là pour teinter l'histoire d'une aura sombre et gothique, de quelque chose de parfois malsain et cauchemardesque.

Tout comme le diable, le romantisme noir peut se montrer à la fois terrifiant et extrêmement attirant.

Si tu devais personnifier une figure du romantisme noir, tu serais… :

Le dandy. Car ce personnage correspond parfaitement à l'idée que je me fais du courant romantique. Il possède de nombreuses facettes : tantôt délicat et réservé, tantôt totalement obscène et décadent.

Le dandy représente parfaitement l'alliance de la tempérance et de la folie, c'est un être capable de savourer un verre d'absinthe en susurrant un splendide poème à la gloire de la mort. Je crois que je suis souvent comme le dandy, ballottée entre deux univers : l'un froid et calculateur, l'autre fantasque et délirant. Et puis, j'aime beaucoup les chapeaux hauts de forme et les cannes !

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Eh, bien ! alors que mon premier roman *Le Manoir des Immortels* continue de faire son petit bonhomme de chemin en librairie, je suis très heureuse d'annoncer que sa suite *Le Sang d'Hécate* paraîtra prochainement aux éditions d'Euryale.

J'ai aussi plusieurs appels à textes en attente de réponse et j'essaye de trouver un éditeur pour un autre roman qui se déroule à l'époque celte.

À part ça, j'ai plein de projets en tête : un recueil de nouvelles, un livre d'illustrations (fait en collaboration avec une géniale dessinatrice) et bien sur le tome 3 des *Soupirs de Londres*…Mais le temps me manque.

Merci à toute l'équipe du fanzine OutreMonde pour avoir publié ma nouvelle et pour votre sympathique collaboration.

La torture habitée

Texte : Niggy
Illustration : Alain Mathiot

La torture habitée

Niggy

— Vous êtes ici, Mélanie ? Vous pouvez enlever votre bandeau à présent.

La voix qui réveillait Mélanie était incertaine comme celle d'un sourd, mais avait quelque chose de doux et de caressant. La jeune fille reprit peu à peu conscience et le regretta aussi vite : une puanteur atroce envahissait ses narines à mesure qu'elle recouvrait ses sens.

— Vous avez les mains libres, précisa la voix derrière elle.

De cette seconde phrase, elle avait entendu les mots en même temps que le son. Pourtant elle n'osa pas ôter le bandeau. Elle crispa ses mains par terre et devina sous son corps étalé un sol de terre battue.

— Mélanie ?

Elle répondit cette fois par une violente quinte de toux qui lui mit dans la bouche le goût métallique du sang. Enfin elle ôta précautionneusement son bandeau et se leva.

En face d'elle, sur un vieux fauteuil gothique, souriait un vieillard édenté aux gencives blanches et à la face parcourue de cicatrices. Il avait son corps enveloppé dans une robe de chambre pourpre et ses mains étaient parfaitement gantées de velours rouge.

— Vous avez des yeux magnifiques, dit l'être, et à sa voix rassurante se mêla discrètement le ton du ravissement.

Mélanie, abasourdie, jeta un regard circulaire sur la pièce que deux étroites lucarnes balayaient d'une lumière grise. C'était une pièce assez vaste, mais le plafond, où couraient des poutres tordues par l'humidité, était bas et oppressant. Entre la jeune fille et le vieillard s'étendait une longue table d'auberge en bois, que l'atmosphère putride avait grotesquement ondulée et où l'on avait disposé des chandeliers couverts de lichen. Sur deux murs s'alignaient des portraits ovales représentant des visages de femmes hideuses et difformes. Quant au sol de terre, il était couvert de détritus dont émanait vraisemblablement l'abject fumet qui avait assailli la jeune fille à son réveil. La sensation d'enfermement qu'éprouvait Mélanie s'apaisa sensiblement à la vue de trois portes en bois dont les lattes se touchaient à peine.

S'appelait-elle bien Mélanie, d'ailleurs ? Impossible de s'en souvenir.

— Je vais vous appeler Mélanie, dit l'être. En l'honneur d'une femme qui m'a aimé.

— Êtes-vous un fantôme ? demanda l'ingénue.

— Parlez plus fort, je n'entends rien.

— Êtes-vous un fantôme ?

— Plus fort.

— ÊTES-VOUS UN FANTÔME ? s'étrangla Mélanie dont la voix fluette n'était pas habituée à ce ton.

— Bien. Parlez ainsi à l'avenir. Je n'entends plus bien. Je ne suis pas un fantôme, douce enfant. Je suis un Comte, et votre maître désormais.

Un noble ! Mélanie eut du mal à le croire mais réalisa qu'elle ne se souvenait pas précisément de ce à quoi devait ressembler la noblesse. Quoi qu'il en fût, il fallait se tenir correctement. Elle épousseta sa robe.

— Non, non, protesta le Comte. Remettez cette terre sur vous immédiatement. Vite, vite. Bien. Je veux faire de vous ma seule et unique domestique. Je vous ai bien remarquée, au port. Je vous ai entendue à la criée. J'ai tout de suite su que vous feriez la domestique idéale.

Mélanie rougit et baissa ses yeux bleus. Elle n'avait pas de souvenirs de la criée ; d'ailleurs elle n'avait aucun souvenir antérieur à son réveil, mais elle fut tout de même bien flattée. Le Comte pencha la tête pour suivre son regard.

— Les exigences de la noblesse sont parfois étranges. Mais vous vous y ferez, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le Comte.

— Par exemple, la noblesse, qui est déjà sourde plus qu'à moitié, exige que vous parliez plus fort. Parlez assez fort pour que votre voix vous noue la gorge. Ou je n'entendrai rien.

— OUI, MONSIEUR LE COMTE.

— Plus fort, bon Dieu !

Le Comte frappa du poing sur le bras de son fauteuil.

Sa voix était devenue à la fois moins douce et plus assurée. Mélanie sentit de soudains sanglots envahir sa gorge et bredouilla vaguement :

— Oui, monsieur le Comte.

À sa grande surprise, sa confusion radoucit son maître qui lui sourit avec satisfaction.

Elle sourit à son tour et fixa le long gant rouge où la noble dextre détendait ses doigts décharnés.

Comme l'avait prévu le Comte, Mélanie se fit aux "étranges exigences de la noblesse". On aurait pu s'attendre à ce qu'une petite marchande de poisson transplantée dans les quartiers souterrains d'une créature flétrie aux mœurs incompréhensibles se fût vite sentie à l'agonie. Car être domestique chez le Comte ne consistait pas à laver, à nettoyer, à ranger ce qu'il appelait ses "cachots" mais à les salir et à y entretenir la laideur, la puanteur, le danger même. Non que le maître se complût dans l'inconfort moral et physique - il n'y trouvait visiblement pas le moindre plaisir - mais la souffrance était nécessaire à son équilibre mental autant que corporel. Dès que la pièce se trouvait trop propre ou que l'air devenait respirable il était pris de suffocation, battait des bras, cherchait un appui, s'y cramponnait, s'immobilisait. « Où suis-je ? s'écriait-il. Je suis aveugle ! Mélanie ! Sauvez-moi ! Je ne veux plus vivre cet enfer ! Sauvez-moi ! Vous avez de si beaux yeux ! » Et si Mélanie tardait, il sortait de sa robe de chambre un miroir de femme et un stylet avec lequel il se lacérait le visage désespérément en observant ses plaies. La servante accourait alors, le désarmait d'une main, et de l'autre étalait des détritus, renversait un vase de nuit, ajoutait quelques rats sur la "broche", une pique plantée dans la chambre du Comte où la jeune fille était chargée de renouveler chaque jour un chapelet de ces abondants rongeurs, encore vifs de préférence, leurs gesticulations éperdues ayant une vertu apaisante sur l'aristocrate dément.

Les cachots étaient composés, outre la salle à manger, de cinq pièces, et la besogne de Mélanie se limitait à trois d'entre elles, fort semblables au grand salon puant. La même architecture inquiétante, la même atmosphère sépulcrale y régnaient ; sur les murs identiques de la cuisine infestée de vermine, de l'ignoble chambre du Comte, du cellier aux vivres pourris, les mêmes visages de femmes monstrueuses répandaient leur laideur. La salle la plus mystérieuse consistait pour Mélanie en une porte située au fond d'un corridor isolé. Cette porte, plus dévastée que les autres, dont le bois semblait littéralement figé dans les convulsions de l'agonie, donnait sur un petit «cabinet» où le Comte allait régulièrement se reclure pour "travailler" à une œuvre mystérieuse occasionnant d'atroces bruits de friction métallique.

« Ce sont mes machines, disait-il, elles font souffrir les tympans, n'est-ce pas ? Regagnez votre chambre, Mélanie, dès que vous aurez fini le *ménage*. » Et en effet, si Mélanie supportait sans se plaindre d'entretenir le calvaire du comte, c'est qu'elle pouvait se réfugier dans sa propre chambre, située à l'étage et dont l'intérieur était exactement contraire à celui des cachots. C'était une vaste salle aux murs tapissés de velours rose et dont le haut plafond soutenait un lustre de cristal où se reflétait le soleil introduit par de larges fenêtres inaccessibles, les plus lumineuses qui fussent dans la bâtisse. Le lieu abritait un immense lit à baldaquin et à draps de soie, une psyché toute ciselée

d'or où Mélanie aimait à s'observer de longues heures, et, rangés dans des meubles d'albâtre ou sur des présentoirs d'ivoire, des luths, des boîtes à musique, des éventails, des parfums délicats et d'autres accessoires luxueux propres à la pratique d'une coquetterie distrayante quoique inutile ; le Comte ne souffrant pas de voir Mélanie apprêtée autrement qu'en souillon. Ici on ne sentait rien de la puanteur des autres quartiers, on n'entendait rien des affreux crissements mécaniques, et aucun visage hideux n'entachait les murs de sa physionomie. En outre, deux fois par jour, Mélanie trouvait dans sa chambre un plantureux repas qui, à lui tout seul, aurait suffit à payer sa peine. Elle se gardait bien de demander au Comte des éclaircissements sur ces mystérieux festins. Elle faisait preuve à son égard d'une bienveillante discrétion, le considérant plus ou moins comme un noble pénitent, victime volontaire d'un rituel expiatoire sans fin dont il serait toujours mauvais d'évoquer le motif. Malgré (ou grâce à) cette pudeur, une affection particulière se noua vite entre la servante captive et son geôlier excentrique. Les deux êtres se comprenaient d'un seul coup d'œil. Le regard du Comte à travers le voile laiteux d'une cécité naissante était encore ferme souvent, et, lorsqu'il captait celui de Mélanie, savait imposer sa volonté d'une façon à la fois douce et impérieuse. Les grands yeux bleus de Mélanie laissaient alors échapper du fond de leur profonde inconscience une lueur de volupté qui traduisait à la fois le plaisir d'avoir compris son maître et celui de lui être utile.

Mélanie ne sortait jamais, faute de temps d'abord, et surtout parce qu'elle ne connaissait aucune porte de sortie aux cachots. Elle ne pouvait même pas apercevoir l'extérieur : les seules fenêtres assez claires pour qu'on vît au travers étaient situées dans sa propre chambre, bien plus haut que ne pouvait porter son regard. Sans qu'elle s'en souvînt, la vie au-dehors lui manquait confusément. Le Comte s'absentait-il parfois ? Elle sentait bien que l'interroger à ce propos passerait pour importun. D'ailleurs tout ce qu'elle formulait clairement passait pour importun, car quand elle voulait se faire entendre elle devait toujours hurler jusqu'à s'étrangler. C'est cette soif diffuse et inconsciente de liberté qui un jour faillit perdre la jeune fille.

— Vous ne vous ennuyez pas toute seule ici, Mélanie ? demanda le Comte.

Mélanie fit non de la tête.

— Mais si. Je vous laisserai sortir bientôt.

À ces mots la jeune fille se sentit emplie d'une joie qu'elle crut pouvoir cacher, mais que le Comte décela immédiatement.

— Vous mentiez donc, petite ingrate ! s'écria-t-il. Vous mentiez, *traîtresse* !

Comme au premier jour, la voix du Comte en perdant de sa douceur avait gagné en assurance. Mélanie secoua la tête et, rongée par la culpabilité, baissa ses beaux yeux de saphir étoilé. Mais le Comte se pencha en avant pour suivre son regard, et se radoucissant dit d'une voix qui recouvrait progressivement ses hésitations coutumières :

— Allons, allons, je plaisante. Vous n'êtes pas une traîtresse, je le sais. Si vous me dites que vous ne vous ennuyez pas, je vous crois, n'est-ce pas ?

Le sentiment de gratitude que ce revirement provoqua dans le cœur de Mélanie confinait au bonheur.

Pourtant, à partir de ce jour, de tels éclats devinrent de plus en plus fréquents et la soubrette n'y vit plus que de désagréables caprices qu'elle considéra bientôt avec curiosité. Elle découvrit ainsi que si rien ne pouvait les annoncer, ils étaient en revanche toujours accompagnés de deux symptômes précis.

D'abord, il y avait cette voix, qui n'était pas celle nerveuse, mais bienveillante de son vieux maître. C'était une voix qui tonitruait avec la passion ivre et téméraire du soupçon, cette euphorie malsaine où l'homme jaloux trouve à la fois la force et le besoin de pousser au pire ses conjectures les plus douloureuses. Mélanie ressentait tout cela de manière confuse bien sûr mais avec une intensité qui ne trompait pas. Et elle était d'ailleurs obligée de cultiver cette impression pour ne pas succomber de

frayeur quand le Comte se remettait à hurler.

Le second symptôme, moins inquiétant quoique bien plus étrange se manifestait dans le velours des gants qui, à chaque crise, semblaient s'allonger fil par fil, maille par maille et s'étendaient sur les avant-bras décharnés, par-dessous les manches de l'éternelle robe de chambre pourpre. Elle crut d'abord à une hallucination, car si après quelques heures elle jetait à nouveau sur les gants un regard discret, elle découvrait qu'ils avaient regagné leur taille normale.

Une fois, après sa journée d'"entretien" Mélanie, que la douceur de sa chambre commençait à lasser, décida d'endurer les crissements du cabinet interdit pour flâner de salle en salle en observant les portraits hideux. Elle finit par acquérir la conviction suivante : ces laideurs, si différentes qu'elles fussent, étaient appliquées au visage d'une seule femme. Ce qui était commun à toutes ces créatures, elle n'aurait su le dire. Si elle avait eu l'habitude de se consulter, de fixer ses sentiments pour en découvrir la source, elle aurait peut-être découvert qu'une même malveillance, un même air de rancœur, d'amertume hilare et de cruauté liait dans son esprit ces monstres innombrables sous la parenté d'une seule inspiration première. Ou peut-être l'impression était-elle simplement due à ces bourrelets de chairs coiffant les pommettes ou tombant de l'arcade sourcilière et qui sur chaque masque cachaient inévitablement les yeux ? En l'occurrence, elle savait juste que les visages étaient ceux d'une seule dame, et elle voulait savoir qui.

Elle résolut d'en parler au Comte le soir même. Dès ses premières paroles, il fut irrité : elle avait essayé d'amener la chose délicatement, et donc d'une voix bien trop basse.

— Mais parlez plus fort, que diable ! gémit le Comte.

— Qui est cette femme !

— Plus fort !

Mélanie prit une profonde inspiration. Il lui sembla alors que l'habitude de simuler la rage ou la douleur pour se faire entendre était sur le point, sinon d'engendrer, du moins de faire place à une rage et à une douleur véritables. Cette idée lui plut et elle s'en grisa dangereusement :

— Mais qui est cette femme ! éclata-t-elle en se jetant à genoux devant son maître, les larmes aux yeux et la gorge nouée d'un rire nerveux. Qui est cette sacrée bonne femme, cette hydre, ce monstre innombrable et pourtant unique !

Le Comte répondit par un regard de pierre. Ses deux poings rouges se crispèrent sur les bords du bol en argent où gisait un infâme brouet mêlé de lichen et de pourriture — son repas.

— Petit démon ! hurla-t-il. Petite *traîtresse* !

Elle baissa les yeux. Pour la première fois, il ne suivit pas son regard.

— Mais oui, baissez donc ces yeux, démon, baissez les, *vous ne les méritez pas !*

Sans s'excuser, sans même décolérer, le Comte se rendit d'un pas décidé à son cabinet de travail. Mélanie toujours à genoux laissa échapper ses larmes et colla en pleurant sa joue sur la terre humide. Et malgré l'air bienfaisant de sa chambre, malgré le lit à baldaquin et la psyché toute ciselée d'or, cette nuit-là fut pour elle une très mauvaise nuit.

L'incident n'eut pas de suite manifeste. Mélanie au début remâchait bien un sentiment de culpabilité, à peine mêlé de curiosité et de ressentiment, quant aux regards du Comte, ils semblaient plus froids, et les compagnons d'infortune s'entendaient si bien sans paroles que le maître parvenait à donner à ses ordres muets une nuance laconique. Mais l'habitude finit par ensevelir tout souvenir de l'événement, et ce ménage infernal recouvra bientôt une si parfaite harmonie que le Comte en devint magnanime et Mélanie zélée. Fréquemment, il lui proposait des heures de repos supplémentaires qu'elle refusait, évoquant un redoublement imaginaire des crises de son maître — excuse idiote car il suffisait au Comte de s'isoler dans son cabinet dès que Mélanie s'absentait pour être à l'abri de tout accès d'angoisse. Mais un soir qu'elle était très fatiguée elle accepta l'offre. Elle remercia son maître du regard et se précipita dans ses quartiers luxueux où le festin était déjà servi. Mais lorsqu'elle eut fini

de manger, lorsqu'elle s'étendit pour dormir, le sommeil ne vint pas. Quelque chose l'agaçait.

C'était un bruit, peut-être.

Ou peut-être une odeur ?

Un bruit, mais peut-être aussi une odeur. Elle alla s'assurer que la porte était bien fermée. Elle l'était. Elle tendit l'oreille, prit une inspiration profonde et perçut ou crut percevoir, à nouveau, un bruit strident et une odeur fétide. Cela la contraria énormément.

Elle essaya d'en faire abstraction, mais en vain. Le crissement d'ailleurs était inquiétant : il suggérait que les "machines" du Comte s'étaient emballées. Peut-être son maître était-il en danger ?

Mélanie décida d'en avoir le cœur net. Elle laissa sa porte entr'ouverte pour se diriger sur les premières marches de l'escalier. Les portraits de femmes que le Comte avait disposés jusque là prenaient toutes sortes d'expressions grotesques dans la demi lumière émergeant de la chambre. Mais Mélanie connaissait bien la demeure : c'était elle qui en faisait chaque jour cette torture habitée, aussi s'y dirigea-t-elle sans crainte, ni difficulté même lorsque l'obscurité fut complète.

Elle atteignit sans tâtonner le couloir au bout duquel luisait la lumière du cabinet secret. Elle avait depuis longtemps deviné la facilité qu'il y aurait à plonger un œil furtif entre les lattes dont les séparations béaient littéralement en plusieurs endroits. Elle avait souvent eu envie d'y regarder, mais chaque fois le respect et la peur l'en avaient empêchée. Cette fois, c'était différent : le Comte avait peut-être besoin d'elle.

Dans le cabinet, elle vit d'abord ce qu'elle s'attendait à voir. Le créneau redondant d'une roue placée juste devant la porte masquait la scène à intervalles réguliers. Les machines encombraient toute la salle, leurs roues tournaient sans cesse, brassant des tonnes de fer rouillé et d'acier aiguisé. Et en tendant bien l'oreille dans un effort insoutenable elle crut reconnaître d'autres sons, d'origine plutôt organique que minérale. Le tout produisait une cacophonie atroce ; elle comprit que les machines avaient été uniquement créées dans ce but. C'étaient des instruments de musique.

Au fond de la salle, elle distingua le Comte qui, dans sa tenue habituelle, peignait une de ses figures monstrueuses, à partir d'un portrait modèle posé sur un petit chevalet que son corps cachait à demi. Le mur du fond était entièrement couvert par les plus laids, aurait-on dit, de ces visages mutilés. Certains semblaient les masques décharnés de grées rongées par la vérole, d'autres les mufles de dogues aveugles dégoulinant de chair, d'autres encore n'étaient plus que des moignons boursouflés, calcinés ou dissous. Subjuguée par ces figures abjectes mais presque familières, Mélanie ne vit pas le Comte se retourner. Et lorsque enfin elle émergea de sa fascination il était trop tard : le maître avait déjà planté son regard blême dans l'œil espion.

Il n'a rien vu, se dit-elle. *Il n'a rien vu. Il est presque complètement aveugle. Comment, à cette distance, pourrait-il…*

Mais le Comte ne cessait de la fixer.

Il avait l'air presque agréablement surpris.

— ENFIN ! s'écria-t-il de sa seconde voix qui couvrit celle des roues. Mélanie le vit s'avancer d'un pas décidé. Avant qu'elle eut pu même décoller son œil de la fente, la porte s'ouvrit sur une main gantée de rouge qui la saisit à la gorge et l'éleva jusqu'à ce que ses pieds ne touchassent plus le sol.

La jeune fille baissa sur le Comte un regard implorant. Et tout ce qu'elle put voir ce fut le vieil avant-bras englouti par le gant rouge. Le velours coulait, coulait jusqu'au coude et de là pendait une seconde en longues gouttes visqueuses qui se détachaient bientôt pour étoiler le sol de flaques brunâtres et poussiéreuses. Le Comte poussa un cri de douleur et lâcha prise. Mélanie s'étala sur le dos et sans tenter de se relever fixa sur l'horrible gant un regard exorbité.

Son maître était entrain de l'ôter.

L'ourlet en remontant découvrait peu à peu l'image atroce d'un millier de petits crocs métalliques qui, cousus dans la doublure de velours, labouraient chaque centimètre de chair à mesure qu'ils s'en

Niggy

La torture habitée

extrayaient. Arrivé au bout des doigts le Comte inspira profondément par le nez et tira un coup sec. Alors, de profondes aiguilles s'arrachèrent de sous ses ongles et en firent sourdre cinq ruisseaux écarlates.

La flaque de sang se répandit jusqu'au pied droit de Mélanie qu'elle retira d'un geste vif. Puis elle s'évanouit.

— Suis-moi, traîtresse ! hurla le Comte en plongeant sa main écorchée dans les cheveux de la jeune inconsciente.

Alors Mélanie se laissa traîner face contre terre à travers le cabinet, le long d'un escalier interminable dont les marches martelèrent son corps, sur un carrelage glacial, sur un perron de pierre, et elle ne reprit ses esprits qu'en sentant glisser sur son visage la lame glaciale et bienfaisante de l'air libre.

Mélanie toutefois n'eut pas la force de se retourner pour voir d'où ils sortaient. Le Comte continua d'avancer d'un pas décidé, quoique l'extérieur semblât lui causer un trouble violent. Il traîna Mélanie sous une nuit sans lune, à travers un bois desséché où seules vivaient encore les ronces. En montant la côte où s'étendait la forêt morte il marmonnait des mots sans suite, la traitait de traîtresse, évoquait un serment et le sommet d'une falaise.

Et c'est justement au sommet d'une falaise qu'ils parvinrent enfin. Le Comte lança Mélanie jusqu'à l'extrême bord et une poignée de cheveux sanglants voleta quelques secondes entre leurs deux corps meurtris. Elle s'agrippa à la mousse et jeta un regard vers les vagues. Elles s'abattaient violemment contre le pic rocheux impassible, faisaient mine de se détourner puis repassaient à l'attaque en redoublant de rage. Derrière elle, elle entendit un grattement caractéristique : son maître se labourait le visage avec son stylet. Elle hésita un long moment avant d'oser regarder. Elle eut raison.

Le Comte était torse nu et sa robe de chambre pendait en ceinture sur ses jambes maigres. Tout le haut de son corps était entièrement écorché et des lambeaux de peau collaient à la doublure du vêtement parmi une forêt d'épines ensanglantées. Il lâcha son stylet et son miroir. Mélanie pleura.

— Traîtresse ! hurla le Comte. Et ces yeux qui restent beaux mais si visibles à travers la honte et la peur ! C'est elle que j'aurais dû regarder dans les yeux !

— Seigneur ! s'écria Mélanie d'une voix tremblante. Est-ce la dame monstrueuse qui vous a trahi ?

À ces mots, le Comte s'adoucit tout à coup. Il s'agenouilla, prit le visage de la jeune fille entre ses mains et, à travers les sanglots du démon, on entendit la voix tendre et timide du bon maître.

— Elle n'était pas monstrueuse… C'est moi qui le suis…

Mais ça ne rassura pas Mélanie. Dans son esprit, deux sentiments analogues cohabitaient sans que rien ne les liât : elle éprouvait à la fois et très distinctement de la terreur et de la *méfiance*.

— Allons, allons, racontez-moi tout… dit-elle d'une voix toujours tremblante mais qui se voulait rassurante. Pourquoi la peignez-vous ?

— Pour retrouver mes sens ! Je ne peux plus la voir ! Je ne vois plus que la laideur, je ne sens plus que la puanteur, je n'entends plus que les crissements infernaux de mes machines, que les voix enrouées par la colère ou étouffées par la peur ! Mes mains, mes précieuses mains sans la douleur deviendraient insensibles ! Elle est partie avec le meilleur de mes sens ! Je n'ai plus le choix à présent, il me faut souffrir dans ma chair ou cesser d'exister ! Sais-tu quels serments infantiles nous faisions lorsque nous nous retrouvions ici le soir ? Je lui disais : « Sans toi ma vie ne serait que souffrances ! » Et la coquette disait que ce n'étaient que des mots !

— Elle n'y croyait pas, mais vous…

— Oh si, elle y croyait ! Si, si ! Elle m'aimait tant. Elle y a cru jusqu'au bout. Elle me faisait tellement confiance. Elle y a cru jusque là où tu te trouves aujourd'hui, mon ange. Elle y a cru *jusqu'à ce que je la pousse* !

Mélanie sursauta.

Le Comte se releva et la toisa. Le vent furieux lançait en l'air ses vieilles mèches blanches et faisait battre sa robe sur ses jambes rachitiques. À ce spectacle immonde une sourde rancœur envahit la jeune fille. Et tout à coup, la seule question qui se posait lui vint à l'esprit.

— Mais, balbutia-t-elle entre les tressautements de son menton, que me voulez-vous, monsieur le Comte ?

Le Comte sourit, et les plaies fraîches de son visage exprimèrent un sang clair.

— La malédiction qu'elle m'a léguée, dit-il, et que j'avais formulée moi-même me poussa à errer de village en village à la recherche d'une beauté perceptible, accomplissant pour survivre les plus noires besognes. Certes, je pouvais difficilement agir, mais ma faiblesse était compensée par l'acuité avec laquelle je percevais celle des autres. En tout homme, je ne voyais plus que les misères, les peurs, les haines, les maux. Bien des hommes en sont presque entièrement pétris. Il y a une seule chose que je n'avais plus vue chez aucun être vivant.

Mélanie se releva légèrement. Elle comprenait.

— Les yeux, Seigneur ? demanda-t-elle d'une voix éteinte.

— Les yeux ! reprit l'être démoniaque. Je n'ai plus vu d'yeux depuis cette funeste nuit ! L'âme que dissimule le plus noir des orbites les rendait tous invisibles aux miens. Les hommes les plus pervers, les plus faibles, les plus laids, les regards les plus menaçants, les yeux crevés m'échappaient ! Mais les tiens, Mélanie, les tiens je les ai vus. (Le Comte se baissa, et prit le visage de la jeune fille entre sa main gauche gantée et sa main droite déchiquetée.) Et ils sont si beaux ! J'ai su immédiatement qu'ils étaient ceux d'un ange ou d'un démon, que je trouverai derrière ma perte ou mon salut !

Le regard de Mélanie tremblait de peur et d'un autre sentiment qu'elle ne parvenait pas plus à comprendre qu'à contenir, et qui était comme l'aboutissement de la méfiance et de la rancœur qui s'étaient succédées en elle. Elle se leva, les mains posées sur les épaules du Comte, et s'entendit dire ces mots d'une voix apaisée :

— Vous n'êtes pas maudit, Seigneur. La beauté ne se voit pas, elle se devine. Regardez le monde comme vous regardez mes yeux et souvenez-vous, souvenez-vous comme l'on devine ce qui est beau.

Le Comte fronça les sourcils. Puis il réalisa qu'il venait d'entendre une phrase dite simplement, sans crainte ni rage. Alors il tourna son regard sur le monde et battit des paupières. Il devina et vit le ciel étoilé, il devina et perçut la caresse des embruns salés, il devina et entendit le chant poétique des oiseaux nocturnes. Il pleura et sentit la chaleur réconfortante des larmes sous ses paupières mutilées.

— Je vois ! s'écria-t-il en se retournant vers Mélanie qui gardait les mains sur ses épaules. Tu m'as guéri, mon ange ! Je ne souffre plus désormais ! Je vois le monde comme je vois tes yeux et à présent tout ton visage. Je te vois Mélanie ! Mélanie, Mel… ?

Soudain il demeura muet, la bouche ouverte. Il voulut reculer d'un pas, mais Mélanie le retint fermement. En un instant le regard éclatant du Comte s'emplit d'épouvante. Alors la jeune fille, mue par une rage surnaturelle, resserra sa poigne et fit basculer son maître dans le vide.

Puis elle se mit à quatre pattes sur le bord de la falaise et suivit la chute en pleurant de rire.

Lorsque tout fut fini elle se leva et marcha vers la silhouette familière du vieux manoir par un chemin qui contournait les bois infestés de ronces. Elle prit immédiatement les escaliers de la cave, pénétra dans l'atelier, fouilla la pièce du regard et trouva le portrait modèle retourné sur le sol au pied du petit chevalet.

Niggy

La torture habitée

Questions à **Niggy**, auteur de ***La torture habitée***

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?

Mon premier pas d'auteur date de mes dix-sept ans. À l'époque on m'avait obligé à aller à une journée du citoyen où d'affables militaires nous expliquaient pendant dix heures pourquoi c'était important de voter (je crois que tout le monde a fait ça.) À la pause-bouffe, je vais m'asseoir avec deux gus que je connais pas, quand SOUDAIN un nuage ouaté de phéromones femelles s'abat doucereusement sur la tablée. C'était une sublime blondasse en jupette arrivée en retard et qui n'avait plus qu'une chaise à côté de la mienne pour poser son derrière ferme et néanmoins rebondi. Je raconte bien, hein ? Donc on cause et à un moment cette blondasse me sort de but en blanc : hmm, toi t'as une tête d'écrivain.

C'est ce qui m'a inspiré ma vocation.

Quelle est ta méthode, ton mode opératoire ?

Alors je commence par les attacher et les bâillonner et ensuite je fais en sorte qu'elles restent éveillées un maximum de… Ah nan pour écrire, ok. Ben j'écris une nouvelle merdique à partir d'une idée stupide, j'en tire ce qu'il y a de bon pour écrire une seconde nouvelle un peu moins merdique et un peu moins stupide, et ainsi de suite jusqu'à ce que j'en aie marre.

L'écriture pour toi, c'est :

Un truc pour draguer, bien sûr. Quand t'es constamment fauché, que t'as les cheveux gras et les dents pourries, que tu fais même pas d'études et que la vie intellectuelle à Montmartre vers la fin du XIX^{ème} siècle te fait triper, ta seule chance d'avoir du succès avec les gonzesses c'est de publier une nouvelle dans *UNIVERS*.

Le romantisme noir, est-ce un univers que tu côtoies souvent ?

Le romantisme noir en tant que tel je ne l'ai jamais côtoyé concrètement. Bon y'avait un gothique dans ma classe en première S, mais entre nous je crois qu'il faisait surtout ça pour se donner un genre. En revanche ma façon particulière de traiter le sujet, c'est-à-dire à travers la description (élégante et raffinée) d'un cachot putride envahi par les rats, m'a été directement inspiré de ma vie quotidienne. D'ailleurs je donne des ratons, sans déconner hein, y'a du blanc, du noir et blanc, et du gris-doré. Si vous vivez dans le département du Rhône c'est parfait, contactez-moi sur : nigraplenabot@hotmail.com

Si tu devais personnifier une figure du romantisme noir, tu serais… :

Le savant fou. Comme le savant fou j'ai tendance à considérer une idée comme géniale et même nécessaire au bienfait de l'humanité sous prétexte que personne d'autre ne l'a eu avant moi. Comme le savant fou je suis capable de bosser sur cette idée, si débile soit-elle, des heures durant en m'arrêtant de temps en temps pour faire les cent-pas avec de grands gestes et des ricanements hystériques. Comme le savant fou j'ai une tête d'écrivain.

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Je travaille actuellement à une traduction en verlan des poèmes lettristes d'Isidore Isou.

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

J'ai une nouvelle qui va être publiée dans le fanzine québécois Katapulpe et une autre dans un recueil de nouvelles aux éditions Günten. Sinon, je précise que j'ai rien publié chez Edilivre.

Epilogue

Ainsi s'achève cet Univers aux couleurs du Romantisme Noir, nous espérons que vous avez pris grand plaisir à le parcourir. Nous tenons à remercier vivement tous les participants.

Déjà nos regards portent sur l'avenir, et le numéro VII pour lequel a été lancé l'appel à textes « Vers un autre monde ». Pour répondre a un intérêt croissant des auteurs pour notre web-revue des lecteurs supplémentaires sont venus grossir le rang de notre comité et nous espérons que ce septième opus accueillera aussi les productions de nouveaux chroniqueurs et illustrateurs.

À notre prochaine rencontre à la croisée des chemins de l'Imaginaire…

Cyril Carau pour toute l'équipe d'OutreMonde

Crédits :

Univers VI d'OutreMonde - Avril 2008 (revue apériodique)
http://outremonde.fr - contact@outremonde.fr

Rédacteur en chef : *Cyril Carau.*
Maquette : *Elie Darco.*
Couverture : *Mathieu Coudray.*
Auteurs : *Estelle Valls de Gomis, Willem Lukusa, Anthony Boulanger, Eris, Romano Vlad Janulewicz, Sylvain Richard, David Osmay, Philippe Déniel, Ambre Dubois* et *Niggy.*
Chroniqueuses : *Ombeline Duprat* et *Elie Darco.*
Illustrateurs : *Cyril Carau, Elie Darco, Annick D.C., Clg, Elie Guckert, Fabien Fernandez, Anne-Laure Daviet, Tony Patrick Szabo* et *Alain Mathiot.*
Comité de lecture : *Sébastien Juillard, Philippe Goazempis, Cyril Carau, Elie Darco* et *Valérie Larouche.*
Corrections et relectures : *Cyril Carau* et *Elie Darco.*
Remerciements : *Tous les membres d'OutreMonde et toutes les personnes sans qui ce numéro n'existerait pas.*

Les textes et les dessins sont la propriété exclusive de leurs auteurs.

OutreMonde Univers 6 - Avril 2008
http://outremonde.fr
contact@outremonde.fr